This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX. LIBRIS
SELIGMANN

19/18

PARADOXES

FÉMININS

DU MÊME AUTEUR :

LA SAGESSE PARISIENNE, 3e *édition*. . . . . 1 vol.

LA SAGESSE PARISIENNE

Paradoxes

FÉMININS

PAR

HENRY FOUQUIER

PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, Boulevard Saint-Germain, 175

1886

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

Il y a un an, non sans hésitation, j'ai offert au public le premier volume de la *Sagesse Parisienne*.

L'accueil bienveillant que ce livre a reçu m'engage à lui donner une suite.

Le public indulgent a bien voulu trouver à ce recueil d'articles le seul mérite que je désirais qu'il y trouvât, celui d'une grande sincérité d'impressions. Cette sincérité va, pour les journalistes qui ne s'enrôlent pas volontiers dans les rangs étroits d'un parti, jusqu'à avoir, sur des choses analogues, des

opinions sinon contradictoires, au moins variées. Je le répète pour n'y plus revenir, nous sommes moins chargés de trouver des solutions définitives aux problèmes de la vie que de les proposer à l'opinion, en lui en faisant voir les faces diverses.

C'est surtout quand il s'agit des femmes que l'absolu est dangereux et absurde. Le volume actuel s'en occupe assez et le lecteur voudra bien remarquer que quelques-uns de nos *Essais,* — si on peut, sans trop d'orgueil, emprunter à Montaigne le mot juste et modeste dont son génie s'est contenté — sont écrits comme si c'était une femme qui tînt la plume. Pour lui expliquer cette anomalie, il suffit de lui avouer le petit secret d'une collaboration féminine à laquelle j'ai eu souvent recours, quand il s'agissait des questions féminines, toujours grandissantes chez les civilisés. Cette collaboration précieuse m'enhardit encore à publier ce nouveau volume, où les femmes trouveront plus d'un écho de

leurs intimes pensées, à qui j'ai essayé de garder le caractère sans apprêt des causeries d'où sont nés nombre des chapitres du livre.

H. F.

20 Juin 1886.

PARADOXES FÉMININS

I

PHILOSOPHIE FÉMININE

Don Juan. — Les Iles d'amour. — Le bel Alcindor. — Marie Heilbronn. — Les *Marions*. — Les grandes Dames. — Courtisane repentie. — Brocanteuses. — Comme on s'amuse! — La Figurante. — Les Femmes. — Les Scandales de Londres. — La Fête des Femmes. — Le Comédien. — Enterrement de Courtisane.

DON JUAN

Il y a, au Salon de peinture, un tableau que les femmes regardent volontiers, et que le peintre, M. Rixens, a intitulé : *Don Juan*. Il eût fallu dire : *Don Juan aux enfers*. Car l'artiste a simplement traduit sur la toile, agréablement, un poème des *Fleurs du mal*. Baudelaire, toujours préoccupé de l'enfer, — au moins comme artiste,

— avait raconté la descente du héros de l'amour sur les sombres bords. Les femmes qu'il a séduites, innombrables, le poursuivent de leur haine mêlée de tendres regrets : lui, impassible, traverse le Styx dans la barque de Caron, le Commandeur tenant la barre et Elvire à ses genoux, qu'il ne regarde pas. Au Salon, ce Don Juan ressemble un peu à M. Paul de Cassagnac et n'en est pas plus mal pour cela. Il est debout, et, entouré de la rumeur de toutes les femmes d'autrefois, semble rêver à la femme idéale qu'il poursuit toujours. En arrivant aux Enfers, peut-être pense-t-il, comme un personnage d'Aristophane, que Proserpine est belle, et que séduire une déesse est digne de lui? En tous cas, le héros, comme dit le poète, dans ce tourbillon de femmes nues et belles, mais qu'il connaît déjà,

Regarde le sillage et ne paraît rien voir.

Je n'entends pas grand'chose au mérite artistique de ce tableau. Mais il m'est resté dans les yeux. Quelle est la femme qui peut seulement entendre prononcer le nom de Don Juan sans entrer dans une mystérieuse rêverie? De même que Don Juan cherche une femme unique à travers toutes les femmes, les femmes cherchent le Don Juan typique et absolu, à travers les œuvres d'art, de Molière à Byron, de Lope de Vega à Mozart et

à Hoffmann, et même, quelquefois, parmi les exemplaires vivants — ou les contrefaçons que nous offre le monde. Elle les préoccupe toujours, cette figure inquiétante et attirante, plus idéale que le mari, plus fugitive que l'amant. Et on ne peut manquer de nous intéresser quand on nous en parle, quand on essaye d'en fixer les traits devant les yeux à demi clos par la plus délicieuse des rêveries et des terreurs!

Le grand vieil ami des femmes — supprimez « vieux », qui choque en parlant de cet homme — Barbey d'Aurevilly, a écrit un petit livre sur le dandysme, qui est un bijou. C'est à lui qu'un écrivain, et des plus graves, s'il vous plaît, a dédié un autre petit livre que le tableau du Salon me remet en tête, une étude sur le *Don Juanisme*. Qu'est-ce que ce Don Juanisme, qui est une façon d'être particulière à certains hommes? Les nigauds vous diront que c'est un vice, une corruption ou une pose, ce qui ne se soutient pas. Le propre de Don Juan, c'est d'être spontané, sincère, irresponsable comme une force de la nature, avec quelque chose de naïf même. Un critique, ces jours-ci, avec raison, a dit en parlant de Don Juan que, même foudroyé, il ne se repentait pas, parce qu'il ne savait pas de quoi se repentir. C'est par accident et parce qu'il songeait à Tartuffe que Molière l'a fait hypocrite. Ni vicieux, ni corrompu, ni hypocrite, qu'es-tu donc, vaillant vainqueur des Elvires et des Gotons?

Ceci est plus difficile à dire, et ce n'est pas d'un mot qu'on définit Don Juan.

M. Hayem s'y est repris à vingt fois, dans les cent pages de son étude, et il est intéressant de voir le mal qu'il se donne et l'ingéniosité qu'il déploie à faire le portrait du maître des femmes. Avant tout, pour lui, c'est un tempérament, un nervoso-sanguin, je suppose, et qui reste jeune tant qu'il se porte bien. « La patte d'oie des anciens beaux n'est pas visible chez lui. » Ce tempérament lui fait commettre des actions cruelles, sans qu'il soit cruel lui-même. La barbarie, c'est de faire volontairement du mal, ce que ne fait pas Don Juan. Il se défend seulement contre le mal que ferait à lui-même la femme qui le retiendrait. Car son besoin premier, c'est l'expansion, la conquête après la conquête, et l'immoralité des moyens qu'il emploie est pour lui comme sont, pour les soldats les plus humains, les dures nécessités de la guerre! Il se plaît à la résistance, disant avec Corneille :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

Ce qui fait que, lorsqu'il s'arrête à séduire une fille, la seule chose qui pourra lui plaire, c'est de la contraindre, pour un jour, à aimer en honnête femme. Il croit qu'il n'y a pas de femme qui ne puisse être séduite. En cela, Don Juan pense

comme Montaigne : « Il n'y en a pas de si vertueuses, dit celui-ci, que le muletier ne trouve son heure. » Seulement, ce que le vieux sceptique donnait au hasard, Don Juan veut que ce soit donné à lui. Son orgueil ne se contente pas des fatalités physiologiques. Car il est orgueilleux, — ce que ne sont pas les corrompus — et brave aussi, trouvant moins lâche d'abandonner une femme que de la garder parce qu'on la redoute, ce qui est le cas de presque tous les faux ménages. Et c'est de la fidélité imposée que Don Juan a surtout l'horreur !

Il ne demande rien au devoir, ni surtout à la pitié des femmes, trouvant que l'un est un mensonge et l'autre une bassesse. N'entendant rien, d'ailleurs, à l'honneur tel qu'on l'enseigne. Il n'a ni haine ni mépris pour les filles séduites ou les maris trompés. Ce qui lui semble ridicule, c'est le ridicule qui atteint ceux-ci ou la réprobation qui punit celles-là. Les préjugés ne l'inquiètent pas plus que les habitudes ne l'enchaînent. Il n'a même pas une idée fixe de la Beauté, qu'il crée autour de lui, en grand artiste qu'il est par le désir. Envié et détesté des hommes, ce qui ne l'empêche pas d'être optimiste, « jusqu'à la première attaque de goutte », ajoute M. Hayem. Mais alors il peut devenir un homme d'État, car il y a un politique dans tout Don Juan. L'auteur du petit traité du *Don Juanisme* insiste avec raison là-dessus. Les séducteurs de femmes sont les manieurs d'hom-

mes, quand ils s'en donnent la peine. C'est bon à répéter, dans notre époque où l'on ne sait ce qui l'emporte de la corruption grossière des uns ou de la pruderie officielle des autres — qui sont parfois les mêmes!

Tel est le « Don Juan » selon un homme qui a fort étudié le type, quoiqu'il devienne rare de nos jours. En effet, la terre d'élection pour Don Juan c'est un pays catholique et un siècle de foi. Chez nous, Don Juan n'aura bientôt plus rien à faire. L'Église l'a donné pour athée afin de le noircir et de nous le faire prendre pour un diable, quand il n'est, d'abord, qu'une incarnation du libre génie païen. Ce qu'il aime, dans ses séductions exercées dans les chapelles d'Espagne, dans les couvents mystiques, au pied des prie-Dieu, c'est la victoire de la Nature sur le Divin. Tout cela disparaît dans notre milieu contemporain, où il n'a plus à triompher que de conventions sociales fort ébranlées. La science ne tue pas seulement la foi, elle tue la passion. Le drame du désir et du devoir luttant ensemble n'a plus de sens pour les femmes qui se font la conviction commode qu'on n'échappe pas aux fatalités héréditaires et physiologiques. Cependant, même dans notre milieu, on peut observer le Don Juanisme, et ce que j'en ai vu autour de moi me permet de chercher querelle au philosophe masculin qui l'a décrit. Vous ne faites pas la part assez belle à l'ennemi adoré du sexe, cher mon-

sieur. Il me semble que vous le rapetissez un peu, et Elvire, mourant de désespoir, ne voudrait pas mourir pour lui, tel que vous le représentez!

Vous parlez de vanité! Pour vous, Don Juan touche au fat, et, dans son amour des femmes, il entre la préoccupation des hommes. Mais c'est là le contraire de l'entraînement d'un « tempérament », et la vanité, chose toute cérébrale, n'a rien à voir avec l'émotion primesautière de Don Juan, quand son regard se croise avec celui d'une femme, qu'il voit désormais seule là où il s'est rencontré avec elle. Le fat, c'est ce bon Stendhal, vieux et « remisé », achetant tous les mois une canne pour la montrer au cercle, avec des airs impertinents et discrets. Don Juan ne s'attarde pas à ces bagatelles! Vous avez dit vous-même qu'il dédaignait volontiers l'ambition de conduire les hommes. Que lui importe leurs applaudissements? Pas plus que leurs conseils, que leur morale, que leur envie, que leur raillerie même, quand il s'arrête sur quelque femme d'apparence laide ou de condition vulgaire, à qui il sait donner, pour lui, quelque chose de la beauté singulière qui est le désir?

Ne faisons pas à l'amoureux l'injure de mettre de la vanité dans ce besoin de plaire, de connaître et de posséder, que nous flairons en lui, a première vue : *odor d'amore*. Ne lui refusons pas non plus les douces sensations qui viennent du cœur,

et qui excusent et consolent les abandons des femmes. Le trait caractéristique de Don Juan, c'est l'émotion auprès de celles-ci, émotion profonde, naïve, sincère, égale et peut-être supérieure en intensité à l'émotion réglée des hommes qui mêlent l'idée du devoir aux choses de l'amour, encourant par là le juste anathème du poète! N'est-ce pas le cœur qui parle chez lui, quand il trouve Elvire *touchante* dans les larmes? Mais que serait-il, sans la palpitation délicieuse de son cœur, sinon un fou érotique, à livrer aux médecins? Le Don Juan honni est peut-être le seul homme qui n'aima jamais sans amour, et s'il ne se fait pas à lui-même le mensonge de la durée, c'est qu'il ne veut pas être hypocrite, ayant cette religion suprême de ne pas mentir au pied de l'autel qu'il embrasse.

Comment l'aimerait-on, sans cela? Le matérialiste brutal ferait horreur aux femmes; et c'est à l'idéaliste qu'elles pardonnent leurs douleurs. Car ce mot d'idéal, qui n'est prononcé qu'une fois dans le livre, rayonne sur Don Juan et l'illumine aux regards ravis. Nous sentons que, quand il n'aime plus, c'est qu'il aime trop l'amour, dont la femme délaissée n'a pas su dire le dernier secret. Il court après l'idéal, et il le répand autour de lui et le laisse derrière ses pas. Il est le poursuivant de l'absolu, qui en fait naître au moins l'idée et le désir à toutes celles qu'il aime. L'amour, avec lui,

n'a ni suite, ni sûreté, ni plaisirs longuement assouvis, dans les commodités de l'habitude, ni profit, ni honneur aux yeux du monde. C'est l'amour pour l'amour, qui peut être criminel tout en étant d'une pureté divine, l'amour qu'on rêvait la veille, dont on rêve pendant les longs lendemains, et qui ne laisse pas derrière lui ces repentirs odieux, faits presque toujours du regret d'un calcul manqué. En Italie, les femmes croient que pour être à l'abri de la foudre, il faut avoir été aimée d'un prêtre, au moins une fois. Qui sait si, pour être guérie des inquiétudes et des orages de l'amour, qui sait si, pour pouvoir vivre tranquille dans le repos de l'esprit et l'épanouissement des sens, il ne vaut pas mieux pour les femmes avoir rencontré Don Juan que de l'attendre toujours?

LES ILES D'AMOUR

Il n'y pas d'heure pour les braves, dit-on : et heureuses celles de nous qui savent que le dicton est vrai! Il n'y a pas davantage de date pour les femmes et j'ai déjà commencé à recevoir mes étrennes. On m'a apporté le joli livre de Mendès, les *Iles d'Amour*. Vous pensez si je me suis aussitôt embarquée pour un voyage, au coin de mon feu, à travers ce bel archipel fantastique, où l'île joyeuse de Croissy est voisine de l'île Ferloë la Polaire, et où le même soleil de chaude poésie dore les paysages de Java et les bois sacrés de Lesbos la Grecque. Rêve d'amour qui, passant par les dernières fantaisies, touche au cauchemar par moments!

Mais, ô poète! il y a dans votre poème une lacune et, parmi les îles d'amour, il en est une au moins que vous avez oubliée. C'est l'île d'amour de celles qui n'aimèrent jamais, la grande île, si peuplée qu'elle fait un monde, des amours platoniques. C'est l'île des Juliettes devant qui

Roméo n'a jamais paru, l'île où errent, envieuses et hautaines, heureuses et désespérées, toutes celles qui n'ont pas même eu besoin de connaître les amours terrestres pour les juger vaines, et dont le cœur fut si grand que le ciel lui-même ne le remplirait pas!

C'est un bien grand danger pour notre époque que les femmes tendent à raffiner tellement la notion de l'amour, de toutes les façons, qu'elles risquent de ne plus pouvoir bientôt en supporter les réalités. Dangers pleins de charmes, comme tous les dangers. Qui de nous n'aime à se promener au bord des précipices et à en regarder les abîmes? Mais il n'est pas de jour où l'on ne rencontre des femmes jeunes et belles, les unes ayant connu l'amour, les autres vierges, et qui disent déjà : Ce n'est que cela? — ou bien : A quoi bon? Il paraît, à ce qu'on nous raconte, que nous sommes tous et toutes, hommes et femmes, très corrompus. Or, une des conséquences ordinaires de la corruption, c'est de jeter les âmes dans le mysticisme. Nous y allons, par des voies bien souvent détournées et bizarres, mais nous y allons. Et il faut que les poètes de l'amour nous la montrent aussi l'île mystérieuse, l'île des songes, avec ses brouillards roses ou pâles, éclairés des reflets d'un astre inconnu, et ses fleurs étranges qui disparaissent devant la main qui s'approche pour les cueillir !

L'amour platonique de Platon n'a guère de rapports avec l'amour platonique tel qu'on l'entend d'ordinaire. Quand nous employons ce mot, nous voulons parler d'un amour qui a un objet déterminé, mais qui se refuse les satisfactions de la possession, soit par scrupule, soit par lâcheté, reculant devant le regret possible, fuyant devant les obstacles à surmonter. Ah! le lâche amour, et comme on a raison de dire qu'il n'est qu'une bêtise! Mais l'amour du philosophe grec est une autre affaire. C'est tout simplement un état de l'esprit qui trouve sa satisfaction parfaite dans la procréation des idées. L'être humain, selon Platon, vaut plus ou moins, selon qu'il peut ou non accepter de nous notre héritage intellectuel. La beauté physique n'est qu'une condition accessoire. Le sexe même disparaît dans ces unions des esprits, qui aboutissent aux plus étranges perversions. Les philosophes, d'ailleurs, n'en font jamais d'autres quand ils se mêlent de nos affaires et qu'ils cherchent à donner des lois à l'amour. Aux deux extrémités du monde moral, Schopenhauer et Platon font le même nigaud, l'un avec sa génération des idées, l'autre avec son instinct de reproduction, qu'ils baptisent l'un et l'autre du nom d'amour. Au diable les deux pédants!

Encore Platon a-t-il quelque charme dans la reculée de l'histoire. On le voit, sur le promontoire de Sunium, se promenant dans un champ

de roses, entouré d'abeilles et mollement appuyé à l'épaule d'un éphèbe en tunique blanche. Cela fait, comme disait André Chénier, un joli *quadro* pour les poètes. Mais Schopenhauer? L'avez-vous lu, mes amies, ce Schopenhauer abominable? Il a commencé par cette impertinence suprême de devenir à la mode, sans notre agrément et permission, ce qui est odieux. Et c'est à lui que nous devons, pour les trois quarts, je ne sais combien de tristes subtilités sur les passions, l'amour et les femmes, qui se glissent partout entre nous et nos amis, si bien que les baisers eux-mêmes arrivent tout glacés à leurs adresses!

Et quelle rage il a, ce philosophe de Francfort, dont le cap Sunium fut une brasserie, de s'occuper des femmes et de ratiociner à notre endroit! Il en a fait, de ses rêveries et raisonnements, un gros volume, la *Métaphysique de l'amour*, qui veut nous prouver tout simplement que nous ne savons pas ce que nous faisons quand nous aimons et que, quand nous croyons obéir aux caprices ou aux sentiments de nos esprits et de nos cœurs, nous ne suivons qu'un impérieux instinct de femelles. Pour lui, sans nous en douter, toutes les fois que nous aimons, nous pensons à l'enfant à naître, et la convenance physique nous attire vers le père le mieux approprié à notre être. Allemand, va!

Ainsi, quand nous aimons, pour son livre, le

poète que nous n'avons jamais vu; quand nous aimons, pour son éloquence, l'orateur maître des foules, pour son courage le soldat, fût-il blanchi dans le camp et criblé de blessures; quand on nous prend à un mot, à un sourire, à une impertinence, à une larme, une Fatalité de la Nature, plus forte que nous, a tâté les reins de l'étalon qu'elle nous destine et se sert de nos esprits et de nos cœurs pour nous tendre un piège. Ceci ne peut pas être et nous ne voulons pas que cela soit. Luttons, mes amies, contre le double mysticisme qui nous menace, mysticisme de l'esprit et mysticisme de la chair. Que l'amour soit un instinct, supportons-le; qu'il soit un idéal, accordons-le. Mais que cet instinct et cet idéal, chez les femmes françaises, restent toujours réglés par le sentiment et par la raison.

Platon et Schopenhauer peuvent n'avoir pas tout à fait tort. Mais c'est à condition que toute leur pédante philosophie s'inclinera devant le vieux refrain qui la résume toute : « Il faut des amants assortis! » Pas n'est besoin d'aller chercher midi à quatorze heures pour en arriver à cette sagesse. Une sensation physique agréable qui se transforme en un sentiment doux, avec une pointe d'idéal qui associe deux intelligences ou les complète l'une par l'autre, voilà la marche saine et raisonnable de l'amour. N'en cherchons, n'en souhaitons, n'en conseillons pas d'autre.

Car tous nos malheurs viennent d'amours où ne se réalisent pas ces belles conditions d'harmonie.

Et encore, dans ces amours qui étonnent par leur étrangeté, dans ces liaisons d'êtres bizarrement disparates, il y a, au fond, la notion de l'harmonie complète des sens, du cœur et des pensées. Seulement, la Nature a procédé, comme les grands artistes aiment à le faire, par contraste. C'est ainsi qu'on voit l'homme intelligent aimer une femme sans esprit, de même que certaines femmes très douées ont aimé des sots : c'est ainsi que le raffiné se laisse prendre à une vierge un peu naïve et que les coquettes trouvent parfois leur maître en un homme au cœur simple. Les groupements ne sont, après tout, qu'un retour à l'harmonie, règle de l'amour.

Tout le problème social consiste à laisser l'homme et la femme en un tel état de liberté qu'ils puissent, le plus aisément du monde, créer ces ententes harmoniques qui sont là seule garantie du bonheur. Malheureusement, le monde semble s'être donné pour tâche, depuis qu'il y a des philosophes, des théologiens et des législateurs, de faire la guerre à l'amour. C'est sans lui, c'est contre lui qu'il a créé la famille, dans presque tous les cas! Sous prétexte de sauver le fruit, il a toujours brisé la fleur! Et c'est ainsi qu'on nous trouve, pauvres femmes, si misérables même quand on nous croit triomphantes, inquiètes et

tourmentées, un pied sur tous les chemins qui ménent à la révolte et à la folie! Voilà pourquoi, hors des voies droites, cherchant des sensations inconnues, comme ces martyrs qui rêvaient de supplices inouïs, tant de créatures d'aujourd'hui se dégradent à la poursuite de la chimère érotique, une de celles qui emportent le plus loin les êtres humains quand ils ont, une fois, pris sa crinière séduisante. D'autres, à qui je pensais en commençant, prennent une si pauvre idée de la réalité qu'elles vont droit au rêve et y demeurent à jamais!

Dans l'archipel d'amour, mettons donc l'île des malheureuses qui, pour avoir voulu trop avoir, n'ont rien à serrer dans leurs bras amaigris; et aussi l'île, — autre enfer, — d'autres malheureuses dont la soif trop pressée touche à toutes les coupes et ne se rassasie à aucune. Et il faudra qu'un poète subtil, doux et nous connaissant bien, nous en écrive quelque beau livre, dans ces îles infortunées, pénitentiaires de l'amour. A nos jeunes femmes qu'on convie à s'embarquer pour le voyage de la vie, comme le galant chevalier de Watteau, il ne faut pas seulement montrer les havres ensoleillés au sable d'or, les rades bleues couronnées de bois sacrés, ou les grandes solitudes austères que l'amour sait faire vivantes. Faisons-leur voir aussi les écueils, les îles maudites, d'où l'on ne sort plus, où gémissent les cher-

cheuses d'impossible, qu'elles soient les tragiques ou les comiques du cœur! Les femmes ont vraiment besoin d'être averties, en ce temps où l'on ne nous aime plus avec la simplicité d'autrefois, qui suffisait presque toujours à notre bonheur, en ces temps où, très émancipées, nous voulons prendre la tâche difficile de faire notre vie nous-mêmes, affolées de l'égalité qui supprime la protection et de la liberté qui brise la règle monotone et sûre. Nous avons besoin des conseils de la sagesse et de l'avis de nos sages à nous, qui sont les poètes.

LE BEL ALCINDOR

Les journaux sont pleins de la mésaventure d'un député, récemment entré à la Chambre, M. V..., que j'appellerai, si vous voulez, le bel Alcindor, afin de laisser à mes réflexions sur cette affaire un caractère tout à fait impersonnel. Pour rien au monde, en effet, je ne voudrais taquiner M. V..., qui, depuis quelques jours, n'a pas eu beaucoup de chance dans sa carrière mondaine. Ce qui m'intéresse bien plus qu'une personnalité, c'est le type abstrait, de plus en plus répandu chez nous, de l'homme qui se fait le marchand de son influence, principalement vis-à-vis des femmes, et exige de nous le payement de ses services en cette monnaie que les femmes ont toujours sur elles, même quand elles n'ont pas de poches! Il y a, je pense, quelque chose à dire là-dessus.

Le cas actuel, que *Gil Blas* a raconté hier par le menu, est tout à fait caractéristique et on y peut admirer, dans toute sa beauté, un des côtés

de la vie parlementaire. Une demoiselle, à tort ou à raison, est regardée comme dangereuse par l'autorité et on prend la résolution de l'expulser de France, sa nationalité allemande en donnant le droit au ministre. On l'expulse donc. Mais, comme on va la conduire à la frontière, la demoiselle rencontre un député influent, elle lui plaît, et on ne l'expulse plus. Puis, quand l'objet a cessé de plaire, quand il devient gênant et encombrant, quand la délicieuse bonne fortune tourne au funeste « cramponnage », le même député, toujours également influent, use de cette influence pour faire réexpulser la demoiselle. Mais on se raccommode encore, et on se brouille... Bref, une demoiselle quelconque est expulsable ou non, selon que le bel Alcindor est ému ou ne l'est plus en contemplant ses attraits.

Que le marchandage de toutes choses soit la plaie du système parlementaire, ceci n'est pas douteux. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est ainsi, et ce n'est pas en France seulement que la plaie est vive et saignante. Cela regarde les politiciens, et si un réformateur trouve parmi eux le remède à ce mal, nous nous contenterons de l'applaudir, comme nous applaudissons à tout ce qui est honnête. Mais ce que nous pouvons faire dès à présent, c'est d'exciter les femmes à se défendre bel et bien contre le bel Alcindor, et c'est aussi de les approuver quand, s'étant mal défendues,

elles prennent contre lui toutes les revanches possibles. Car, en vérité, rien n'est plus vilain que l'acte d'un homme qui met d'avance un prix (et vous savez bien lequel) au service qu'il rend à une de nous. Dans ce sale marché, si nous avons la faiblesse de consentir, nous vendons notre corps, mais l'acheteur vend sa conscience ; et le plus prostitué des deux, c'est encore l'homme !

Pour agir de la sorte, il faut vraiment bien peu aimer les femmes ! Un homme qui nous aime avec quelque délicatesse préférera toujours tout attendre de notre reconnaissance, dût-il attendre longtemps et toujours, que tout tenir d'une brutale nécessité. Il est malheureusement vrai qu'il y a parmi nous des ambitieuses qui font le sacrifice de leur dignité à leurs ambitions. Un railleur, à l'époque où il était de mode de publier des « toilettes », comme des menus de dîners, avait publié un jour une toilette de solliciteuse, et les détails qu'il donnait et sur les dessus et sur les dessous indiquait clairement que la solliciteuse, décidée à demander beaucoup à un homme puissant, est trop souvent résignée à lui accorder tout. Depuis les petites actrices des petits théâtres, qui veulent voir leurs noms figurer dans un compte-rendu, jusqu'aux grandes dames qui veulent être de « hautes dignitaires », c'est une règle ancienne, bien triste pour l'humanité, qu'on n'a rien pour rien, et on peut compter trop de for-

tunes, politiques ou autres, qui ont commencé sur un canapé. Qui sait si Napoléon eût été Napoléon si Joséphine n'avait dit, un soir, un mot du capitaine au directeur Barras? Et nous sommes tellement complexes et singulières en nos sentiments, qu'il est arrivé à quelques-unes de nous de tromper un être aimé, amant ou mari, dans un emportement de dévouement aveugle. Il n'est pas sans exemple qu'une femme, adorant son mari, se soit donnée au premier venu pour lui éviter un grand chagrin ou pour satisfaire une ambition longuement caressée par lui. Le cinquième acte de *Marion Delorme* se joue, d'une façon infiniment moins tragique, dans une foule de ménages, et bien des femmes ont cédé à d'horribles Laffémas par amour pour leur Didier, qu'elles ne faisaient « sot » une minute que pour le faire heureux et reconnaissant.

C'est pour cela que les hommes puissants qui abusent des femmes, qui nous imposent leur amour en échange de quelque service, qui exercent sur nous je ne sais quel chantage (car les choses vont parfois jusque-là), outre qu'ils font une action répugnante, font un marché de dupe. Avoir le consentement du corps sans celui du cœur, posséder une femme sans qu'elle éprouve, elle aussi, l'émotion sacrée du désir, la voir se coucher sur un lit avec la résignation d'une veuve indienne qui se place sur le bûcher, aimer des femmes de France en

propriétaire d'esclaves, pouah! Il faut n'être pas délicat, il faut ne rien entendre aux vrais plaisirs, où l'imagination et le sentiment se mêlent, jetant un voile divin sur la banalité des choses, pour se contenter de si vulgaires satisfactions. La grande habileté, qui est d'accord avec la noblesse de la conscience, c'est de ne jamais faire de conditions aux femmes. Il faut les aimer, les défendre, les secourir, comme faisaient les chevaliers, par un entraînement désintéressé vers leur beauté et leur faiblesse. Certes, l'homme qui agira ainsi verra bien des femmes se montrer ingrates, tout au moins oublieuses. Il pourra se dire, dans la triste langue qu'on parle, qu'il a « manqué une bonne occasion ». Mais, aussi, imaginez qu'une seule femme sur dix se montre touchée du bienfait qu'elle aura reçu sans qu'on lui ait présenté l'ordinaire *facture :* imaginez qu'arrivée résignée chez l'homme qu'elle a besoin d'implorer, elle en sorte touchée de sa délicatesse, et qu'elle sache bientôt le lui montrer, je vous jure qu'il n'aura rien perdu pour attendre. Et n'y eût-il encore pour l'homme qu'un serrement de main et un doux regard, ne sont-ils pas de plus haut prix pour les cœurs sensibles, comme disaient si bien nos pères, que la banalité des possessions subies?

Et puis, lorsque le bel Alcindor a ouvert un compte à une femme qu'il a obligée, la souveraine justice, qui a quelquefois son heure dans ce

bas monde, fait parfois qu'il n'est pas le bon marchand de cette comptabilité du cœur. On a su des hommes qui, ayant eu des femmes dans ces odieuses conditions de marché, sont morts de douleur de n'avoir jamais pu conquérir leur cœur, qui se fût peut-être ouvert, si on y avait frappé autrement. Exquise vengeance de l'Amour offensé, légitime châtiment du crime commis contre lui! On a raconté dans le temps une histoire fort indécente d'un ministre de l'Empire qui, ayant abusé d'une solliciteuse, crut un moment avoir à garder le plus déplaisant des souvenirs. Ceci est rare. Mais ce qui est plus fréquent, c'est que l'homme qui s'impose à nous conserve éternellement le stigmate de notre mépris. Un instant de plaisir vaut-il la perte de notre estime, de cette estime qui, pour les honnêtes femmes, est la route ordinaire de l'amour?

Il arrive encore, et c'est alors une joie immense pour la galerie, que les hommes « influents » ont affaire à quelque rusée commère, — il en est à tout âge, même à vingt ans, sous le voile d'Agnès — qui les roule et se moque d'eux. Il y a des grands de la terre que de petites femmes ont quinaudés en un tour de main, de la façon la plus indélicate, mais la plus légitime. On en sait une qui demandait pour son mari je ne sais quelle faveur. L'homme de qui dépendait la chose lui offrit le marché, qu'elle accepta. Seulement, elle

s'arrangea de telle sorte que le haut personnage lui écrivit de façon compromettante, avant d'avoir le droit de le faire, et, le menaçant de montrer la lettre à l'époux, honnête homme et rageur, qui eût puni l'insolent, elle eut tout sans rien accorder. Bravo, jolie flibustière, tu en as vengé plus d'une!

On conte encore une bien bonne histoire, qui se passa... à la cour de Perse, comme celles que racontait Montesquieu. Le bel Alcindor était alors ministre et ne trouvait pas de cruelles. Or, un petit sous-préfet, à moins que ce ne soit un jeune substitut, qui s'ennuyait à périr dans un trou de province, sachant la coutume du patron de ne pas refuser ce qu'une jolie femme lui demandait d'une certaine façon, résolut d'en profiter. Il envoya sa femme solliciter du ministre un avancement peu mérité, qui l'eût rapproché de Paris. Le ministre voit madame, s'enflamme, la trouve doucement émue, lui assure que les affaires de l'État ne se traitent bien que dans le tête-à-tête d'un asile mystérieux, l'y rejoint et ne la renvoie qu'avec la nomination demandée, signée avec ce délicieux remords qu'on trouve, dit-on, à être aimable envers un mari qu'on trompe. Elle était si jolie, l'aimable sous-préfète, ou si délurée, la jeune *substitute*, que le ministre voulut la revoir, féru d'amour. Et sitôt le mari installé à son poste nouveau, il s'empressa de l'inviter à dîner avec

sa femme. Mais la femme n'était plus la même ! Il avait oublié ses devoirs avec une brune piquante, ayant au corps toutes les flammes de l'enfer sortant par le soupirail de ses yeux, et on lui présentait une blonde, extraordinairement fadasse, funèbrement provinciale, qui, n'ayant jamais été une beauté, n'avait eu d'autre mérite que d'avoir été une dot! On s'était joué du pauvre ministre, qui n'avait eu affaire qu'à une coquine adroite, enchantée de se moquer d'un grand personnage, ce qui est toujours une joie pour la friponnerie féminine.

Mes amies, chassons les vendeurs du Temple de l'Amour! moquons-nous d'eux, affichons-les partout, montrons-les du doigt quand ils passent, jouons-leur tous les tours les plus infâmes. Ils ne l'auront pas volé. Quand les beaux Alcindors de tout genre, disposant des faveurs du pouvoir, des influences de la Chambre — qui ne doit pas être une chambre à coucher — de la publicité de la presse, quand ils nous offrent, sans avoir pitié même de la petite larme qui brille parfois sous le voile de la solliciteuse, quelque vilain marché, disons-le : il se trouvera des hommes de cœur pour parapher notre dire, fût-ce de l'épée. Et cela fait, quand nous trouverons un galant homme qui nous oblige en nous respectant, un délicat dont la louange n'est pas une lettre de change, un amoureux véritable pour qui l'amour n'est rien sans

les douceurs du consentement, ma foi! je ne vous défends pas la reconnaissance, et heureux l'homme dont on dira avec le poète :

Il a tout obtenu, n'ayant rien demandé!

MARIE HEILBRONN

On ramène à Paris, sous les fleurs des coteaux niçois, le corps de cette pauvre Marie Heilbronn, qui vient de mourir. On lui fera de belles funérailles. Si le rite le permet, ses camarades chanteront à la synagogue. La foule sera nombreuse, ramenée là par les souvenirs, la sympathie, la curiosité ou le *chic*. Les journaux rendront compte de la cérémonie et tout sera dit. Pour une bonne cantatrice et une jolie femme de moins, Paris ne chôme pas. Adieu, Cléopâtre! La dernière nuit est bien venue, l'éternelle! Mme Heilbronn n'était pas seulement une jolie femme et une très adroite chanteuse. On nous a montré en elle, aussi, une créature tout à fait singulière, un type d'héroïne de roman, tel que Balzac eût aimé à l'étudier, à le fixer dans sa *Comédie humaine,* vraie et fantastique. Peut-être, je le dis d'abord, y a-t-il une part à faire à la légende, dans l'appréciation qu'on a donnée du caractère de Mme Heilbronn et dans les récits qu'on a faits de sa vie. Je ne l'ai connue

qu'à l'heure triomphante, où la petite « Marie » était devenue madame la vicomtesse, et, avec une grâce infinie aussi dépourvue d'affectation que d'embarras, recevait dans son superbe hôtel. Elle vivait là en famille, et il sautait aux yeux que l'amour des siens, si profondément enraciné dans la race juive, était sa passion dominante. Ce n'est que sous cet aspect, digne et charmant, qu'elle m'est apparue. Pour le reste j'écoute les récits qu'on en fait, mêlant la fiction à la réalité, mais nous donnant une note bien curieuse, évoquant une figure attachante.

Ce qu'on nous dit, c'est que dans ce petit corps de femme, qui ne pèsera pas lourd aux bras des fossoyeurs, il y avait une volonté entêtée jusqu'à l'héroïsme, une de ces volontés comme en ont ces héros de Balzac qui, par une nuit sombre, penchés sur le rebord de leur fenêtre au sixième étage, regardent Paris et se promettent de le conquérir. D'une beauté ordinaire, qu'elle avait perfectionnée et raffinée par de suprêmes élégances, médiocrement instruite, peu aidée par le sort au début de la vie, ayant dû conquérir son art par un travail incessant, elle s'était faite irrésistible : et la petite Juive était devenue des premières par le talent, la renommée, la fortune, le rang même. Car elle avait voulu entrer dans une famille de Croisés, et elle y était entrée. Ces victoires sur la vie ne furent pas sans blessures, mais on n'en

voyait pas les traces sur le visage impassible et exquis de la belle Juive. Un jour seulement, le vaisseau qui portait sa fortune sur l'océan parisien reçut un telle avarie qu'on put le croire perdu. Il n'en était rien. Semblable à ces capitaines qui, laissant l'équipage affolé sauter à la mer et se réfugier dans les barques, restent les derniers à leur bord, elle reprit la barre et ramena saine et sauve l'épave au port. Il y eut bien quelque chose qui périt dans l'aventure. Mais ce ne fut pas elle, et ses armes parlantes, un cœur et une lyre, ne furent pas moins brillantes que par le passé à l'armorial parisien!

Maintenant, — et ici, je ne parle plus de personne — devons-nous admirer et envier la femme forte, la femme que la volonté et que la raison conduisent seules, et, qui, dans l'amour, dans l'art, dans toute sa vie enfin, poursuivant un but unique, se montre toujours également habile? L'admirer, peut-être : mais non pas l'envier! L'art, sans les enthousiasmes et les défaillances, l'amour sans ses divines « bêtises » ne sont rien qui vaille à mes yeux. Je ne sais pas, au fond, de créature plus à plaindre que la femme ambitieuse, qui n'a vécu que pour satisfaire son ambition. L'homme, c'est différent. Son ambition, à lui, n'est pas toujours égoïste et limitée. Avant de se servir lui-même, il lui arrive de servir une idée. Ce sont là des ambitions rarement permises

aux femmes. Nos ambitieuses sont des femmes qui « font leur affaire », comme on dit, et uniquement leur affaire. Le monde leur en veut de réussir. En bas, il y a l'envie qui les guette : en haut, il y a la morale qui les juge. On n'a pas tort, en somme, dans une certaine société qui vit hors de la famille, d'être plus sévère pour les fourmis que pour les cigales. Et, laissant même la morale, que je plains celles de nous qui se sont laissé aimer et qui ont toujours su pourquoi ? Que je les plains de ne pas connaître les souveraines joies de l'abandon de soi-même sans arrière-pensée, au mépris des intérêts, des convenances, de tout ! Être une fleur sans fruit, qu'on respire et qui meurt, voilà le charme des amours, des pures amours qui sont toujours des amours pures, tant que la lèvre d'une femme ne s'est pas souillée de l'abominable : « A quoi cela me servira-t-il ? » qui déshonore la galanterie.

Moi, si j'étais femme de théâtre, gagnant ma vie à la scène, je ne voudrais ni laisser un renom de vertu bourgeoise, ni laisser un renom de riche courtisane. Ce que j'envierais, c'est l'oraison funèbre d'une Déjazet ou d'une Marie Dorval. L'une fut la fantaisie, l'autre la passion, et la figurine de Sèvres et la statue tragique prennent, avec la reculée du temps, je ne sais quel aspect charmant et respectable. Ni l'une ni l'autre ne firent aucun cas de la morale du monde : on peut

le dire sans nuire à leur mémoire. Déjazet se donna pour une chanson et Dorval pour un soupir. Mais il y a, dans les cœurs honnêtes, une autre morale que celle du monde, dont l'indulgence n'est peut-être que de la justice, et qui pardonne et glorifie les amoureuses. A la fin du *Faust* de Gœthe, quand le docteur est mort, le démon cherche son corps pour l'emporter aux enfers, en vertu de son pacte. Mais les anges d'en haut font pleuvoir sur le corps de Faust une telle quantité de roses que Méphisto ne le trouve plus sous les fleurs. C'est ainsi que quand meurt une femme qui a beaucoup aimé, elle échappe au châtiment de ses doux péchés, s'il se trouve assez d'hommes pour pouvoir jeter une fleur sur sa tombe, de façon qu'elle disparaisse sous les bouquets de violettes de deux sous !

Mme Heilbronn, dont je ne parle plus, a joué, à la fin de sa vie, avec beaucoup de talent, deux grands rôles, Manon et Cléopâtre. Ce sont les deux types extrêmes de la courtisane, la fille et la reine, la fleur du pavé et la fleur du trône. Elle réussit dans ces deux personnages si divers. Mais l'art, si grand qu'il soit, est impuissant à nous rendre sympathique la belle et opulente maîtresse d'Antoine. Elle reste pour nous la femme esclave des temps antiques qui accepte son esclavage. En Manon, au contraire, malgré toutes ses canailleries, nous saluons une révoltée qui, à sa

façon, a combattu pour la liberté de la femme. Ces femmes galantes d'aujourd'hui, qu'on admire parfois, sans trop approfondir les dessous amers de leur existence, ne sont que des esclaves volontaires, et en consentant à leur esclavage, elles nous défendent la pitié. En Manon, au moins, il y a une intermittence : elle passe de la fille entretenue à la grisette, et celle-ci rachète celle-là. Oh ! certes! ce serait être sévère pour une de nous de vouloir nous faire regarder presque comme un mérite une constante habileté à conduire sa vie. Elle eût été privée de trop de douces choses, la femme qui n'aurait jamais approché un miroir de la tête du bien-aimé et trouvé dans son image tous les raisons de son amour!

C'est parce que je ne veux pas croire qu'il puisse y avoir une femme qui ait été toujours et constamment habile que je sens une grande mélancolie à la mort de la jeune femme que nous applaudissions, il y a six mois. On a dit son agonie, qui a été douce, quoique un moment deux larmes aient coulé de ses yeux. Ces larmes, de mère ou de femme aimante, elle ne les versait pas sur les ambitions réalisées et perdues. Car, parmi ses ambitions, il s'en était trouvé de bien inutiles. Je ne m'explique pas, par exemple, le désir que peut avoir une femme de théâtre d'entrer dans le monde régulier, et, pour citer un nom, de vouloir être princesse quand on a été la Stoltz.

La femme de théâtre qui entre dans le monde comme actrice y entre par la grande porte : autrement, c'est par la petite. Ce n'est pas qu'une femme élevée dans les coulisses ne sache, quand il lui plaît, prendre d'autres allures que celles où elle a coutume. Rien n'est plus aisé à la souplesse féminine que ces métamorphoses sociales, qui ne réussissent pas aux hommes. La vie de théâtre ne met pas à l'extérieur des femmes qui l'ont menée une empreinte indélébile : mais je crois qu'elle leur laisse au cœur une passion inguérissable. J'ai connu, grandes ou petites, un certain nombre d'actrices qui avaient abandonné les planches, et je n'en ai peut-être pas connu une qui ne les regrettât. Voilà pourquoi les femmes de théâtre ne gagnent jamais à se marier, fût-ce pour devenir duchesses. La vie du monde n'est pour elles qu'un long supplice, quand elle n'est pas, comme elle le fut pour Mme Heilbronn, une aventure passagère.

Malgré la tendance funèbre de notre temps à tout égaliser, à tout confondre, à tout plier au niveau d'une toise qui n'est pas haute, malgré notre propension à faire de l'argent l'étalon de tout ici-bas, j'espère que le théâtre gardera encore quelque originalité et que nous ne verrons pas le jour arriver où l'on considérera du même œil la femme d'un chef de bureau et une « cabotine ». Cabotines! Restez cabotines! Laissez l'il-

lusion du théâtre pénétrer votre vie, laissez la fantaisie des poètes vous suivre hors de la scène! Le théâtre est, pour certaines femmes, le seul moyen qui soit d'assurer de la dignité à la liberté des amours. On a beaucoup écrit, et on a eu raison de le faire, contre les abus de la vie de bohème, qui est funeste lorsqu'elle se double de paresse et conduit à l'impuissance. Mais il ne faut pas réagir à l'excès contre elle. Le théâtre embourgeoisé, comme le rêvent quelques-uns, ferait un vide à jamais regrettable dans la vie de Paris. Aussi, quand une actrice meurt, si nous l'avons aimée, ne nous attachons à sauver de sa mémoire que le souvenir de l'heure, — fût-elle unique, — où elle fut la douce cabotine du cœur, que la musique de l'amour emporte dans un petit coin bleu, où elle oublie tous les rêves d'ambition dans le seul rêve qui vaille la peine de nous faire aimer la vie!

LES « MARIONS »

La reprise, médiocrement heureuse, de *Marion Delorme* à la Porte-Saint-Martin, a donné lieu à une foule de commentaires dont les courtisanes, sous les cent noms que leur donnent la fantaisie et l'argot parisien, ont fait les frais. On raconte qu'un jour Lacenaire, regardant les affiches de théâtres, vit que partout, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, à la Comédie-Française, au Gymnase, on jouait des pièces de M. Scribe. Il en conclut que cet auteur, universellement joué, était fort estimé et devait être très riche, et il forma le projet d'aller lui rendre, le couteau à la main, une visite intéressée. Lacenaire se présenta, en effet, chez Scribe pour prendre connaissance des lieux, et se donna pour ce qu'il était, — non pas un bandit, — mais un poète malheureux. Scribe, bien luné ce jour-là, l'accueillit avec bonne grâce, lui prodigua les encouragements et lui mit deux louis dans la main. Cette aumône lui sauva la vie. Lacenaire renonça à chouriner un confrère si

bienveillant et si charitable, et monta l'affaire du passage du Cheval-Rouge, où son esprit ingénieux d'auteur dramatique éclata en son plein. Je me figure qu'une jeune personne, à la recherche d'une position sociale, qui ferait comme Lacenaire, regarderait les affiches de théâtres, et regarderait aussi les devantures des libraires, en conclurait que la profession de courtisane est fort honorée chez nous, et, en tout cas, sûre et lucrative, les courtisanes paraissant être la grande préoccupation des Parisiens qui ne se lassent pas d'entendre parler d'elles et de les voir sur les planches. Il y aurait quelque chose de vrai dans cette impression périlleuse pour les jeunes filles sans préjugés. On s'est rarement tant occupé des courtisanes que de nos jours. Les philanthropes veulent réformer ou faire disparaître le monde de la prostitution : les philosophes et les artistes étudient avec passion celui de la galanterie. Et ceci tient, je crois, à ce que le rôle des filles et des femmes galantes n'est plus du tout le même aujourd'hui qu'autrefois. On s'est fait, là-dessus, des idées presque nouvelles.

Je ne sais ce qu'il adviendra de la République et si les efforts de certains républicains seront couronnés de succès, qui paraissent travailler, d'un art admirable, à la détruire chez nous pour quelque temps. Mais ce qu'on ne détruira pas, c'est la démocratie, entrée dans nos moelles et

dans nos veines, et qui survit aux formes de gouvernement, comme on le voit dans l'histoire, sérieusement étudiée, de la Rome des Césars. La démocratie a un très beau côté : son idéal de justice. Elle en a un très fâcheux : sa haine de la hiérarchie. C'est à ce double sentiment qu'il faut attribuer le mouvement instinctif des esprits qui pousse tant de gens à se préoccuper des courtisanes et à faire de leur situation sociale une étude constante, poursuivie par quelques-uns avec une gravité sacerdotale.

Les romans comme « Chair molle », qu'il ne faut pas négliger de connaître, de même que les livres savants de M. Yves Guyot, homme sérieux par définition, puisqu'il représente Paris, vont, par des chemins divers, à la même conclusion : la suppression de la prostitution réglementée. Ils veulent qu'on renverse les bastilles à gros numéros, où certains hommes vont chercher de tristes plaisirs auprès de Marions du ruisseau, qui y sont gardées par des procédés plus ou moins avouables. Ils refusent même à la police tout droit d'intervention auprès des femmes qui vendent l'amour à leur domicile, ce domicile fût-il une chambre d'hôtel garni. Tout ce qu'ils accordent, c'est qu'on peut empêcher ces malheureuses de solliciter les passants sur la voie publique, ce qui se fait avec un cynisme écœurant. Toute censure discrétionnaire paraît à ces

esprits absolus aller contre la justice, et être un reste des tyrannies corporatives et des pouvoirs arbitraires du passé. De très honnêtes gens, et parmi eux des femmes recommandables, ont entrepris depuis longtemps la campagne dont je parle. Il ne serait pas étonnant qu'elle portât quelques fruits.

Mais le roman seul a osé aborder ce sujet redoutable. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu au théâtre une figure, franche et complète, de prostituée de bas étage. Un seul auteur dramatique, M. A. Arnould, dans un drame dont j'ai oublié le nom, a mis en scène, mais dans un court épisode, une prostituée véritable. C'était Mme Descorval qui jouait le rôle. On la voyait remonter dans son garni, souillée de la boue de la rue, secouant son parapluie ruisselant d'eau, et elle disait simplement : « Quel fichu métier par ce temps-là. » Des hommes riaient dans la salle. Moi, j'ai trouvé cela terrible. Ah ! comme je bénirais l'audacieux qui, avec la chasteté et la décision du chirurgien, porterait devant la foule le problème de la basse prostitution ! L'instinct démocratique est bon quand il nous dit que, de ce côté, il y a quelque chose à faire. La société pourrait protéger quelque peu ces déplorables ouvrières d'amour qui font de leur grabat un établi et ouvrent l'atelier de l'alcôve lorsque les autres ateliers se ferment pour elles. Quand on pense que la République n'a

pas encore rétabli les tours, il y a de quoi frémir en voyant tant de négligence des questions sérieuses chez nos hommes d'État, qui perdent leur temps à des balivernes! Les philanthropes, un peu naïfs peut-être ou imprudents dans les remèdes qu'ils proposent, sont dans le vrai en appelant notre justice et notre pitié, — la pitié étant la forme supérieure de la justice, — sur les Marions de la rue, en cottes sales. Il y a à défendre ces créatures. Quant aux Marions en robes de soie, il n'y a qu'à nous défendre contre elles; et il n'est que temps.

L'esprit démocratique, pénétrant les cerveaux d'hommes qui ne sont pas républicains et ne pensent même pas être démocrates, a déjà trop fait en faveur de la prostitution élégante et riche. Cet esprit ne se contente pas d'être hostile à la hiérarchie de naissance, il est sourdement ennemi de la hiérarchie de mérite. Il rêve d'une société éternellement mêlée et ouverte, comme le monde des villes d'eaux et des plages, sans ligne de démarcation apparente entre les mondes divers. Ce qui se passe chez le peuple et dans la bourgeoisie est très singulier. Chez l'un, une fille se déclasse très vite; mais le mariage, quel que soit son passé, lui rend une situation qu'on ne se mêle guère de contester. C'est l'inverse chez les bourgeois : une femme une fois mariée, il faut qu'elle en fasse beaucoup pour perdre sa place dans son monde;

mais le mariage ne la lui assure pas aisément. C'est là un reste de la vieille solidarité des classes, de la solidarité des familles, n'ouvrant volontiers la porte ni pour laisser sortir les farceuses ni pour les laisser entrer, même repentantes. J'ai bien souvent parlé et dit quelquefois que la logique ne s'accommodait guère de ces façons. Mais la pure logique n'a rien à voir avec les lois sociales.

Je crois que les auteurs dramatiques qui, comme Victor Hugo, ont voulu nous émouvoir sur le compte des Marions repentantes, ont analysé d'une façon très incomplète et souvent fausse à crier l amour des courtisanes et l'amour qu'on peut avoir pour elles. L'incontestable ennui que nous avons tous éprouvé à *Marion Delorme* tient à ce que, par une opération légitime de l'esprit, transportant les caractères et les situations dans notre milieu contemporain, nous en avons vu l'effroyable mensonge. La prostitution de la rue est parfois humble, repentante même, encore qu'elle trouve son excuse dans les fatalités de la misère subie. Mais la galanterie riche ne connaît pas le remords, surtout depuis qu'elle a eu, dans la littérature, une sorte de compensation aux mépris de la société régulière. Une femme entretenue qui fait honneur à ses affaires s'estime une très honnête personne, et si elle est à peu près fidèle au contrat temporaire qu'elle a consenti, elle pense sincèrement être plus honnête que la plupart des femmes mariées.

Et, en cela, qui sait si la courtisane se trompe? Il y a plusieurs sortes d'amour et il faut plusieurs sortes de femmes pour y satisfaire. La courtisane a des joies que la mère de famille n'a pas : elle comprend qu'il faut lui laisser d'autres compensations. Elle se sent différente; elle ne se croit pas inférieure. Je doute fort qu'elle soit envieuse, étant parfois enviée. Entre les courtisanes riches et les femmes du monde, il y a une sorte de rivalité, comme jadis entre pékins et militaires. Mais les Marions humbles, dévorées de remords, humiliées, qu'on me les montre !

La figure de Marion est aussi étrangement fausse, si on la regarde dans l'histoire, que si on la considère d'une façon absolue. Dans l'histoire, Marion Delorme, chez qui se réunissaient les grands seigneurs et les beaux esprits, appartenait au monde des honnêtes gens et s'estimait une personne très comme il faut. Capable de devenir amoureuse de Didier, car les courtisanes sont toujours capables d'amour, elle n'eût pas compris que ce jeune homme, distingué par elle, fît la grimace de succéder à M. de Cinq-Mars. S'il eût fait mine d'avoir le moindre scrupule, elle l'eût considéré comme un pur imbécile, — ce qui est d'ailleurs. Car c'est une imbécillité de ne pas prendre l'amour des courtisanes pour ce qu'il peut être et de ne pas leur rendre un amour du même genre. La faiblesse de tous les drames qui ont pour donnée ce genre

d'amour, c'est qu'ils ne vivent que sur des sentiments tout à fait rares et improbables, sur une véritable maladie de l'esprit. C'en est une, quand on est amoureux de Marion et qu'elle vous aime, de vouloir qu'elle ait été une vierge immaculée, ou de s'imaginer, même avec sa complicité, qu'elle peut le devenir!

L'amour des courtisanes n'est un danger social que pour les esprits atteints de cette maladie. Ce dont il faut nous défendre, contre les poètes, c'est de ce mal, qui serait funeste s'il se propageait. Ce qui est dangereux, ce n'est pas d'aimer les femmes galantes, mais de leur appliquer sottement un genre d'amour dont elles n'ont que faire, et qui, en réalité, ne peut leur causer que des humiliations. Si on n'y mêle pas une erreur de l'imagination, rien ne s'arrange mieux que la rencontre d'une femme galante et d'un galant homme. On me trouvera peut être paradoxal; mais je crois être dans le vrai en affirmant que ces sortes de liaisons ne laissent après elles un souvenir agréable, dont l'estime même n'est pas absente, que si elles sont restées irrégulières et n'ont pas rêvé des consécrations incompatibles avec leur origine. Didier est la contre-partie de des Grieux, et, — me pardonnent les admirateurs de *Manon Lescaut,* — je ne puis pas plus m'intéresser à l'un qu'à l'autre, le premier étant trop visiblement sot et le second trop sensiblement coquin.

Encore le coquin a-t-il une certaine grâce dans sa faiblesse, qui nous prend! Mais je voudrais bien qu'il soit entendu que, s'il y a un devoir pour nous à protéger autant que faire se peut la prostituée misérable, la chair à plaisir, disait Enfantin, il faut en finir avec les récits où l'on nous montre les courtisanes « de la haute » trouvant dans les amours très réelles qu'elles ont une source de remords. C'est là une pure chimère, capable de faire commettre des sottises à quelques bons jeunes gens et même à gâter les courtisanes elles-mêmes. Elles font un monde à côté qui, à condition de ne pas vouloir pénétrer un autre monde, a son charme, sa raison d'être, son utilité, presque sa morale. Mais si dans l'âme des Marions et dans le cœur des Didiers vous versez un certain idéal d'amour, dont ils n'ont pas besoin pour être heureux, vous faites, ô poètes, une triste besogne, et la mort seule peut délivrer vos héros des imaginations où vous les jetez!

LES GRANDES DAMES

Le propre de notre temps, c'est de voir se produire des choses prodigieusement audacieuses et extraordinaires, qui passent presque inaperçues et qu'on accepte comme des choses toutes simples. Si un fantaisiste, un Sapeck revenu des grandeurs officielles, — car Sapeck est un personnage officiel aujourd'hui, — avait la toquade, par ces jours de neige et de froidure, de se promener sur le boulevard en pantalon blanc et en veste d'été, mille badauds s'attacheraient à ses pas. Ce serait une sorte d'événement. Par contre, dans l'ordre moral, les phénomènes les plus étranges s'offrent à nous, qui n'en témoignons nulle surprise.

Néanmoins, quelle que soit cette force de l'accoutumance que je subis moi-même, j'ai été singulièrement étonnée des étrennes qu'une femme, modestement cachée sous le pseudonyme de Violette, nous a données en publiant un livre qui s'appelle : *Les Grandes Dames d'aujourd'hui*. Ce sont de grandes dames, « de bien grandes dames »,

s'écriait avec un accent inoubliable Buridan-Mélingue, échappé de la Tour de Nesles. Mais Buridan protestait contre les mœurs de son temps, et en parlait sur le ton d'un Juvénal romantique. Ce qui est tout à fait particulier, c'est qu'aujourd'hui on parle des « grandes dames » sans aucune idée de blâme, et qu'on raconte sur leur compte des histoires à faire frémir, sans réticences comme sans méchanceté, avec l'idée de les flatter, de leur être agréable et, — ce qui est plus fort, — en leur faisant peut-être véritablement plaisir !

Le livre de Violette est, à ce point de vue, d'un intérêt capital. Tranquillement, sans y entendre malice, l'auteur décrit, du haut en bas, un certain nombre de « grandes dames » contemporaines, nous fait pénétrer dans leur intérieur, du salon au cabinet de toilette, juge leurs caractères, se prononce sur leurs mœurs, absolument comme s'il s'agissait de personnages historiques, morts depuis cent ans. Ce que les Goncourt ont fait, au nom de l'histoire, pour les femmes du siècle dernier, les Pompadour et les de Mailly, on le fait, au nom de la curiosité malsaine du public, pour les contemporaines. On le fait sans précautions, sans recourir aux atténuations du pseudonyme ou de l'anagramme; et, en gardant toutes les hardiesses du bal masqué, on y ajoute celle de ne pas porter le loup, qui excuse les impertinences. Il semblerait qu'il n'y ait aucune différence entre les « grandes dames » et les

« petites dames », et que les unes et les autres appartiennent, d'une façon ou d'une autre, au public.

Violette a peint en pied une douzaine de personnages féminins, dont les noms sont si connus que ce n'est pas la peine de les rappeler tous. Elle a débuté par nous dire l'histoire ou la légende de la vieille garde de la cocodetterie, à qui elle donne pour colonel-général Mme la princesse de Metternich. La princesse, qui a infiniment d'esprit, aura, je crois, celui d'être assez fâchée de voir racontées dans un livre, même avec une certaine réserve, les joies lointaines et envolées de son séjour à Paris. Cette femme remarquable a passé l'âge où l'on se contente d'être une ambassadrice d'opéra-comique ou d'opérette. Les femmes qui ont « brillé » il y a vingt ans, les unes comme un diamant, les autres comme un bouchon de carafe, doivent souhaiter, à moins d'être affolées de bruit, qu'on les laisse tranquilles. Sur la scène du monde comme sur les planches de la comédie, il faut savoir se retirer à temps. Il faut qu'une femme dise : « Comment! on parle encore de moi? » et sache empêcher qu'on en parle avant que le public, agacé, s'écrie : « Comment, on parle encore d'elle? »

Et, laissant de côté les femmes, avec qui il est convenu qu'on doit être galant, n'y a-t-il pas aussi quelque chose de souverainement impatien-

tant dans le personnage de ces vieux beaux qui s'imposent parfois comme les arbitres des élégances mondaines, alors qu'ils ne sont souvent que les courtiers d'entreprises intéressées? Il y a des hommes du monde à qui cela rapporte de l'argent de jouer les Brummel et qui remplissent, dans les salons ou les théâtres, le rôle modeste des « sandwiches » qui se promènent le long des boulevards avec une réclame sur le dos. Correct, le lorgnon à l'œil, portant droit et fièrement sa belle tête, ne fléchissant pas une minute sous le poids d'un grand nom et sous les souvenirs glorieux d'une race, tel gentilhomme gagne sa vie à la porte d'un théâtre ou d'un lieu de plaisir à « lancer », comme Gringalet, le pauvre et honnête Gringalet, gagne son pain à faire la parade et à crier : « Entrez, belles dames, on vous attend pour commencer! » Le type vaudrait la peine, je crois, de tenter un auteur dramatique. En politique, il y a le marchand de son influence, figure connue. Eh bien! ne trouveriez-vous pas du piquant et du nouveau à la comédie qui s'intitulerait : « Le marchand de son élégance? »

Je pense que les « cocodettes » de grande et d'ancienne marque ne profitent pas, comme certains hommes, du bruit qui se fait autour de leur nom. Mais, à ce bruit, après avoir gagné des satisfactions de vanité qu'il serait trop dur de vouloir refuser aux femmes, elles n'ont plus qu'à perdre

aujourd'hui. C'est un zèle indiscret que le zèle de leurs amis, qui les mettent encore en avant, et nous racontent leurs faits et gestes d'antan. Il arrive pour le monde, comme pour le théâtre, l'heure où plus rien n'étonne, et la foule s'en va ailleurs porter ses applaudissements où, à tout prendre, il se mêle je ne sais quel double sentiment d'envie et de mésestime.

Les grandes dames d'aujourd'hui, d'ailleurs, font tout ce qu'elles peuvent pour nous faire oublier les grandes dames d'autrefois, et le public s'arrange très bien de voir l'excentricité des mœurs aller de plus en plus fort, comme chez Nicolet. Quand je pense que cette charmante princesse de Metternich, dont nous parlions tantôt, a une réputation de femme fantaisiste pour quelques costumes voyants, quelques reparties un peu salées et quelques curiosités qui paraîtraient innocentes aujourd'hui ! Ne prenons, pour connaître nos grandes dames du jour, que ce qui est public, reconnu, écrit noir sur blanc par leurs historiographes et apologistes. Voici, par exemple, Violette qui nous donne le portrait de ce qu'elle appelle, d'un mot qui serait terrible s'il était conscient, une « ultra mondaine », Mme la marquise de B... Le livre dit le nom : moi, je m'en tiens à la tradition du siècle passé, qui ne donnait que les initiales : « Au physique, un minois rose de gamin, chiffonné à la diable, pas joli peut-être et plus que joli, une

silhouette de Grévin, hardiment soulignée par une façon de se mettre très spéciale, un vrai profil de Parisienne, *provocant* et moqueur. Au moral, très bonne, disent ses amies... Elle bat monnaie de bons mots, dont elle emprunte volontiers l'or très vert aux contemporains de Rabelais. Ses lestes ripostes rivalisent avec les plus vives reparties de la princesse Palatine, ses anecdotes figureraient avec honneur parmi les *historiettes* du bon Tallemant. *Nul souci de l'opinion,* une entière liberté d'allures et un parti pris absolu d'appeler un chat un chat et un mari un... mari... Son *atelier* est un véritable *Musée secret* où ne sont admis que les camarades. » J'ai dit un mot, en commençant, d'un phénomène moral particulier à notre temps. Ce phénomène, le voilà. Une femme du monde existe, que, pour mon compte, je trouve charmante et que je ne serais pas fâchée de connaître, mais cette femme de vingt-cinq ans et peut-être moins, mariée, portant un grand nom, née d'une famille qui a joué un rôle historique, pouvant avoir des fils, on nous apprend froidement qu'elle ne respecte rien de ce que son monde prétend nous faire respecter, qu'elle parle la langue des livres que les gens les moins prudes mettent sous clef quand il y a des honnêtes femmes dans leur maison, et que son « atelier » fait concurrence au *Borbonico* de Naples et à la collection du vieux d'Aligre! On nous raconte tout cela, non

dans un livre vendu sous le manteau, pamphlet ou satire, mais dans un livre qu'on trouve partout et dont l'auteur, je le jurerais, a bien plutôt des intentions d'apologie que de satire! Comment ne croirions-nous pas, dès lors, les légendes, monstrueuses et horribles, qui courent sur le compte de certaines grandes dames? Les unes, nous dit-on, s'assurent l'impunité et la liberté en livrant leurs amies à leurs maris dans les fêtes Néroniennes. Il y en a qui, dépassant Messaline qui s'habillait en courtisane pour courir les bouges de Suburre, se revêtent d'habits masculins pour visiter les courtisanes. On en a rencontré partout, aux pires mauvais lieux, spectatrices assidues des tableaux vivants où le vieux Tibère réchauffait ses sens. Certaines ne quittent pas les petits théâtres, assiégeant à coups de bouquets et de bijoux le cœur de danseuses ou de chanteuses, petites drôlesses qui s'habituent à penser que les vices féminins rapportent plus que les passions masculines. On fait courir, comme authentiques, des lettres passionnées, datées de Lesbos. On dit l'auberge de Rouen où, chaque semaine, deux grandes dames et une actrice se réunissant, demandent leur « chambre » ordinaire! Les choses tragiques, parfois, se mêlent aux choses dévergondées, et Thérésa passe pour une vieille radoteuse du vieux jeu quand elle entonne son refrain, si honnête dans sa brutalité : « Faites des enfants! » Voilà ce qu'on raconte des

« grandes dames » d'aujourd'hui, et de leurs Tours de Nesle où se trouvent des salles de gymnastique réservées pour des exercices de trapèze tels que Pétrone les a décrits. C'est bien autre chose que les très sages parties de cabaret d'autrefois : de la joyeuse imprudence, qui n'excluait même pas l'honnêteté, on en est à la folie maladive! Et tout le monde croit ces histoires, que je ne veux pas croire, désespérée de voir la fantaisie féminine tomber au cabotinage du vice!

COURTISANE REPENTIE

Notre ami Sardou a mis les pieds dans le plat. Ce diable d'homme, avec son air railleur et sa face méphistophélique, nous a fait venir voir sa *Georgette;* et là, de but en blanc, sans préparation et sans ambages, nous a posé la question suivante : « Honnêtes femmes, qui vous dites chrétiennes, voulez-vous pardonner à la courtisane qui se repent? » Question embarrassante, partout discutée entre nous, sur laquelle l'accord ne se fait pas, et qui n'est pas plus facile à résoudre à la ville qu'au théâtre. Nous en avons pour tout l'hiver à nous disputer là-dessus!

Il y a des hommes et aussi des femmes qui éludent la question d'une façon ingénieuse, en soutenant que les demoiselles ne se repentent jamais, que « qui a bu, boira » et qui a cascadé, cascadera. Pour eux, les filles qui se repentent sont des roublardes, comparables à celles qui font « leur vente ». On réalise les diamants, les bibelots, les tableaux, on vend le petit hôtel, avec un joli bé-

néfice. Et, quand on s'est fait de la sorte une cinquantaine de bonnes mille livres de rentes, avec un peu plus de prudence — et encore ! — on recommence. On rachète un nid, et, comme le dit la chanson, on le remeuble selon les mêmes procédés, avec le lit d'Arthur et le piano de Jules... Le mariage même n'assure pas les courtisanes contre les revenez-y des faciles amours, disent-ils, contre ce qu'Augier a si énergiquement appelé la nostalgie de la boue. Olympe mariée court après un Florival quelconque. Qui sait si Georgette refuserait un petit souper en cabinet particulier, que lui offrirait son vieux camarade qui la tutoie? Le trône du monde n'a pas empêché Théodora de courir de dangereux guilledous. Le remords, le repentir, la conversion des courtisanes, disent les sceptiques, ne sont que des caprices d'amour. Au Paradis même, la grande sainte repentie, Madeleine, n'est pas une repentie, mais une amoureuse. Voyez comment les peintres, qui ont parfois des instincts merveilleux de divination, l'ont représentée dans sa grotte de la Sainte-Baume : toute nue, belle, tenant à l'être toujours, lisant le roman sublime du Dieu qu'elle aimait, pensant à ce Dieu, mais à Dieu le fils, et pas du tout à Dieu le père, et encore moins au Saint-Esprit.

Voilà donc une opinion qui permet d'échapper à la terrible question que Sardou nous pose. A quoi bon nous demander si nous devons ouvrir les

bras ou tendre la main à la courtisane repentie, s'il est établi qu'il y a bien des courtisanes amoureuses ou hypocrites, mais qu'il n'y en a pas de sérieusement converties? Cette façon de voir, étant excessivement commode, a beaucoup de chance d'être acceptée par le plus grand nombre. La timidité de nos esprits ou la lâcheté de nos caractères nous pousse, en face des problèmes de morale sociale un peu délicats, à échapper par la tangente. La moitié de l'esprit qu'on déploie dans le monde sert à escamoter les questions difficiles et à dispenser la raison de répondre! Mais Sardou est un homme qui ne lâche pas ainsi son public, pas plus que Dumas, dont il envie visiblement la gloire de moraliste. « Pardon, mesdames », nous dit-il : « Je veux bien qu'on ait raison de croire difficilement à la vertu des cocottes qui se rangent. Je veux bien que les hommes qui les épousent soient de bons jobards, quand ce ne sont pas de tristes gredins. Mais enfin tout arrive, avec les femmes encore plus qu'avec les hommes. Je vous donne Georgette pour absolument convertie. L'amour maternel a fait ce miracle, si vous voulez que ce soit un miracle. Georgette est authentiquement duchesse, ce qui n'est rien, les ducs étant à assez bon compte aujourd'hui; elle est de plus authentiquement honnête femme. Sa fille est un ange, aussi ange que vos propres filles. Pourquoi ne voulez-vous pas que votre fils épouse cette de-

moiselle bien élevée, et pourquoi ne voulez-vous pas inviter Georgette à dîner chez vous, où elle trouvera d'ailleurs, en votre compagnie, d'aimables grandes dames qui trompent leurs maris au su de toute la ville? »

La morale chrétienne, qui, par définition, nous vient du ciel; la Justice absolue, qui ne veut pas que les enfants jugent les fautes des parents; le simple bon sens et la plus élémentaire équité, qui nous crient qu'une fille du peuple qui a mal tourné est autrement excusable que les femmes mariées qui « s'amusent », vu qu'elle ne nuit qu'à elle-même et ne trompe personne, tout conclut à nous faire dire, sans l'ombre d'une hésitation, que Georgette doit rentrer, le front haut, dans le monde. Et cependant, je crois bien que je ne me résignerais pas à sauter le pas, ni vous non plus, madame, et que nous conclurions comme la mère de Gontran que c'est bien joli déjà de permettre le mariage, à condition que la belle-mère ira promener sa vertu en exil. Car voilà où j'en veux venir, à cette simple constatation : il n'y a pas de morale sociale, il y a seulement une franc-maçonnerie mondaine. Franc-maçonnerie absurde, aux rites cruels et sanglants, contre qui protestent notre cœur et notre raison. Chercher la loi du monde est même une folie : il n'y a qu'à la subir. Cette franc-maçonnerie établit qu'une jeune fille qui donne son cœur pour un bouquet de roses est

perdue, tandis qu'une femme mariée qui le donne par caprice, — ou pour un bracelet, comme les lionnes pauvres dont le monde honnête est plein, — n'est pas compromise, pourvu qu'elle y mette un peu d'hypocrisie. La jeune personne, jolie, amoureuse, sans dot, qui épouse un vieux « démoli », un de ces ogres de l'amour qui gardent le goût de la chair fraîche même quand ils n'ont plus de dents, ne passe pas pour se prostituer : on garde les épithètes déplaisantes pour de pauvres filles qui se donnent pour un morceau de pain. Si, au matin, la comtesse met un diamant au doigt du chevalier, comme dans les contes galants et les *Mémoires* du siècle dernier, le chevalier risque fort d'être déclassé et de voir ses amis du cercle lui voter une casquette à trois ponts — que certains portent d'ailleurs avec crânerie. Mais en revanche, un décavé noble qui épouse sans amour une petite bourgeoise sotte et vilaine, est félicité et envié. Ces mariages, cependant, aux yeux du dieu d'amour, pour ne parler que du dieu qui n'a pas d'athées, sont la pire forme de la prostitution. Pour moi, le boulevard extérieur n'a pas de pires gredins, de plus écœurants scélérats que les gentilshommes dédorés qui se mettent à l'encan de la société dans les salons bourgeois et qui s'y promènent, le foin aux cornes, — qu'ils auront bien, j'espère, — comme les bêtes aux marchés!

La stupidité de la franc-maçonnerie du monde

n'est et ne peut être corrigée ni par les apôtres, ni par les penseurs, ni par les moralistes, ni par les auteurs dramatiques eux-mêmes, encore que ceux-ci y soient les plus aptes. Parfois ils ont mis une idée juste à la mode, et c'est la mode, si frivole d'apparence, qui seule agit sur les conventions sociales. Malheureusement la mode a un goût particulier, un goût de déesse irresponsable en ses caprices, pour tout ce qui est mensonger. Elle nous aide à mentir à nos devoirs, et, pardessus le marché, elle nous impose de mentir à nos plaisirs. Je n'en veux pour preuve que ce qui se passe pour les théâtres. Voilà que tous les théâtres, à la queue leu-leu, se mettent en tête d'avoir des jours d'abonnement, ce qui est tout simplement la mort du théâtre. On avait déjà la Comédie-Française, où la troupe, au moins, est bonne. On aura l'Opéra-Comique; on aura, qui sait? l'Odéon. Ces réunions de gens du monde, à un jour fixe, pour une pièce quelconque, sont insupportables. Les représentations de ce genre, redoutées des auteurs, sont glaciales, et le plaisir de la conversation, gêné par les malheureux chanteurs, est gâté par les importuns. Je ne suis pas ennemi du *chic*, pour nous contenter d'un argot qui retarde. Mais encore faut-il que le *chic* serve à un plaisir réel, sincère, indiscutable. Le chic pour le chic, vous imposant des dérangements ennuyeux sans compensation, est une plaie de notre

BROCANTEUSES

La grande question des marchands de tableaux peu authentiques et des fabricants de pastiches, traitée déjà, hier, par Grimsel, qui paraît avoir du sang de collectionneur dans les veines, est aussi une question féminine. A Paris, en effet, les femmes sont de grandes brocanteuses de peintures. Des femmes de tous les mondes, plus souvent du demi-monde que du monde et demi, ont vu venir à elles des marchands qui se font un plaisir d'orner leurs salons, boudoirs et alcôves, bref tous les recoins de la maison où les visiteurs sont admis. Ils y placent des toiles, depuis les sévères paysages jusqu'aux compositions agréables. Il est entendu que si un tableau plaît à quelque riche visiteur, la dame fera le gros sacrifice de le lui céder, malgré la double valeur de l'œuvre, qui est toujours, à la fois, un chef-d'œuvre et un souvenir de l'artiste. Un peu confuse, la dame avouera qu'elle a « beaucoup connu » le peintre, qui, reconnaissant, lui a laissé un tableau sur le coin de

la cheminée. Délicate, d'ailleurs, ayant les plus vifs scrupules, la dame demande qu'on aille chercher un expert, un marchand. On s'adresse à celui-là même qui a placé là le tableau. « Quelle aubaine, s'écrie-t-il, quelle chance vous avez, monsieur, d'avoir découvert un tel bijou! J'en donnerais dix mille francs comme un sou! » Souvent, presque toujours, le monsieur achète au prix dit par le marchand. Si le tableau est authentique, ce qui arrive quelquefois, — tout arrive à Paris, — il vaut cent ou deux cents louis; s'il est faux, ce qui est l'ordinaire, il vaut dans les deux cents francs. Le surplus est partagé entre la dame et le marchand et il y a, de par le monde, un amateur de plus qui est floué!

La petite comédie, grâce à laquelle le marchand, avec la complicité d'une jolie blonde ou d'une majestueuse brune, écoule son « rossignol » à un prix fort, n'est pas la correction même : lorsque le « rossignol » est, par dessus le marché, un faux tableau de maître, nous avons bel et bien affaire à une flibusterie tout à fait caractérisée. C'est la tromperie sur la marchandise vendue, et vous avez vu combien les Anglais, quand il s'agissait non pas de peintures mais de petites créatures vivantes, prenaient de précautions, en bons et honnêtes commerçants, pour éviter ce genre de fraude. Tableaux et petites filles, hélas! ont besoin de leur certificat

pour être de prise avantageuse. Mais, en réprouvant de toute mon âme les trompeurs et les trompeuses, je ne puis m'apitoyer sur les trompés. Quand il s'agit des jeunes « misses » dont on trafique, mon vœu le plus cher serait que les amateurs s'aperçussent, comme dit la chanson de Béranger, que l'œuf avait été cassé et s'en aperçussent de la façon la plus désagréable qui se puisse rêver. Je suis moins féroce, cela va de soi, pour les amateurs de tableaux et d'objets d'art. Mais, quand on les trompe, je ne m'apitoie pas outre mesure sur leur déconvenue. Les trompe-t-on, d'ailleurs, quand, comme les trois quarts des amateurs, ils ne courent qu'après une satisfaction de vanité ?

Il y a trois sortes d'amateurs d'objets d'art et de peinture : les connaisseurs passionnés et délicats, les spéculateurs et les philistins. Les premiers n'ont pas besoin qu'on s'occupe d'eux. Ils savent de reste se débrouiller. Ils ont lentement et sûrement formé leur goût, exercé leur œil. Ils sont leurs propres experts, sachant découvrir et reconnaître les belles pièces, plus malins que les marchands et, il faut l'avouer pour excuser les revanches de ceux-ci, aimant à les tromper. Quel est l'amateur qui, en furetant dans les boutiques bizarres des bric-à-brac, s'il trouve un fer forgé dans un amas de ferrailles ou un Pénicaud dans un lot de faïence cassée, prévient le marchand?

Il achète à vil prix, se frotte les mains et raconte son heureuse aventure à tout venant. Laissons donc de côté ce genre d'amateurs, les connaisseurs, qui ont bec et ongles pour se défendre contre le « truquage » et qui n'ont pas de joie plus grande que d'être eux-mêmes des truqueurs ingénieux.

La seconde catégorie des amateurs est formée de spéculateurs. Ce sont de simples industriels, qui méprisent généralement la peinture. Ils se font faire une galerie par les marchands, à qui ils prêtent des fonds, galerie composée au hasard, avec des toiles qui ont reçu une première évaluation fictive dans des fausses ventes, et, un beau jour, ils lâchent le paquet et doublent leur capital. J'ai connu un de ces « amateurs » qui, possédant des millions en tableaux, s'était haussé à avoir une opinion sur la peinture. Dans l'ancien, il préférait Carlo Dolci à Rembrandt; dans le moderne, il aimait mieux Horace Vernet que Delacroix, et dans sa riche galerie, à Dolci et à Rembrandt, à Vernet et à Delacroix, il préférait encore une espèce d'orgue de Barbarie qui marchait tout seul par une mécanique nouvelle! Ma foi! c'est affaire aux gens qui prêtent et brocantent sur les tableaux, véritables usuriers de l'art, de s'y connaître! Ils jouent sur le génie humain comme on joue sur les cuirs ou les blés. Nous n'allons pas les plaindre trop s'ils se

trompent et subissent quelque krack. C'est le revers de la médaille de leur métier.

Reste enfin, et c'est peut-être là le type qui offre à l'observateur les spécimens les plus variés, l'amateur qui n'aime certes pas les œuvres d'art, mais qui en veut avoir chez lui par vanité. C'est le banquier enrichi qui place dans son salon — ce qui sert d'ailleurs son crédit — cent mille francs de toiles à qui il préfère secrètement les lithographies des passages. C'est pour se moquer de ces gens qu'un grand seigneur anglais mit dans sa galerie, au milieu de chefs-d'œuvre, un titre de rente d'un million, dans un beau cadre. « Voilà le plus beau tableau que je sache », disait-il avec une ironie charmante. Il y a encore les bourgeois qui suivent la mode, que les vrais amateurs font et devancent, qui n'ont jamais acheté un tableau pour le mérite qu'ils lui trouvent, mais seulement pour la valeur que les marchands lui donnent, et la tourbe infinie des « rastaqouères », des Brésiliens d'opérette et des Américains de comédie, qui veulent « faire du luxe » et qui trouvent que le luxe est d'autant plus grand d'avoir un tableau de cent mille francs qu'ils n'ont jamais eu dix sous d'agrément à le regarder. Tel fut, pour en citer un entre mille, ce gros Turc qui vint s'amuser à Paris et dont Paris s'amusa, bon diable, mais vaniteux à en mourir, qui posséda les plus belles toiles du monde, entre autres l'*Allée des*

Châtaigniers, de Rousseau, et qui n'eut vraiment quelque plaisir qu'en montrant aux visiteurs, — parfois aux visiteuses, — une grosse obscénité peinte par Courbet, et qui lui plaisait, non pour la peinture, mais pour l'obscénité. Eh bien ! entre nous, quand un de ces vaniteux serait attrapé par un aigre-fin ou par une fine mouche, je ne vois pas que le mal en soit si grand ! Ce sont, en effet, les spéculateurs et les vaniteux qui ont rendu aux peintres contemporains et aux amateurs éclairés et sincères le déplorable office de surélever le prix des tableaux, préparant le krack d'aujourd'hui. Jadis, un peintre pouvait gagner sa vie honorablement en faisant, pour des gens qui les comprenaient, des toiles qu'il vendait à leur prix réel. On a poussé aux prix insensés, aux œuvres de pur commerce, et, tout en désespérant les amateurs, on a tué le marché et corrompu l'art. La justice supérieure veut que tout cela s'expie. Et le désespoir affolé du spéculateur ou du vaniteux qui craint d'avoir été « refait » pour quelque tableau apocryphe ou quelque bibelot faux, n'excite chez moi qu'une joie froidement vengeresse. Juge, il faut bien condamner le trompeur ; mais, pour le philosophe, c'est le trompé qui est le vrai coupable !

J'appliquerais volontiers ces théories, éminemment subversives de l'ordre établi, aux choses de l'amour, n'ayant pas plus de pitié pour les faux

amants que pour les faux amateurs. Là aussi, dans le monde de l'amour, il y a trois catégories de gens : les sincères, les spéculateurs et les vaniteux. Les premiers sont les seuls qui puissent nous toucher et nous plaire, et dans le bonheur et dans la peine. Qu'il s'agisse d'une femme légitime ou d'une maîtresse, il est intéressant celui qui a su la découvrir, l'apprécier, l'aimer, la faire sienne, et qui l'a voulue pour lui seul, pour sa joie intime de toutes les heures, et pour cette joie supérieure du bonheur qu'on nous donne. Quand, à un homme qui a agi de la sorte envers nous, il arrive quelque mésaventure, quand cet amateur se voit arracher, par un coup du sort, l'œuvre d'art qu'il a choyée et admirée longuement, dans le noble égoïsme des passions vraies, il faut le plaindre. Sa douleur est de celles qui, n'étant pas consolables, méritent que tout le monde essaye de les consoler. Mais faut-il avouer que ces amateurs éclairés sont rares? Nous sommes, hélas! trop aimées et trop mal aimées! Et je n'ai guère de pitié pour les spéculateurs de l'amour, quand il leur arrive quelque krack, comme aux spéculateurs de l'art! L'homme qui, pour sa dot, a fait acquisition d'une petite fausse madone dont il n'a d'ailleurs pas su apprécier les qualités, n'a que ce qu'il mérite si l'ange tourne vite au démon. Je me moque également de tout mon cœur, dans le monde de la galanterie, de ces vaniteux qui s'attachent à une

femme qu'on peut très justement comparer à un tableau, grâce à ses maquillages et vernissages, uniquement parce que la dame a atteint une cote élevée dans les enchères précédentes. Le cas est extrêmement fréquent. Tandis que les sages et hardis fureteurs découvrent des perles, qu'il faut chercher en plongeant avec adresse et vaillance, les vaniteux, achetant l'amour tout fait, font comme les sots provinciaux qui, au restaurant, choisissent le plat le plus cher de la carte, croyant qu'il sera le meilleur. Le jour où une courtisane, fût-elle vieille, laide et désagréable, a habilement fait croire qu'elle valait son poids en or, on voit toujours arriver un imbécile avec l'or et la balance. Et nous aurions quelque pitié pour ces nigauds? Ah! malheureuses qui vous vendez, vendez-vous au moins à faux poids et vengez l'amour que vous outragez sur les mécréants qui l'outragent en votre compagnie? Je ne sais pas de spectacle plus réjouissant pour les cœurs que celui de quelque Mme Marneffe dévorant jusqu'à la moelle quelque Crevel imbécile. Si ceux qui ont frappé par le glaive doivent périr par le glaive, combien il est plus juste de voir périr par l'argent ceux qui n'ont vécu, aimé, existé que par lui! D'ailleurs, le temps présent nous apporte assez souvent de semblables satisfactions. Les kracks de la haute galanterie ne sont pas rares. Il n'est pas de semaine où l'on n'apprenne la faillite de quel-

que grand faux ménage et qu'on ne trouve, à la porte d'un hôtel qu'il a payé, un vaniteux à qui une main adroite a tiré jusqu'à sa dernière plume de paon. Kracks vengeurs, qui moralisent l'amour comme certains kracks de la peinture moraliseront l'art !

COMME ON S'AMUSE!

Il y a une vieille chanson qui dit :

« Messieurs les étudiants s'en vont à la Chaumière
Pour danser le Cancan et la Robert-Macaire... »

La chanson a survécu à la Chaumière, remplacée aujourd'hui, sur le boulevard extérieur, par de belles maisons, et aussi à la Robert-Macaire, danse disparue. Le Cancan existe toujours, mais fort dégénéré. Ses héros et ses adeptes ne sont guère plus des amateurs, de futurs notaires, de futurs professeurs, parfois de futurs ministres, mais des industriels qui s'exhibent sur les planches et « travaillent », non pour leur plaisir. Cependant, les bals du quartier Latin ont toujours leur public, leur réputation, leur entrain, sinon comparable à celui d'autrefois, du moins bien plus franc que celui du bal de l'Opéra. La jeunesse s'y amuse encore.

Si je loue la jeunesse de s'amuser, si je la loue d'être jeune, il n'est pas besoin de le dire! La sagesse, en toute matière, consiste peut-être préci-

sément à savoir comprendre, excuser ou envier les folies. Je ne blâme même pas la couronne de roses que le poète nous montrait, un peu de travers, sur les cheveux blancs d'Anacréon. Mais pour que les gens qui ne s'amusent plus puissent défendre et louer ceux qui s'amusent encore, il faut que leurs plaisirs soient sains et qu'il y ait une sorte de mesure jusque dans l'extravagance. Cette mesure, il paraît que mes jeunes camarades du quartier Latin l'ont oubliée ces jours-ci, et je ne puis leur cacher le chagrin qu'en éprouve un de leurs « anciens », qui n'a pas manqué en son temps à la belle tradition joyeuse de la basoche. Et nous allons en causer, en liberté.

Là-bas, bien loin, à côté du mur où Ney fut fusillé, il y a un bal qu'on appelle le bal Bullier, du nom de son fondateur (que j'ai connu, hélas !) ou qu'on nomme encore, de façon plus poétique, la Closerie des Lilas. La salle de bal, en effet, donne accès sur un jardin, fait de bosquets aussi discrets et aussi parfumés que les bosquets du jardin d'Armide, et où les lilas font rage au printemps. Endroit charmant, où, dans les chaudes journées d'été, fuyant la triste chambre garnie des pensions d'étudiants, j'allais préparer mes examens — ce qui explique, tant l'endroit était charmant avec ses visiteuses, — que j'aie mis un peu de temps à les passer! Le bal Bullier a sa célébrité et sa légende. Béranger, dit-on, y alla un jour au

bras de Lisette et fut acclamé : il est vrai que la critique historique, impitoyable, a depuis assuré que le Béranger de Bullier n'était autre que notre confrère Tony Révillon, qui lui ressemble. Mais qu'importe? A défaut de Béranger, son esprit vivait dans ces réunions de la jeunesse. Elles inspirèrent même la curiosité la plus vive à de fort grandes dames de l'Empire, qui y allèrent un soir, furent traitées en simples « étudiantes » et ne s'en trouvèrent pas mal, dit-on. C'est là qu'à la suite du concours annuel des hôpitaux, les étudiants donnent un bal pour eux seuls, le bal de l'Internat; et c'est à ce bal que se sont passées les tristes joyeusetés qu'on a racontées et commentées, et dont il faut aussi parler ici, dans un journal qui n'est ni morose, ni ennemi du plaisir, mais où il est permis de se rappeler que le bon Horace, un « viveur », appelait les grâces « les grâces décentes ».

Le bal de l'Internat a une tradition, comme presque toutes les réunions et les cérémonies de la jeunesse assemblée. L'École polytechnique a ses monômes et la prune prise en apparat chez la mère Moreaux : l'Internat a le *steeple-chase* des danseuses. Il y a, au café qui touche à la salle de bal, une balustrade assez haute, et la tradition est de faire sauter cette barrière aux femmes qui ont dansé le quadrille « infernal », comme disait Gavarni. Les plus hardies sautent, les plus timides

se font enlever à force de bras. Je suppose que cet exercice ne va pas sans quelques plaisanteries un peu salées, sans que celles qui s'y livrent laissent un peu voir de leurs jambes, dans « l'envolée blanche des jupons », pour parler la langue du jour. En soi, ce divertissement ne me paraît pas d'un très grand goût. Mais il n'a rien de bien coupable, quand celles-là seules à qui il plaît y prennent part et dans la proportion qui leur convient.

Il paraît, malheureusement, qu'au dernier bal de l'Internat, quelques étudiants, excités par la danse ou le vin, ne se sont pas contentés d'assister au saut de la barrière par les volontaires de ce sport. Ils ont pris les femmes qui se trouvaient là, les ont jetées sur la balustrade, les y ont maintenues de force, retroussant leurs jupes, se livrant sur elles à cette sorte de viol moral qui peut atteindre, blesser et souiller jusqu'à des filles. A-t-on oublié que la courtisane Théroigne de Méricourt, qui n'était pas précisément un parangon de vertu, rencontrée dans les Tuileries par des muscadins, — quelque chose comme les gommeux conservateurs, — fut saisie par eux, fouettée et en mourut de colère et de honte? Les danseuses de Bullier ne sont pas des vertus. Elles ne sont même plus, sauf des cas rares et heureux, les anciennes étudiantes d'autrefois. Depuis que Mimi-Pinson est devenue femme de brasserie, elle a perdu la grâce, la fantaisie, la réserve même des

aimables habitantes de la vieille bohème lettrée et studieuse. Mais encore une fois, l'homme qui aime les femmes, qui est digne de les aimer, les respecte toujours dans une certaine mesure. Pour moi, au point de vue d'une moralité plus haute que le courant usage de la vie, j'aime mieux l'homme impertinent avec une grande dame que l'homme grossier avec une malheureuse. C'est bien assez que celles-ci subissent tant de fatalités sans qu'on emploie vis-à-vis d'elles cette chose ignoble : la force. La grossièreté envers une femme laisse toujours une tache sur un homme : cette tache, Musset l'a gardée, malgré son génie.

Comment donc des étudiants, c'est-à-dire des hommes jeunes, ayant les délicatesses des cœurs que la vie a déjà peut-être fait saigner, comment ces hommes jeunes ont-ils pu se laisser emporter à des excès si condamnables? Je n'en accuse pas leurs sentiments intimes; je ne les crois pas pires que nous étions. Ils ont seulement écouté le mauvais conseil d'une mode littéraire nouvelle. C'est la littérature, une certaine littérature, qui a fait le mal, mal assez profond et dont l'épisode de Bullier n'est qu'un symptôme entre cent. La littérature romantique faisait des désespérés, qui mettaient une grande somme d'idéal dans l'amour et, trompés, ne s'en prenaient qu'à eux des amertumes de la vie. La littérature joyeuse conseille au contraire le plaisir, donne une philosophie douce,

mais, en même temps, ajoute au plaisir une note un peu tendre, respectueuse de la femme, une note « bon garçon et bonne fille » qui est profondément honnête. La littérature triste porte à la cruauté. Il y a une école qui se laisse prendre aux mots d'abord, puis aux idées, qui croit s'affranchir des sentiments en se livrant à l'instinct, qui apporte dans les choses de l'amour un mysticisme funeste, qui fait enfin une mode de tout ce qui est repoussant. C'est cette école qui, plus spiritualiste qu'elle ne le pense, méprise la chair au point que rien ne lui coûte d'en abuser. Elle a eu pour initiateur et pour maître un homme, grand artiste et grand coupable, pris au piège des mots avec lesquels il jongla d'abord, Baudelaire. C'est à lui qu'on doit des récits d'amour qui commencent par des mots pareils :

Un soir, j'étais couché près d'une horrible juive!

C'est lui qui veut que les curiosités inavouables de l'amour et les imaginations irréalisables de la passion fassent un martyre de tout amant. Il est le poète qui abrutit à force d'idéal. Son école est nombreuse. Il a des élèves par centaines, qui, en prose et en vers, avec un talent incontestable, ont plus ou moins détraqué notre jeunesse. Le peuple de France, le plus simplement et le plus aimablement amoureux des peuples, devient, chez les fils

de la bourgeoisie surtout, tristement érotique, au sens non des poètes grecs, mais des savants qui font de la pathologie. Allier l'idée de la souffrance à la sensation de la volupté est une maladie de l'esprit, bien connue, dont le dernier siècle a donné des exemples fameux.

Les anciens, les grands anciens, aimaient à faire intervenir l'idée de la douleur et de la mort dans leurs plaisirs, mais seulement pour y trouver un contraste avec les joies de la vie et y puiser le conseil de profiter de celles-ci. Ce n'est que plus tard, dans l'ennui des palais impériaux — il paraît que rien n'est plus ennuyeux que d'être tout-puissant — que parut ce goût de brutalité et de destruction que certains empereurs mêlèrent à leurs plaisirs. Goût de despote, satisfaction d'un sentiment d'orgueil qui finit par descendre au cœur de certains hommes puissants ou riches, qui trouvaient l'excuse de leur avilissement dans l'avilissement des autres. Il serait prodigieusement funeste que ce sentiment se fît jour et grandît chez nos fils. Le mépris, la haine de l'être à qui on demande du plaisir est un détestable mouvement d'orgueil que rien ne justifie. A tout prendre, j'aime encore mieux les Jocrisses de l'amour que les marquis de Sade du plaisir.

Il semble vraiment que j'aille chercher midi à quatorze heures, et voilà bien des affaires, dira-t-on, pour quelques étudiants un peu lancés qui ont

mis des filles à moitié nues. Mais, dans l'histoire des mœurs, tout se tient, tout se touche. Les filles ont pleuré, se sont débattues, se sont évanouies, et, malgré cela, la partie de plaisir a continué. C'est l'apparition, dans les distractions de notre jeunesse, de la brutalité cruelle. Elle a, à certaines époques, corrompu, gâté des peuples entiers. Le goût des supplices a été parfois général, répondant à un effroyable sentiment d'orgueil et d'égoïsme que les masses subissaient sans s'en rendre compte. L'hystérie de la violence, du mal d'autrui, se complique facilement de l'hystérie de son propre plaisir. Ce sont les formes de la corruption des civilisés, qui sont notre péril. Ce raffinement littéraire retourne volontiers à la barbarie. C'est à ces choses qu'il faut faire attention. Les parquets qui n'y comprennent souvent rien, s'effarouchent d'un mot ou d'une description passionnés. Le mal n'est pas là. Il est dans la peinture mystique de passions qui, justement, ne se traduisent et ne se soulagent pas par le grand rire rabelaisien, triomphant, ou par l'entraînement voluptueux et vainqueur. Lisez Sainte-Beuve, sur les imaginations furieuses des timides! Ils sont capables de tout rêver, au moins, et, quand l'occasion les transporte, de tout réaliser. Bonne jeunesse, laissez là les rêveries, les mystiques désirs, les recherches inquiètes des lettrés : aimez à la bonne franquette. Soyez dupes plutôt de votre naïveté que dupes des

modes sottes et maladives. S'il faut que quelqu'un pleure, que ce soit vous, quand Nichette est partie; rougissez d'une humiliation imposée à une « créature », et que jamais, dans ce Bullier cher à nos souvenirs, une larme de femme ne tombe encore sur le sol : elle brûlerait la terre, et les lilas des jeunes années, dont on garde l'odeur éternelle, ne fleuriraient plus pour vous!

LA FIGURANTE

J'ai lu, il y a longtemps, bien longtemps, un roman de M. J. Richard, intitulé : *les Crimes domestiques*. Ce que racontait le roman, je n'en sais plus rien. Mais le titre m'en était resté dans la mémoire et devant les yeux. J'imagine que l'auteur nous montrait quelques-uns de ces crimes qui se passent dans l'intérieur des familles et qui restent toujours impunis, crimes abominables et fréquents, et dont les femmes, hélas! sont surtout les victimes. C'est un de ces crimes que M. Besson nous a narré dans son *Courrier des Théâtres*, sans commentaires, que ne comportait pas la rubrique de son article, et avec un style simple de procès-verbal et de faits-divers et qui fait frissonner. Il s'agit d'une petite figurante d'un théâtre de Lyon, qui vivait avec sa mère et la faisait vivre, sur ses maigres appointements de 90 francs par mois. On vit bien mal à ce prix, je l'accorde. Aussi la mère trouvait-elle que sa fille aurait pu lui procurer quelques douceurs, en ajoutant à son

métier une industrie peu recommandable, plus facile à exercer au théâtre qu'ailleurs, et qui y est fructueuse, grâce à la badauderie des hommes et à la curiosité qu'excite chez nous tout ce qui touche au théâtre. Mais voici que la pauvre figurante était honnête! Elle n'entendit pas les conseils de sa mère, de cette marâtre familiale que Regnier n'a pas osé peindre. De là des querelles, des violences. La jeune fille est séquestrée, enfermée, bloquée jusqu'à ce qu'elle capitule; et, dans un accès de désespoir, la pauvre enfant se jette par la fenêtre et va se briser sur le pavé.

La petite figurante du théâtre de Lyon est simplement une martyre, qui, à parler franc, me paraît, sinon plus grande, au moins plus intéressante que les martyres chrétiennes, dont cette même ville de Lyon garde précieusement le culte et le noble souvenir. Il est toujours beau de mourir pour un idéal : mais l'idéal chrétien, tel que l'entendaient surtout les jeunes catéchumènes du second siècle, peut ne plus nous toucher beaucoup. L'Église elle-même a qualifié de « Folie de la croix » l'exaltation religieuse des églises primitives. La martyre de Lyon, au contraire, est la martyre d'une idée nette, juste, raisonnable. Elle meurt pour la cause de la liberté des femmes, pour la plus essentielle de ces libertés, celle de se donner à qui il nous plaît, et même à personne, si cela nous fait plaisir.

Tant de vertu chez une petite figurante à 90 francs par mois, dira-t-on? Cette vertu pourrait bien être représentée par un petit machiniste adoré ou par un troisième rôle idolâtré. Voilà qui ne nous regarde pas et qui nous importe guère. Il ne s'agit pas, en effet, de rêver pour les filles, dans notre société, l'éternelle chasteté ou même les seules unions régulières et les uniques joies du mariage. La morale absolue, moins sévère ou moins hypocrite que la morale sociale, ne se voile la face et ne remonte au ciel, désespérée, comme la pudeur romaine, que lorsqu'une femme se donne sans amour et contre sa volonté. Là est le crime contre la Nature, crime qui, pour s'accomplir parfois avec l'aide et la sanction des lois humaines, n'en est pas moins abominable, qu'il s'agisse d'une pauvre petite fille violée au coin d'un bois ou d'une belle demoiselle conduite à l'autel en grande cerémonie, mais qui pleure sous son voile de mariée!

On a beau dire, d'ailleurs : « Où diable la vertu va-t-elle se loger? » il faut reconnaître qu'elle se loge un peu partout et qu'on la trouve parfois aussi fière et aussi énergique dans les coulisses d'un théâtre que derrière les grilles d'un couvent. L'innocence, l'ignorance sont un charme à la fois et un danger pour les « demoiselles » des classes riches. Je ne crois pas beaucoup à cette ignorance et à cette innocence très prolongées,

et les Agnès sont rares; encore en est-il dans notre bourgeoisie prudente, et, en tout cas, l'esprit y vient aux filles relativement tard. Dans le peuple, chez les gens de petits métiers, l'innocence n'existe pas, même pour les enfants. Mais justement parce que les jeunes filles y voient tout et y savent tout, elles se font sur la vertu des idées viriles, très saines sans bégueulerie, et qui peuvent les conduire jusqu'au suicide stoïque. On pourrait presque dire que les filles riches, qui restent innocentes, le font surtout pour le monde, par respect pour ses idées, par crainte de ses blâmes et que, dans leur réserve si charmante, il y a surtout de la légendaire coquetterie de l'hermine. La fille du peuple qui reste sage, malgré la liberté qu'elle a, les exemples qui l'entourent, les conseils même qu'elle reçoit, obéit au plus noble des sentiments, l'amour de la liberté morale et le respect de soi-même.

Il me paraît moins utile de défendre la vertu des filles que leur liberté. Que la grisette voisine de trop près avec un jeune homme, que la campagnarde « faute » avec un beau gars, dans la saison des moissons brûlantes ou des joyeuses vendanges, je m'en console assez facilement, tandis que l'immortel Amour, remettant sa flèche au carquois, s'en réjouit! Mais ce qui est épouvantable, c'est qu'une fille de vingt ans se jette par la fenêtre pour ne pas avoir à se prostituer. La mère

de cette malheureuse, à qui on ne fera rien, à qui on ne pourra rien faire, mériterait d'être rouée en place de Grève. Elle a commis le plus grand des crimes domestiques, et s'il est quelque part, au fond des cieux un Président immuable des Républiques humaines, il ne lui fera pas grâce.

Les mères Cardinal, depuis celles des petites figurantes jusqu'à celles des futures étoiles du futur ciel dramatique, ne nous font pas toujours rire, n'en déplaise à Halévy et à son livre exquis. Ces coquines-là, avec leur esprit âpre de calculatrices, coupent sur pied les plus jolies floraisons d'amour et sont à peu près pour tout dans les mauvaises mœurs qu'on reproche si durement aux femmes de théâtre. Quand une de ces mégères dit froidement à un homme qu'elle garde sa fille pour une « liaison sérieuse », je ne comprends pas que l'homme ne l'étrangle pas! Madame Cardinal cependant croit bien agir, dans l'intérêt de l'avenir de « la petite », en négociant son passage du Conservatoire dans un hôtel, avec constitution de rentes — sans parler du petit viager pour « maman ». Il y a là une des plus curieuses aberrations du sens moral que je connaisse et des plus fâcheuses, tant pour la vraie morale que, peut-être, pour l'art? J'ai bien souvent soutenu cette thèse que les femmes de théâtre étaient des privilégiées parmi nous, mais qui ne garderont leur doux et charmant privilège qu'à condition de ne

pas devenir par trop des femmes de ménage ou des femmes entretenues. J'entends bien qu'il n'y a aucun inconvénient à ce qu'on puisse citer, comme on peut le faire aujourd'hui, un quarteron d'actrices mariées qui sont tout à fait honnêtes. Mais si la chose se généralisait par trop, l'art dramatique perdrait peut-être à être exclusivement exercé par des mères de famille attachées à tous leurs devoirs, et la fleur la plus brillante et la plus délicate de la galanterie parisienne se fanerait, ce qui serait regrettable. L'inconvénient, cependant, serait encore moindre que celui de voir le temple de Thalie et de Terpsichore, comme on disait au temps de Sophie Arnould et de la Saint-Huberty, se transformer en une Bourse des amours vénales. Ni une régularité trop austère, ni l'ignoble vénalité, voilà, je crois, le mot d'ordre qu'une sagesse avisée et tolérante doit souffler aux jolies oreilles roses des femmes de théâtre.

Le conseil est de mise à la veille de la grande semaine des concours du Conservatoire. Il y a par le monde, à l'heure présente, une vingtaine de belles filles, qui sont souvent aussi de braves filles, et dont le sort va se décider. Que de vanités follement surexcitées! Que d'anxiétés aussi, douloureuses et respectables! En dehors de certaines familles qui appartiennent au théâtre et d'où sortent les enfants de la balle, comme on dit, c'est presque toujours la nécessité qui détermine les vo-

cations dramatiques, surtout chez les femmes. Il n'a pas été rare de voir, dans les derniers temps encore plus que par le passé, des hommes quitter une carrière libérale pour jouer la comédie. Mais, pour les femmes, la carrière théâtrale paraît encore un peu scabreuse à exercer, si on n'y est pas contraint par le manque de fortune. La vocation franche, irrésistible, qui fait passer par-dessus tout, ne se rencontre guère parmi les jeunes femmes qui se destinent à la scène, et peut-être est-ce là la raison de la faiblesse de certains concours.

Mais, si la nécessité fait les actrices dans la plupart des cas, ce diable de métier est si attrayant qu'il s'empare bien vite tout entier des jeunes femmes qui l'exercent. On aime le théâtre comme la valse, et, de même que pour les valseuses enragées l'homme disparaît devant le cavalier, au Conservatoire l'homme s'efface devant le camarade. Entre tant de jeunes hommes et de jeunes filles, rassemblés sans cesse par les occasions que fait naître le métier, les romans d'amour sont rares. Le Cid ne se bat pas pour Chimène, Hernani n'enlève pas doña Sol. L'imagination, satisfaite par le métier, ne s'enflamme pas dans ces longues heures de solitude dangereuse que connaissent les jeunes bourgeoises inoccupées. Les apprenties actrices, de plus, ont une liberté de conversation qui ne les laisse pas plus innocentes que la fille du

peuple. Le charme de celles qui sont sages, — très nombreuses, — c'est de l'être sans niaiserie. Beaucoup, comme la petite figurante de Lyon, ont une haute idée de la dignité féminine et, très philosophes, se gardent pour un homme qu'elles aimeront, sans trop d'illusions matrimoniales. Heureuses, d'ailleurs, celles qui peuvent suivre les instincts du cœur, presque toujours droits dans la première jeunesse, et qui méprisent l'expérience funeste des mères Cardinal! Pour l'art comme pour la morale, une jeune fille n'est jamais tant et si bien perdue que quand elle acquiert « une belle position ». Les « bêtises », les folies valent mieux, quand il y reste comme un reflet doré d'aurore, quelque chose qui peut n'être ni un remords, ni un regret!

LES FEMMES

Un grand seigneur anglais, un de ces aristocrates philosophes et libéraux qui passaient, il y a deux siècles, pour des types de sagesse et d'honnêteté, au grand sens de ce mot dont mésuse aujourd'hui l'hypocrisie bourgeoise, envoyant son fils en France, pour parfaire son éducation, lui donnait ce conseil et ce viatique : « Surtout, tâchez de plaire aux femmes, aux jolies et aux laides, aux jeunes et aux vieilles. » C'est que le vieux gentilhomme anglais pensait que l'amour des femmes et le goût de leur fréquentation, ne vont pas sans donner au caractère certaines qualités, sans être utiles pour l'intelligence, sans faire les mœurs plus polies. C'est cette opinion que Victor Hugo traduisait de façon vive en parlant un jour de ces malheureux qui n'ont

Jamais eu de maîtresse et jamais eu d'idées.

Il n'est peut-être pas inutile qu'une femme s'élève contre cette mode pharisienne qui paraît

grandir chez nous de vouloir faire de notre pays un pays par trop hypocrite, où le conseil que je viens de rappeler paraîtrait immoral.

Je prendrai pour exemple l'aventure récente arrivée à un Parisien bien connu, l'honorable M. Bischoffsheim. Ce galant homme, il y a quelques années, avait eu l'idée de vouloir tâter de la politique. Ce que valait l'idée, cela ne me regarde pas. Fourier prétend qu'arrivé à cinquante ans, l'homme devient ambitieux. L'heure de l'ambition avait sonné pour Bischoffsheim, et il alla se présenter aux électeurs des Alpes-Maritimes, qui le nommèrent député. Ces jours-ci, de la façon la plus honorable, après une campagne où il a été du bon côté, M. Bischoffsheim s'est désisté. Il semblait vraiment qu'on allait le laisser tranquille et qu'on devait le faire. Point. Un journaliste un peu indiscret, s'est aussitôt mis à parler de Bischoffsheim, en faisant figurer dans son article toutes sortes de récits sur la galanterie, vraie ou fausse, de l'honorable député. Je dis vraie ou fausse, car lorsqu'on s'avise de parler des bonnes fortunes d'un homme, il n'est pas rare qu'on lui en attribue dont il ne se doute pas. Quand Sainte-Beuve fut nommé sénateur, un journal pieux insinua qu'il avait trois maîtresses. « Vous me flattez, répondit Sainte-Beuve : même en mon plus beau temps, j'aurais été embarrassé d'en avoir plus d'une ! » Mais qu'on ait affaire à des légendes ou

à des vérités, je ne pense pas qu'il y ait quelque chose de plus impertinent et de plus sot que de nous mêler sans cesse à ce qu'on dit des hommes publics. Qu'importe, en vérité, que M. Bischoffsheim ait découvert ou non des étoiles, autrement qu'au bout du grand télescope dont il a fait présent à l'observatoire de Nice? Nous avons la prétention d'être des Athéniens dans Paris moderne. Mais, par les Grâces! les Athéniens n'ont jamais songé à contraindre Périclès à revêtir un manteau couleur muraille pour fréquenter chez Aspasie, et Socrate n'était pas blâmé de porter la sagesse même chez les aimables femmes qui la font le mieux oublier. Nous devons nous indigner à bon droit contre ces sycophantes qui veulent tenir à crime, aux hommes les plus honnêtes, le goût qu'ils peuvent avoir de notre société. Si un homme ne pouvait plus, sans y risquer trop, avoir de l'admiration pour nous, ce serait la fin de la société parisienne, qui n'est déjà pas trop agréable. Car nous ne saurions, sans déchoir, avoir d'estime que pour les hommes qui ne rougissent pas de nous, et ce serait un avilissement que de supporter des hommages cachés comme une honte ou une mauvaise action.

L'honnête homme, dans ses relations de tout genre avec les femmes, — et il n'en est pas de plus douce que l'amitié familière, — sait toujours garder la mesure qui convient, et personne n'a rien à y voir. Pour lui, une femme est toujours

une femme, ayant droit à son salut. Il pense là-dessus comme ce gentilhomme du temps de Louis XIV, ambassadeur à Gênes, qui, rencontrant deux belles dames dans une rue étroite, descendit de sa chaise pour les aider à passer un pas difficile. Ces deux belles dames étaient des courtisanes. Il paraît que, dès lors, on pouvait confondre parfois les « cocottes » et les honnêtes femmes. On lui en fit l'observation. « Ma foi, répondit le gentilhomme, j'aime mieux saluer toutes les drôlesses de la ville que d'avoir manqué d'égards, une fois dans ma vie, à une femme. » Voilà les vraies mœurs françaises, aussi bonnes que d'autres mœurs plus hypocrites de forme, plus grossières, et nous devons, femmes, les défendre et les maintenir.

Ce qu'il y a de remarquable, d'ailleurs, c'est que les austères écrivains qui parlent méchamment de nous dans les gazettes, en faisant un reproche à tel ou tel de nous avoir parfois aimées, ont l'hypocrisie sans avoir la vertu. Tel qui reproche à ce bon et aimable M. Bischoffsheim d'avoir découvert des étoiles, — ce qui n'est pas si inutile, — pourrait bien être convaincu, lui aussi, si on s'occupait de ce qu'il fait, d'être le Chacornac d'une étoile de prèmière grandeur. Tous ces puritains qui vont regarder derrière nos jupons sont les gens de l'Évangile, qui n'aperçoivent pas la poutre dans leur œil. Les mauvaises mœurs des

polémiques de la politique ont envahi presque toute la presse : et on n'ouvre plus guère un journal sans y trouver, particulièrement sur nous, ce qui ne saurait y être pour les gens de tact et de goût.

Les feuilles dites de « bonne compagnie » se distinguent dans ces campagnes qui brillent par l'absence de tout sentiment des manières nobles et de cette politesse dont Vauvenargues a fait, à bon droit, une grande vertu sociale. Tout est bon pour atteindre un adversaire, tout est permis pour calomnier un parti. Ces jours-ci, un journal publiait, en bonne place, un *leader* article, où il était dit que le parti républicain tout entier vivait dans les brasseries et se composait exclusivement d'hommes qui se sentiraient déguisés s'ils n'avaient pas un feutre mou. Tout cela, parce que, dans un café à côté des bureaux d'un grand journal, certains hommes politiques qui ont à se voir librement, se donnent rendez-vous le soir. Moi, naturellement, je ne connais pas ce café. Je ne suis pas des dames qu'on voit, l'été, aux terrasses des cabarets du bord de la Seine. Mais je m'imagine cependant que les censeurs dont je parle ont peut-être bien, dans leur vie, bu un verre de bière sur le marbre ? Tel qui blâme le veston et le feutre, m'a été montré vêtu d'un veston et coiffé d'un chapeau de paille enrubanné, qui m'a fait envie. Oh ! le joli chapeau ! Certes, on peut être le plus galant homme du monde

et avoir un chapeau pareil. Mais si on voulait donner une suite au chapitre d'Aristote et définir et juger un grand parti d'après la forme d'un chapeau, la monarchie devrait interdire à ses plus sérieux représentants les coiffures fantaisies et les chapeaux de berger.

Sérieusement, nous avons besoin, nous femmes qu'on rend un peu responsables des mœurs d'une époque, de réagir fortement contre l'universelle grossièreté. Je ne parle pas de la grossièreté des sentiments, autrement grave. La façon dont on nous jette dans la vie publique, dont on parle de nous, dénote un manque d'estime à notre endroit : et une société qui n'estime pas les femmes perd tout charme et peut passer pour bien malade. Quelle sûreté y a-t-il dans les rapports si un homme ne peut pas se présenter aux élections sans s'exposer à ce qu'un journal raconte ses aventures de jeunesse? Que deviendrait Paris si la discrétion qu'on se doit dans le monde était remplacée par des commérages publics? Un monsieur qui ne sait pas « ne pas voir » une femme qui sort d'un cabaret à la mode passe pour un vilain monsieur; ce devrait être la règle générale de ne jamais nous mêler aux querelles des partis, et d'accorder qu'au dessus de ceux-ci, il y a quelque chose qui leur est supérieur, qu'il faut garder le bon ton et le large esprit de tolérance de la société française.

Ah! mes chères amies, faisons vite une société aimable! C'est le premier besoin de notre époque qui s'ennuie, qui se dispute, qui ne sait pas où elle va, parce qu'elle cherche et le devoir et le bonheur ailleurs que là où ils sont, c'est-à-dire près de nous. On se plaint, et on a raison de se plaindre, qu'il n'y a pas assez de salons à Paris. Les « conservateurs » qui ne conservent rien, ni surtout les traditions d'autrefois, boudent et ont, parfois, fermé leurs maisons dans un accès de mauvaise humeur. Ils attendent, pour les rouvrir, que le coq de M. Meyer ait chanté, et ils peuvent attendre longtemps. Pour nous, foin de la politique, et tâchons de rendre à Paris ces belles et jolies réunions d'autrefois, où l'on se passionnait pour les choses de l'art et de l'esprit, et où l'on oubliait les querelles autres. Quand on lit ce que furent les salons de Paris, on cherche autour de soi et on constate avec chagrin que la sociabilité a subi une forte baisse. Jadis, les étrangers venaient chez nous pour y trouver un monde qui leur donnait le ton et la règle : aujourd'hui, ceux qui y viennent nous reçoivent au lieu d'être reçus, et nous prenons là le goût cosmopolite et douteux de l'Europe aventureuse et des deux Amériques. Seulement, pour que la vie sociale soit possible, il faudrait que des hommes de valeur de tous les partis pussent se rencontrer chez nous sans « se manger le nez », comme on dira bientôt chez les

duchesses. Et il ne paraît pas que ce puisse être demain, à en juger par le ton de la dispute, à voir comment nous ne sommes même pas tenues en dehors de la bataille. Nos Diomèdes, de leur lance brutale, vont jusqu'à blesser Vénus si elle est au côté de son ami Enée ; et un homme qui a eu le bonheur de découvrir des étoiles, au lieu d'être discrètement béni, s'expose aux sévérités et, ce qui est pire, aux familiarités les plus injurieuses. Grâce au moins pour les femmes, ô critiques austères, et ne nous mèlez plus à vos misérables polémiques !

LES SCANDALES DE LONDRES

Paris a eu le scandale de messieurs les couturiers. Ce n'était vraiment rien à côté du scandale de Londres! Les choses ont pris, de l'autre côté du détroit, une gravité extraordinaire. Il s'agit bien de quelques mauvaises payes ou de quelque accès de méchante humeur d'un fournisseur aigri! L'honneur national est en jeu. Les Anglaises pudiques poussent des : oh! et des aoh! rougissantes comme la Marguerite de la légende qui, en ouvrant sa Bible, y voit, dessinées en traits de feu par le doigt d'Astarté, des images de luxure. Et nous ne rirons pas cette fois-ci des effarouchements britanniques. L'émoi des hommes nous garantit du sérieux de l'aventure. Le scandale touche à l'aristocratie britannique; il touche plus haut encore, à la couronne même. La révolution de 1848 fut aidée, dit-on, par l'affaire Praslin, crime isolé d'un membre de la Pairie. L'agitation de Londres est révolutionnaire, tout autant et plus que celle de Paris alors. Une question de classe se pose, et devant l'exis-

tence des privilèges de la *gentry* anglaise, la main hardie d'un journaliste vient de poser un formidable point d'interrogation!

Mais la politique ne me regarde pas. Comment le nouveau cabinet se tirera-t-il d'affaire, entre les intéressés qui veulent faire taire et punir la *Pall Mall Gazette,* et la loi anglaise qui protège la presse, et l'opinion publique qui la défend? A la grâce de Dieu! Ce qui me touche, c'est l'état d'esprit que révèle cette enquête d'un volontaire de la morale qui, après avoir tout vu, a tout dit. Je me demande ce qui arriverait de nous si de pareilles révélations étaient faites sur nos mœurs? Qu'apprendrions-nous sur votre compte, messieurs? Aurions-nous cette douleur rare de voir, comme les ladies dont les beaux yeux bleus vont pleurer, que les hommes que nous aimons, que nous admirons, gardent le plus pur sang de leurs veines pour des débauches sans nom?

Eh bien! sans chauvinisme national, je crois que l'enquête parisienne ne donnerait pas les effroyables résultats de l'enquête de Londres. Paris a, à son passif, la tourbe méprisée de la prostitution basse, avec les êtres immondes qui en vivent. Il a le bataillon des cythéréennes sans cœur, qui dévalisent quelques douzaines d'imbéciles vaniteux. Mais ses mœurs légères ne connaissent ni les raffinements horribles qui prennent naissance dans la contrainte et l'hypocrisie sociale et reli-

gieuse, ni la cruauté qui en est la conséquence. L'amour, à Paris, est violent parfois, empreint le plus souvent d'une fantaisie excessive, où l'antique Lesbos elle-même a mis sa note fâcheuse. Il n'est pas sadique.

Où est l'abomination des faits qui se passaient à Londres, c'est qu'ils faisaient des victimes, de vraies victimes. La violence cruelle du mâle sur la femelle impubère, l'abus que l'acheteur de chair humaine fait de la marchandise livrée, voilà ce qui est irrémissible. Le crime est sans pardon. On nous avait raconté, jadis, sur la société élégante de Londres, bien des histoires bizarres. Il y avait eu, il y a quelque quinze ans, un scandale causé par de beaux jeunes gens de nobles maisons qui faisaient aux femmes cette suprême injure de s'habiller comme elles, de singer leurs allures, de se « désexer », — comme le fait dire énergiquement Shakespeare à lady Macbeth. Mais cela n'était que ridicule. On pouvait y voir je ne sais quelle folie passagère de l'esprit, je ne sais quelle gageure de carnaval trop prolongée. Ces imbéciles qui jouaient à la femme ne faisaient de tort qu'à eux-mêmes. Mais le viol d'une enfant endormie ou liée sur un lit de supplice, c'est la plus abominable des perversions de l'esprit. On se demande comment de pareilles folies peuvent entrer dans un cerveau humain et dans un cerveau cultivé?

L'amour de la volupté ne peut y conduire. Le

plaisir de la femme n'est rien sans le consentement. Avec les courtisanes, ce consentement est simplement commode; avec les femmes qui ne se vendent pas, il crée les plus nobles jouissances de l'âme, même au milieu des entraînements des sens. C'est ce consentement que Don Juan poursuit à travers le monde, avec ses mille et trois victimes. C'est le consentement que la bonne race gauloise aime par-dessus tout. Pour nos hommes, plaire est le premier point. Ils veulent nous séduire plus que nous posséder. Je sais bien qu'il y a, dans ce désir de plaire, une satisfaction d'orgueil qu'on poursuit. Mais cet orgueil est un orgueil de poète, excusable après tout. Au fond de ces possessions brutales qu'on reproche aux débauchés de Londres, un autre orgueil éclate, un orgueil horrible de maître, un orgueil immonde d'homme riche. Il leur plaît de traiter une créature humaine comme une chose qui leur appartient, parce qu'ils l'ont payée. C'est pour cela que les révélations de ces jours-ci ont une importance sociale. Tout un côté du caractère de l'aristocratie anglaise s'y révèle, toute une face de l'âme britannique se laisse voir. Non! Il ne s'agit ni de Dons Juans, ni de Lovelaces, ni même des Aphrodites voluptueux réunis en confrérie; ce qui nous apparaît, c'est un Schylock blasonné qui, — et l'horrible est là, — croit peut-être avoir je ne sais quel droit à l'abus des créatures humaines!

Arrivée à ce degré, la débauche n'est que le lâche assassinat de l'amour. Je ne crois pas qu'il y ait dix Parisiens capables de commettre cet assassinat dans les conditions que nous a révélées la *Pall Mall Gazette*. Les nobles anglais, corrects, politiciens admirables, grands citoyens quand il le faut, ont passé leur vie à entendre dire et peut-être à répéter que les Français sont un peuple pervers, qui rit des maris trompés, respecte peu le repos du dimanche, et fait de la galanterie sa principale occupation. Hé bien! ces Français qui se moquent trop, je pense, des aventures conjugales, qui se laissent voir avec des demoiselles, qui considèrent que, dès que l'homme et la femme sont nubiles, il s'engage entre eux un duel incessant, ces Français ont au fond du cœur un respect ému de la famille et une pitié profonde de la femme. Elle se traduit, cette pitié, dans les livres même qui nous parlent trop souvent et avec trop de complaisance de la prostitution parisienne. Je veux bien que le goût corrompu des lecteurs y cherche trop souvent des détails érotiques ou brutaux. Mais il est rare qu'un homme de race gauloise descende dans ces enfers sans vouloir vite, comme Dante, remonter aux étoiles, et sans sentir en lui la pitié du poète. A toutes les histoires de prostituées dont on a abusé, le public met toujours la même conclusion : Ah! la pauvre fille! Et cette pitié est l'excuse de bien des folies.

En toutes choses de cette vie, banale ou excentrique, licite ou criminelle, on peut trouver son idéal. Il y en a un même dans ces amours qu'on dit à la mode dans les boudoirs des élégantes, comme jadis sous les lauriers-roses des îles grecques : la dépravation des sens s'y rattache à une idée abstraite de la Beauté, et l'amour, échappant à la loi naturelle qui en fait un instinct, se sublime autant qu'il se pervertit. Que si on laisse de côté ces exceptions rares, l'idéal français, c'est la joie et la gloire de la conquête. Notre race voit dans l'amour une bataille où il faut des vainqueurs, et, dans la débauche même, met cette pointe de goût du succès pour le succès même, qui a quelque noblesse encore. L'Anglais, admirable soldat, n'aime pas la conquête pour la conquête. Il veut la victoire pour les fruits qu'elle donne, pour en user, pour en abuser. Il paraît qu'en amour les hommes dont on nous parle aujourd'hui agissaient de même. Ils dédaignaient de plaire, pouvant acheter. Et pouvant acheter, ils se donnaient cette effroyable satisfaction de désirer une marchandise qui ne voulait pas être vendue. Plaisir de maître d'esclaves.

Ah! mes amies! que nous sommes heureuses que les tristes héros de ces tristes histoires ne soient ni nos maris, ni nos fils, ni nos amants! J'ai souvent, ici, prêché l'indulgence. Mais je n'aurais pu trouver en mon cœur l'ombre d'une excuse pour

ces épouvantables viols, que n'explique pas même le long désir des amours adultes. De temps en temps, on juge chez nous quelques misérables qui ont abusé d'une enfant. Mais ce sont presque toujours des brutes. Notre jeunesse dorée a bien des péchés mignons sur la conscience, et même, a-t-on dit, à notre honte, parfois des péchés de mignons. Mais, en somme, elle a plutôt quelque tendance à montrer trop d'estime pour le passé en s'occupant des vieilles gardes, qu'à manquer de respect pour l'avenir, en souillant l'enfance. Soupçonné de tels vices, un homme serait montré au doigt, même dans les cercles les plus légers. Je voudrais, quant à moi, que tout homme qui a profané l'amour en y mêlant la violence fût marqué au front et condamné à ne jamais connaître les ineffables joies de l'amour consenti. Que ne sommes-nous aux temps antiques où Vénus se vengeait des attentats commis contre elle ! On lui livrerait les coupables. Ils verraient, autour d'eux, le monde entier vivre par l'amour et pour lui. Ils auraient la notion des rougeurs divines, des abandons inopinés, des luttes profondes et des capricieuses fantaisies, du « oui » et du « non », qui font la joie et le désespoir des amants et qui se succèdent souvent sur les mêmes lèvres, et on les renverrait, éperdus de désirs, à leur crime immonde, à leur immolation de bourreau !

LA FÊTE DES FEMMES

J'écris cette chronique aujourd'hui, jour de la Fête des Femmes. C'est notre fête, non pas seulement parce que sur trois femmes il y en a une qui s'appelle Marie, mais surtout parce que c'est la fête de la Vierge Marie, qui est aux cieux. Grande fête pour les chrétiens catholiques, une des quatre grandes fêtes concordataires, que chôme lui-même le *Journal des Débats!* Plus grande fête encore pour les philosophes, qui savent voir dans la Fête de la femme, une des fêtes essentielles de l'humanité. Ce que les religions ont de charmant, c'est qu'on peut être libre-penseur, déiste, théiste, athée et cependant s'associer à la plupart de leurs fêtes, en les interprétant à sa guise. Ma grand'mère, qui était une marquise d'ancien régime devenue bourgeoise au temps de M. de Robespierre, avait trop lu Voltaire, et mon père avait trop chanté des refrains de Béranger au dessert pour que je puisse, hélas! être une croyante! Je ne « gobe » pas, comme

disait M. Léo Taxil avant de se convertir, qu'une fille d'Israël soit devenue mère après avoir reçu la visite mystique du Saint-Esprit. Femmes sont les déesses, hommes furent les dieux. Mais déesses et dieux ne me sont pas moins chers et respectables pour avoir été de notre sang, de notre chair, pour avoir connu nos joies, nos douleurs et nos faiblesses. Nous portons nos dieux en nous, nous les faisons, selon les besoins renaissants et divers de notre idéal, et c'est pour cela que je les adore. Bien certainement, cette façon de garder le culte des symboles d'une religion à laquelle je ne crois pas devra me faire tenir pour une pauvre petite cervelle féminine par les fortes têtes philosophiques, dont le conseil municipal de Paris nous offre une collection exquise. Ces braves gens estiment qu'après les joyeux petits livres philosophiques de M. Monteil, il ne reste plus rien de la Vierge Marie, par exemple. Hé! bonnes gens! Il en reste tout, il en reste l'idéal, qui seul vaut quelque chose. Il en reste ceci que tout ce qui a dans l'âme une petite flamme de poésie, savants ou humbles, pense à la femme d'une certaine façon et lui adresse un acte de dévotion? Étoile du matin, étoile de l'aurore, étoile de la mer, espérance et consolation de l'humanité, *ora pro nobis!*

Ce n'est pas la nature seule qui a l'horreur du vide, c'est surtout l'âme humaine. Elle ne peut

supporter les cieux déserts. Quand le Paganisme, qui les avait peuplés au gré d'une imagination infinie, mourut, tué par le génie regrettable de Socrate et par l'imprudent bon sens d'Aristophane, un grand danger nous menaça. L'Orient donnait naissance à des religions d'où les femmes étaient exclues. Le Dieu de Moïse, comme le Dieu de Mahomet, était un Dieu unique, masculin, servi par des hommes seuls. Par une loi mystérieuse, par un hasard béni, peut-être par un accident historique heureux, car la Mère et Magdeleine se trouvèrent au pied de la croix, la femme entra dans la religion nouvelle et nous fûmes sauvées! Elle entra timidement. Les durs apôtres Juifs se souvenaient de la parole de Jésus à sa mère, un jour d'exaltation farouche : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mais saint Paul nous aimait. Il ouvrit l'Église aux « sœurs ». Il leur écrivit ses admirables épîtres : il accomplit, sans s'en douter (comme il arrive presque toujours pour les grandes choses qu'on fait) une révolution sociale plus importante que les changements des empires. On nous demande souvent pourquoi nous restons chrétiennes, même ne pratiquant guère? Tout simplement parce qu'il y a dix-huit cents ans, le second fondateur du Christianisme, païen d'origine, latin de race, nous associa pour la première fois, à l'idéal de l'homme. Cela vaut la peine qu'on s'en souvienne!

C'est l'Assomption, et toutes nous montons au ciel, c'est-à-dire nous triomphons, avec la Vierge, mère de Dieu. Je dis toutes, les mères aux sept plaies et les mères joyeuses, les vierges et les femmes, et jusqu'à Marie-Magdeleine, qui ne se repentit pas de son amour! Entrée dans la religion, c'est-à-dire dans l'idéal de l'humanité, la femme y est entrée tout entière. Voyez les œuvres des grands peintres, qui ont fait pour le catholicisme ce que les poètes avaient fait pour le paganisme, qui lui ont donné un corps : toutes les femmes sont successivement représentées dans leurs assomptions triomphantes. Ils y ont mis leurs mères amaigries, leurs filles chastes, leurs maîtresses voluptueuses. Nous avons, jour par jour, fait la conquête du ciel!

Cette conquête a été si complète, si définitive, qu'après elle il ne me paraît pas que nous ayons grand'chose à désirer. Nous en avons même, entre nous, un peu abusé. Un des plus grands esprits de notre époque, Proudhon, s'est déjà révolté contre notre domination, comprenant très bien qu'elle était appuyée sur les idées religieuses. Il a montré le catholicisme, de plus en plus devenant la religion de la femme, et il a combattu, avec son admirable génie d'écrivain, ce qu'il a appelé la *Mariolâtrie*. Une de nous, Mme Adam, qui était Mme Juliette La Messine, s'est donné la peine de combattre Proudhon : elle a écrit, —

un peu aidée, dit-on, par un philosophe aimable, — la *Réfutation des idées proudhoniennes*. Le livre, rare aujourd'hui, est curieux. Il n'était pas très nécessaire. L'influence des femmes, depuis longtemps subie, est maintenant consacrée par les mœurs, et, chaque jour davantage, par les lois. Aussi, au lieu de chercher, comme font quelques-unes de nous, de prétendus progrès, tels que l'accession aux fonctions publiques, pouvons-nous et devons-nous plutôt nous demander ce que, le monde étant à nous, nous en allons faire?

Nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous avons, dans le monde contemporain, une glorieuse mais lourde responsabilité. L'avenir nous demandera justement compte de ce que nous aurons fait en politique, en littérature, dans presque tous les ordres d'idées, où nous sommes maîtresses, sauf peut-être dans l'ordre scientifique, qui nous échappe encore. Laissons de côté la politique, où il est visible que notre rôle n'est pas bon pour l'heure : car, nous qui devrions être le progrès conservateur, nous nous tenons aux extrêmes, ici réactionnaires, là révolutionnaires. Mais, voyons ce que nous faisons de la littérature? Je ne dis rien des femmes qui écrivent, dont le nombre est grand. Mais, quel que soit le talent de quelques-unes d'elles, leur influence n'est pas égale à l'influence des femmes pour qui on écrit. Celles-ci sont les dispensatrices des succès. Elles ont fait,

depuis quarante ans, toutes les grandes renommées. Leur approbation a été la gloire de Lamartine, leur sourire a été la joie de Musset. Victor Hugo, plus lentement, a forcé notre admiration. Ces grands artistes, nous les avons adorés et à bon droit, parce qu'ils nous aimaient, car dans les colères et les ironies de Musset nous voulions trouver encore de l'amour pour nous.

Mais aujourd'hui, n'avons-nous pas trop de complaisances pour des écrivains qui ne nous aiment pas, quoiqu'ils parlent constamment de nous, qui nous aiment mal? La littérature contemporaine nous détraque, en nous donnant pour détraquées, et nous la laissons trop volontiers dire. Je lis bien, en moyenne, cinq ou six romans tous les mois. Il n'en est peut-être pas un dont l'héroïne ne soit une femme hors de toute raison! Remarquons la différence profonde qui existe entre les héroïnes de G. Sand et celles d'aujourd'hui. Elles étaient exaltées, passionnées, les nôtres sont froidement folles ou perverties. Il semble qu'il se passe dans nos âmes et dans nos cœurs quelque chose de comparable à ce qui se passe, nous enseigne l'histoire, dans les esprits et les nerfs des familles de race royale, qui gouvernent autocratiquement de grands empires. Un vent de folie, cela est incontestable, entre par les fenêtres des vieux palais. La toute-puissance crée je ne sais quel ennui, quel état misérable de l'âme, quelle

impuissance à éprouver des sensations et à connaître des désirs. L'imagination, alors, s'affole et cherche des plaisirs partout, même dans l'avilissement. Bien des grandes races finissent de la sorte, entre des plaisirs fiévreux, des ennuis insondables et des mysticismes singuliers. Notre toute-puissance en est-elle là, que le gouvernement du monde ne nous amuse plus et qu'il nous plaise de l'affoler et de le perdre avec nous?

Il est inquiétant de ne pouvoir ouvrir un roman de nos jours sans y trouver une histoire de quelque femme que les satisfactions légitimes de la vie ne contentent pas, et qui en est réduite à cette misère de chercher à inventer des sensations à tout prix, en se virilisant ou en efféminant les hommes. Or, Mlle de Maupin était une imprudente, et Omphale, faisant filer Hercule à ses pieds, une sotte. Notre devoir, notre gloire et notre bonheur aussi, sont dans une tout autre voie. Nous les trouverons, mères, femmes et amantes, en redonnant au contraire aux hommes de notre temps, une énergie, une exaltation de cœur et d'esprit qui leur font défaut. Le culte de la femme ne peut être grand et durable qu'à une condition : c'est qu'elle ne sera pas le seul objet de son propre culte et que, sur cet autel charmant, l'homme sacrifiera à d'autres dieux. Nous ne devons pas vouloir être aimées seulement pour nous-mêmes, mais aussi et surtout pour toutes les

grandes choses que nous inspirons. Aux époques où la femme a été très aimée, elle a couronné son amour d'un idéal. Le moyen âge a eu la chevalerie; le XVIIIe siècle la révolution des idées, précédant la révolution dans l'action. C'est, à mon sens, ce qui nous manque aujourd'hui, de joindre à l'éternelle passion un élément qui la ravive et l'ennoblit. Notre littérature, qui exprime notre état moral, n'est plus assez créatrice. Elle analyse constamment l'amour jusque dans ses expressions les plus singulières. Mais elle ne lui donne pas un idéal et ne lui laisse même pas les petites ailes qu'il garde encore sur les trumeaux que l'on peignait pour nos grand'mères.

Me voilà loin, bien loin de l'Assomption et de la Vierge Marie. Mais je me plais à ces tours que nous joue la Folle du logis, qui n'est pas si folle qu'elle en a l'air, quand elle nous conduit d'une idée à une autre, nous montrant les rapprochements mystérieux entre des choses qui ne sont pas liées par une chaîne apparente aux yeux. Il était assez naturel cependant que la fête catholique m'apparût comme la consécration du triomphe de la femme et que dès lors il me vînt à l'esprit cette inquiétude de savoir si nous savons assez bien user de notre triomphe pour le rendre définitif en le rendant utile à notre race et à notre patrie? Car il faut que la prière soit vraie qui salue toutes les femmes, en Marie pleine de grâce!

LE COMÉDIEN

M. Bressant vient de mourir. Atteint d'une grave maladie depuis longtemps, ce brillant jeune premier se survivait à lui-même, dans sa retraite de Nemours, près de M. Geoffroy, toujours vert. Bressant avait soixante-onze ans et avait quitté la Comédie depuis dix ans au moins. Nul n'y eut des succès plus francs, qui tenaient à la fois à son talent, à sa personne et à son emploi. Il meurt laissant un beau souvenir, une tradition et aussi une légende. C'est de cela que je veux parler, sans plus rappeler sa belle carrière d'artiste, que nos lecteurs n'ont pas oubliée.

Bressant a été le comédien idéal et l'idéal du comédien pour toute une génération. Bien né, fils d'un bourgeois riche qui rêvait pour lui les panonceaux du notariat ou les tranquilles labeurs d'une étude d'avoué, il avait vu sa vocation contrariée, selon l'usage. Avant d'aborder les grandes scènes, il avait traversé la bohème du théâtre. Nul ne cabotina davantage et dans de pires condi-

tions. A seize ans, il jouait déjà ici ou là en amateur, et il considéra sans doute comme un bonheur le jour où, moyennant quarante sous de cachet (sans feux), il fut admis à débuter au théâtre de Montmartre. Or, savez-vous quel fut le rôle de début du futur duc de Richelieu? Un rôle d'ours dans une pièce à spectacle !

Puis, le succès vint, conquis à force de coups d'audace, d'incarnations diverses, et avec le succès, les aventures. Instruit, bien élevé, beau, brave, amoureux, Bressant, dans les troupes de comédiens, avait l'air de ce marquis de Sigognac que Gautier nous montre enrôlé dans une troupe errante pour les yeux de l'Isabelle. Engagé en Russie, Bressant s'en échappe un beau soir. Il paraît que le comédien qui devait marier plus tard sa fille à un prince, devait fuir au plus tôt la jalousie d'un prince, son rival malheureux. Enfin, en pleine possession de son talent, où, à la connaissance de la tradition se joignait une incontestable élégance native, Bressant se fixa à la Comédie. La légende qui s'était faite autour de lui l'y suivit. Elle flotte autour de sa tombe.

Dans les imaginations et particulièrement dans les imaginations féminines, Bressant fut, au théâtre, un héros de roman. Il avait, par amour de l'art, renoncé aux joies de la vie bourgeoise et régulière, et son renoncement fut récompensé par plus d'un sourire de femme. Amoureux supérieur,

surtout dans le costume de ville, il apportait, disait-on, à la scène, les souvenirs de sa vie galante et gardait, hors des planches, le charme puissant et pénétrant du comédien. Le cabotinage effréné de sa jeunesse ne l'avait pas laissé cabotin. Les costumes qu'il portait mettaient sur toute sa personne je ne sais quelle gentilhommerie exquise et l'odeur des coulisses s'évanouissait devant l'*odor di femmina*. Il fut, en un mot, de ces derniers comédiens qui avaient quelque chose de moins et quelque chose de plus que l'homme du monde. Il restait à part, — ce qui est toujours un privilège.

Cet « à part » que les comédiens ont connu et dont ils ne veulent plus aujourd'hui, les avait rendus extrêmement enviables. Et cette envie, qui est au fond du cœur de tous les hommes envers qui entre, bien armé et en vainqueur, dans la bataille amoureuse, a été pour quelque chose dans le sentiment de réaction qui s'est, ces temps-ci, déchaîné contre les comédiens. Ils nous ont irrités et ennuyés, ces beaux hommes qui apparaissaient aux femmes avec le prestige et les illusions de la scène, qui les gardaient à la ville et, ayant endossé l'habit de marquis des *Précieuses*, ne s'en laissaient pas dépouiller par les vrais marquis. Leurs gloires éclataient trop à nos yeux; nous n'avons pas été fâchés qu'on nous montrât les petitesses de caractère et les misères professionnelles inhérentes à leur métier. Et Delobelle est né dans

les lettres, figure prodigieuse de vérité et, plus encore, d'imagination, création puissante d'un satirique qui a fait tomber son ombre sur tous les comédiens. Le cabotin, tué par des hommes qui avaient pourtant cabotiné comme pas un, est ressuscité. Moins apparent, le préjugé ou l'opinion mauvaise sur le comédien est plus vivante aujourd'hui qu'il y a vingt ans.

Personnellement, je pense que les comédiens ont énormément perdu à passer de l'état héroïque à l'état bourgeois. Leur caractère ne perdait pas quand il était bon, aux premières luttes de leur jeunesse, et leur talent grandissait à ces efforts inouïs que la vie leur imposait. Je ne vois pas bien ce qu'ils ont gagné à rentrer dans le rang où, leur besogne faite, ils s'effacent. Il ne m'est pas prouvé que la régularité de bureaucrates à laquelle ils sont parvenus ait tout à fait guéri la bourgeoisie entière d'un préjugé séculaire, et l'originalité de leurs figures en est diminuée. Le vent d'orage qui soufflait sur leur existence entretenait le feu sacré. En outre, si les comédiens ont voulu de plus en plus vivre comme tout le monde, ils n'ont pas accepté que le monde cessât de s'occuper d'eux. Ils ont prêté la main autant qu'ils ont pu aux indiscrétions des soiristes, qui n'existent guère que depuis une vingtaine d'années. Le mystère dont leur vie était jadis entouré les grandissait aux yeux de la foule. C'est à demi-voix qu'on racontait leurs

aventures étranges. Aujourd'hui les aventures paraissent rares; mais, en revanche, il n'est pas un détail vulgaire de leur vie que les gazettes ne nous racontent. Almaviva se purge, Buckingham a la grippe, et Lisette accouche d'un enfant que Frontin ne lui a pas fait et qu'un père sérieux déclare à la mairie où il est électeur. Les cancans, connus par le menu, ont succédé aux drames et aux aventures galantes dont on murmurait un mot. Sganarelle est « Monsieur le Professeur », décoré. Aux Beaux-Arts, MM. les comédiens sont de la maison, considérés comme des chefs de bureau presque autant que comme des chefs d'emploi.

Je demande en grâce qu'on ne voie rien ici de blessant pour les comédiens. Je compte parmi eux des amis sûrs; je fais cas du caractère de beaucoup d'entre eux; j'estime que leur métier, très laborieux, est aussi noble que pas un. Les comédiens de la politique, de la science, de l'industrie, du commerce, ne me paraissent pas supérieurs, dans leurs rôles, aux comédiens de la scène. Ma seule réflexion est celle-ci : qu'en voulant rendre à leur métier une dignité et une régularité parfaites, alors que la régularité n'était pas utile et que la dignité est toujours possible à chaque individu, les comédiens ont altéré l'originalité professionnelle qui est faite surtout pour eux. Ils sont, qu'on me passe la comparaison, comme des

zouaves qui auraient demandé à troquer leur uniforme brillant contre la sévère tenue de la ligne. Et partout, dans l'art comme dans l'armée, dans la société de Paris comme dans les colonies lointaines, je regrette les enfants perdus.

La mort de Bressant permet encore de soulever, sans trop d'indiscrétion, le problème obscur de l'amour que les femmes ont pour les comédiens. Quand il s'agit d'actrices, la chose est bien simple. Les comédiens se marient volontiers entre eux, comme les filles de généraux épousent des aides de camp. Les liaisons, longues ou passagères, sont facilitées et expliquées par la communauté de séjour dans les théâtres, par la liberté forcée des travaux accomplis ensemble, par intérêts qui se rapprochent. Il est également très simple de savoir pourquoi les gens du monde remarquent et aiment au théâtre des filles et des femmes à qui ils feraient peu d'attention ailleurs. La race des rois Candaules est éternelle. Mais où le mystère commence, c'est quand il s'agit de savoir jusqu'où est vraie la légende des amours subites qui ont pris certaines femmes pour des acteurs. Que la chose soit arrivée, cela est incontestable et ce n'est pas d'aujourd'hui. Le beau Jelyotte fit fureur chez nos grands'mères et Vestris lui-même eut quelque peine à être l'homme chaste que le danseur doit être, disait-il. Seulement, est-elle aussi fréquente qu'on le dit? Et quel est le senti-

ment qui se cache au fond de ces fantaisies?

Là encore on peut trouver quelque trace du sentiment de réaction qui s'est fait, dans les lettres, contre les comédiens. Au temps héroïque, le roman aimait à raconter qu'une grande dame s'était éprise d'un acteur et à entourer ce caprice d'une mise en scène qui venait du théâtre et qui y survivait. Encore qu'il se moque de la fatuité de Lélio, Gautier lui donne pour maîtresse une duchesse enamourée, qui le trouve encore beau quand il a dépouillé les oripeaux de la tragédie. Aujourd'hui, les récits qu'on fait des amours des comédiens et des femmes du monde sont cruels pour les premiers. On vit sur cette histoire, très authentique, d'un acteur invité à souper par une femme du monde, qui se rend à l'invitation soupe, flirte, montre de l'esprit, — car il en a beaucoup, — mais qui ne voit pas venir l'heure du berger et qu'on met à la porte quand il veut faire marcher l'aiguille de la pendule du boudoir. Vingt fois on nous a fait le récit terrible de la femme qui a cru à d'Artagnan, à Buckingham ou à Antony, et qui n'a, tendant ses bras vers cette illusion, serré qu'un homme vulgaire trop rasé et préoccupé de sa personne et des petitesses de son métier, limon mou, qui s'affaisse quand la main du poète ne le pétrit plus. Cette déconvenue n'est pas extraordinaire si on fait la part de la mobilité et de l'exagération des sentiments féminins. Les

femmes sont très capables d'identifier le rôle et l'acteur. Malheureusement pour celui-ci, le métier a des nécessités dures qui rompent brusquement cette identification, plus fréquente à la scène qu'on ne le pense. Un ténor qui a chanté les cinq actes des *Huguenots*, eût-il été regardé avec complaisance par une reine, a besoin, avant tout, de changer de flanelle et de dévorer un poulet froid. C'est ce que plus personne n'ignore en notre temps d'analyse scrupuleuse. Ceci, les femmes le savent mieux qu'autrefois. Et les comédiens eux-mêmes ont travaillé à détruire leur propre légende, si bien que Bressant sera peut-être un des derniers qui en auront sauvé quelque chose.

ENTERREMENT DE COURTISANE

Du boulevard des Italiens...

Il suffisait d'entrer hier, un instant, dans l'église de Saint-Philippe du Roule, pour constater une fois de plus que le catholicisme est bien la religion dont l'inventeur et le Dieu a pardonné à la Madeleine. On enterrait, avec tous les honneurs que le culte catholique met à la disposition de quiconque peut payer à la fabrique le coût élevé d'un convoi de première classe, Mme Pepita Sanchez; jamais cérémonie funèbre ne fut plus intéressante pour un curieux. Le cercueil de cette pauvre fille disparaissait sous les bouquets de fleurs; roses, pivoines et marguerites, couvraient son corps mignon, et masquaient aux regards le drap mortuaire. On eût dit que le printemps voulut se faire pardonner cette fin hâtive. L'église était à demi pleine d'amis, et, dans la nef centrale, toutes les courtisanes de Paris, long-voilées et vêtues de deuil, suivaient l'office des morts avec un recueillement suffisant. Quand la cérémonie a été terminée,

relevant coquettement leurs robes à traîne, elles ont, d'un pas nonchalant, regagné leurs beaux équipages, autour desquels stationnaient les badauds et les commères du quartier. Çà et là, sur les marches de l'église, de petits groupes se formaient, comme sur le grand escalier de l'Opéra ou des Italiens. On saluait, de la main et de l'éventail, les amis reconnus dans la foule; et cette « dernière » de Mme Pepita Sanchez a été aussi brillante que les plus brillantes « premières ».

J'ai remarqué bien vite que ce déploiement de luxe et, — qu'on me passe le mot, — ce confortable de la mort, choquaient terriblement les petites gens. On trouvait, dans la foule, que ce fameux « ordre moral », qui revient à la mode, était singulièrement outragé parce qu'une courtisane avérée s'en allait en Terre-Sainte avec les prières du clergé et dans un beau char orné de panaches. Pour un rien, et n'était le respect que la mort impose, on eût sifflé les demoiselles venues à Saint-Philippe du Roule rendre les derniers devoirs à une d'elles, comme on les siffla jadis au retour des courses de Vincennes. Le bon peuple de Paris a de ces élans de vertu, et les aimables faubouriens sont moralistes à leur heure. Seulement, comme les trois quarts des moralistes, ils se gardent bien de s'en prendre aux véritables auteurs des indignités qui les choquent.

A de très rares exceptions près, les courtisanes sortent toutes des rangs du peuple. Et comment se recrutent-elles? Presque toujours parmi les filles séduites ou les femmes maltraitées par leurs maris. Il est beaucoup plus rare qu'on le pense qu'une fille du peuple soit directement séduite par un bourgeois. Les occasions de rapprochement sont peu fréquentes, et les hommes d'une certaine classe, pour ne parler que des intérêts et des mobiles les moins nobles, y regardent en général à deux fois, avant de se lancer dans une aventure qui peut leur créer des ennuis. C'est dans les fêtes de village, à la moisson, aux vendanges, dans la promiscuité des repos goûtés ensemble au milieu de l'ivresse des foins coupés ou des raisins écrasés; c'est dans l'atelier, c'est dans les garnis, — on vient d'en avoir un exemple, — que la fille du peuple mal défendue et brutalement attaquée, comme une proie, succombe presque toujours. Quant au mariage réparateur, on sait que si des rois ont épousé des bergères, il est très rare de voir un berger qui a vingt moutons à lui épouser une bergère qui n'en a que deux. Plus on descend l'échelle sociale, plus l'argent se montre féroce. Et le peuple devrait avoir quelque indulgence pour les courtisanes, en songeant qu'elles sortent de son sein et que c'est presque toujours lui qui les a faites ce qu'elles sont.

Voyez Mme Pepita Sanchez. A seize ans, dans son pays de Séville, la terre classique des petits pieds, jolie comme un diable, elle épouse un charbonnier, son voisin. Le charbonnier lui fait deux ou trois enfants, se grise et la roue de coups. Trouvez-vous bien étonnant qu'elle déserte un beau jour ce foyer sans tendresse, sans sûreté, sans bonheur? Les femmes, quoi qu'en dise Bartholo, sont disciplinables, et elles aiment la cage où l'on les retient, surtout s'il s'y trouve un nid. Mais il faut que dans cette cage, à défaut de dorures, la main prévoyante et douce de l'homme apporte un peu de verdure et de fleurs. Si cela fait défaut, elles ouvrent l'aile et vont ailleurs venger sur d'autres les inguérissables blessures d'un premier amour méconnu.

Je sais bien qu'il y a, dans le monde des filles, d'abominables coquines qui ne valent pas la corde pour les fustiger. Mais là, comme ailleurs, les êtres foncièrement et primitivement mauvais, sont assez rares, et ce n'est point sur des exceptions qu'il convient d'étudier un phénomène social. Or, la prostitution, prise dans son ensemble, témoigne d'un ardent désir de liberté et de sécurité chez la femme, et ne tendra à disparaître ou, du moins, à s'amoindrir et à se cacher, que lorsque la part aura été faite à ce que ses revendications ont de légitime. C'est un état insurrectionnel qui disparaîtra en grande partie quand les hommes,

qui font les lois, donneront une charte et des garanties aux rebelles. Mais le diable est qu'ils trouvent des charmes à ces insurgées, qu'ils préfèrent les reconnaître comme belligérantes que les désarmer, et qu'ils aiment mieux déclamer contre les filles et les aller voir de temps en temps que de s'imposer les vertus nécessaires pour qu'il n'y en ait plus!

Quant aux gens du peuple, ils sont volontiers indulgents pour les filles de la basse prostitution, qu'ils regardent comme des façons d'ouvrières dont le travail n'est guère moins pénible que celui des autres.

Ils gardent leurs colères et leurs sifflets pour la haute galanterie, pour les « cocottes », en qui ils voient des créatures parties de bas et qui ont réussi, et comme des travailleurs qui seraient devenus capitalistes et patrons. Cette rigueur de vertu qu'ils montrent à leur égard part de mauvais sentiments et d'une basse envie. Hélas! je l'ai bien souvent dit ici, l'envie est la plaie saignante de notre race et de notre époque. Le sens mal entendu de l'égalité a troublé les cœurs de la démocratie moderne. Ah! s'ils savaient, tous ces jaloux, qu'on ne s'élève guère dans la vie que pour souffrir davantage, que les besoins de chaque jour à satisfaire sont le remède aux maux d'imagination, les pires de tous, et qu'on ne touche à certains fruits, qui, vus de loin, sont resplendissants

et dorés comme les pommes d'Hespéride, que pour les trouver pleins de cendres sous nos lèvres!...

Bon peuple, sois compatissant aux heureux! Déshérités de la fortune, ayez pitié de nous! Indulgence pour tous, indulgence pour toutes! Songez qu'on ne cesse d'être l'esclave des besoins que pour devenir, ce qui est pire, victime des passions. Suivez l'exemple que vous donne l'Église, ouvrant toutes grandes ses portes à une courtisane, qui a sans doute fait son purgatoire au milieu des joies apparentes de sa vie, sans s'inquiéter de savoir si elle a eu le temps de se repentir *in extremis*.

Voltaire, qui entra dans l'arène à vingt ans, tout cuirassé, et ne quitta pas une minute son armure, parle fort irrévérencieusement de Madeleine et de la grâce qui vint la toucher. Il raconte que le crime des Albigeois, crime pour lequel bon nombre d'eux furent pendus, écartelés ou brûlés, fut d'avoir affirmé que l'amour de la Madeleine pour le Christ n'était pas platonique, et que le souper chez Lazare, pendant lequel elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux blonds dénoués, ressemblait à une petite fête dans le genre de celles que voit le grand 16 au café anglais. Quant à la Grâce, à ce pardon suprême, foudroyant, qu'on ne peut éviter et qu'on n'a pas besoin de mériter ni de souhaiter pour l'obtenir, il en fait des gorges-chaudes, dans un

article du *Dictionnaire philosophique*, qui est le dernier mot de l'esprit, de la verve et du génie critique. Voltaire avait bien raison de se moquer de la Grâce des théologiens, de la générale, de la particulière, de la suffisante, de l'efficace, de la nécessitante, de l'existante et de la congruante.

Mais Voltaire de nos jours, jouissant de la liberté d'esprit que les révolutions nous ont faite, eût vu, derrière tout ce fatras ridicule des théologiens, luire comme un phare la haute pensée qui domine tout le christianisme, la doctrine du pardon réservé à Dieu. Par là, on doit entendre aujourd'hui que rien n'est absolu sur terre, et que le droit de juger n'appartient pas à l'homme. La société peut et doit se défendre contre de présumés coupables qui dérangent et blessent ses institutions et ses idées d'un jour. Mais la notion du bien et du mal est essentiellement empirique. Dieu seul, être réel ou être de raison, peu importe, peut faire la part, dans une action humaine, de ce qu'il entre de liberté et de ce qu'il existe de fatalités de toute nature. Pour juger d'une façon absolue, il faut tout connaître, et nous ne connaissons rien, ou presque rien...

Je songeais à tout cela, et à « l'ordre moral » qui pourrait bien être, comme le père jésuite Bouhours le disait de la Grâce, « un je ne sais quoi », en voyant enterrer cette pauvre madame

Pepita Sanchez. Et plus je réfléchissais, plus je sentais, en face des brutales colères de la foule l'indulgence et la pitié remplir mon cœur. Que pouvait-on demander à cette belle fille, quand ses quinze ans fleurirent au soleil d'Andalousie, si ce n'est d'aimer?

Elle ne savait par lire, elle avait de grands yeux, et des petits pieds mignons, de ces pieds qui font dire aux Sévillannes, dans leurs chansons, qu'avec les souliers d'une Anglaise on peut s'embarquer sur la mer. Elle a aimé son charbonnier qui l'a battue. Ma foi! tant pis pour les hommes s'ils ont permis que le trésor devînt un instrument de ruine et de perdition. Elle eût mieux aimé, sans doute, être autre chose. Mais la faute n'est pas toute sienne: et quand je vois porter son corps en terre au milieu des huées à peine contenues de la foule, je suis tenté de répéter la formule d'autrefois : « Laissez passer la justice de Dieu! »

Et savez-vous comment elle est morte? En essayant, par son balcon, de rappeler son amant qui se retirait, et qu'elle voulait revoir, pour ne pas rester seule chez elle, ses domestiques étant partis. Cette audacieuse, volontiers cynique devant le monde, avait une peur horrible de la solitude. Vous souvient-il de ce conte admirable, « l'Homme des foules? » Comme le héros de cette légende, la courtisane ne pouvait demeurer

sans entendre le bruit de la vie autour d'elle. Et cette souffrance et ce deuil lamentable d'une âme qui a peur d'elle-même ne suffiraient point à désarmer l'envie? Je ne sais pas de supplice comparable à celui d'un être qui a sans cesse besoin de se distraire de lui-même. Ils sont rares ceux qui, dans les longues nuits d'insomnie, voient s'asseoir à côté d'eux un fantôme doux,

Qui leur ressemble comme un frère,

et leur fait entendre ces mots bienveillants qu'Alfred de Musset a rimés dans sa langue magique. Plus nombreux sont ceux qui ne peuvent regarder dans leur cœur que comme dans un abîme; et, ceux-là, bien audacieux qui les juge et bien cruel qui ne les plaint pas!

II

PROPOS CONTEMPORAINS

Victor Hugo. — Gambetta. — Émile de Girardin. — M. Renan. — La statue d'Eugène Delacroix. — Édouard Manet. — Le Poète national. — Un Bourguignon salé.

VICTOR HUGO

Quelques bons jeunes gens, qui ne détestent pas une douce réclame autour de leurs noms et que M. Chapron a si drôlement appelés des « Parnassiens sans ouvrage », ont imaginé de célébrer ces jours-ci l'anniversaire de la naissance de M. Victor Hugo. On fera la fête de ses quatre-vingts ans, on célébrera ses noces d'or avec la gloire. Je ne suis pas très fou de ces fêtes et de ces adorations d'un vivant. Je crois bien que, parmi ceux même qui font partie du comité et qu'on a fourrés là sans les consulter, il y en a plus d'un qui est de mon

avis. Qui sait ? le poète lui-même, qui a écrit ce joli vers :

Ami, cache ta vie et répands ton esprit,

eût peut-être préféré qu'on l'eût laissé célébrer tranquillement son *dies natalis* autour de sa table de famille.

Je n'augure pas très bien de la promenade projetée, et de cette « intimité de deux millions d'âmes » dont on nous a parlé avec emphase. Dans ces sortes d'affaires, le moindre accroc gâte tout : dix illustrations qui manquent au cortège font plus remarquer leur absence qu'on ne remarque la présence de cinq cents inconnus. Sauf de rares exceptions, sauf les fêtes nationales où l'État intervient, ces apothéoses à travers les rues ne sont pas dans nos mœurs. J'en suis à souhaiter que la fête antique ne soit pas une fête en toc, — passez-moi le mot et le calembour, en parlant d'un homme qui ne les déteste pas. La gloire de M. Victor Hugo n'avait pas besoin de cette manifestation insolite. Il a eu d'autres apothéoses plus précieuses et mieux à leur place, aux reprises triomphales de ses drames.

Quoi qu'il en soit du projet un peu bizarre qui a surgi ces jours-ci, il a remis le nom de M. Victor Hugo sur toutes les lèvres. Ce nom est incontestablement le plus grand nom littéraire du siècle.

Certes, on peut trouver peut-être plus de sincérité ou de simplicité au moins dans l'œuvre de Lamartine, plus de perfection sobre dans les vingt pages de Musset, où celui-ci est supérieur à lui-même, plus de variété dans le théâtre d'Augier, plus de philosophie et de grâce pénétrante dans la critique de Renan; mais le nom de Victor Hugo, comme il arriva pour Voltaire, efface les autres par son éclat, et cet éclat — quoi qu'en dise l'Ecclésiaste — n'aura pas la fragilité du verre. Dans un tableau magnifique qu'il a tracé de Paris en ruines, comme Ninive ou Babylone, M. Victor Hugo a montré, émergeant des décombres, les deux monuments qu'il a chantés : Notre-Dame et la Colonne de la grande armée. Si un jour notre littérature disparaissait devant l'inconnu que nous ménagent les siècles à venir, il resterait, tant que l'homme saura lire, deux ou trois monuments de notre époque, et ce seront les *Châtiments*, la *Légende des Siècles*, les *Feuilles d'Automne*. Pour l'*Ane*, je n'en réponds pas !

Je ne sais rien de plus drôle et de plus vrai que ce mot d'un joyeux vaudeville de M. Labiche, où deux camarades de collège se rencontrant à un banquet, après vingt ans, s'écrient : « C'est singulier comme on a peu de chose à se dire quand on ne s'est pas vu depuis si longtemps ! » Il est également singulier comme on est embarrassé et pris de court pour parler d'un homme très illustre,

dont les œuvres et la légende courent les rues, dont les portraits sont partout, et dont on sait partout les œuvres par cœur. Il est aisé de marquer le trait essentiel du génie littéraire de M. Victor Hugo. C'est l'éloquence lyrique. Il est moins facile de trouver le trait essentiel de son caractère. Simple comme un enfant, disent les uns; comédien comme personne, disent les autres. Homme de profondes convictions, selon ceux-ci ; girouette ou drapeau, tournant et flottant à tous les vents de ses passions et de ses intérêts, ripostent ceux-là. Et les uns et les autres, qui parlent de M. Victor Hugo, se vantent de le connaître et le connaissent, en effet. Je crois qu'on se mettrait d'accord, si on voulait prendre M. Victor Hugo pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un merveilleux artiste.

Les artistes véritables, ceux qui ne sont ni d'impuissants rapins du pinceau ou de la plume, ni de sages ouvriers et de bons commerçants adroits, ceux qui ont quelque chose là — et en disant ce mot, je mets la main partout, au cœur aussi bien qu'à la tête — ces artistes privilégiés sont tous marqués d'un trait pareil : ils sont complexes et l'on pourrait dire d'ordre composite. Ceux dont on dit qu'ils sont simples, ont de l'apprêt dans leur simplicité; ceux dont on dit qu'ils sont prétentieux et compliqués ont des échappées de naïveté. Ils présentent encore un curieux mélange de rouerie et de bonne foi, et, en ayant le plus

souvent les opinions qui servent le mieux à leur gloire, ils les embrassent avec une chaleur qui peut aller jusqu'au sacrifice. Tel M. Victor Hugo. Notre-Dame le fit catholique, le romantisme le fit monarchiste, la Censure acharnée sur son théâtre le fit opposant quoique pair de France, la Colonne le fit bonapartiste; une blessure de vanité, au dire des uns, une révolte de conscience, je crois, le firent républicain. Exilé, il fut le plus sévère des proscrits, et l'exil lui donna la plus belle page de son œuvre. Depuis il a pris ce rôle de planer au-dessus des événements, de parler en apôtre, en face des faits de la politique. C'est le plus beau rôle, c'est aussi le plus commode. Ses bras levés au ciel, comme ceux d'un Moïse sur le mont Nebo, ses mains tendant la lyre aux étoiles, ne se mêlent ni au sang, ni à la boue des choses d'ici-bas. Du rocher de Guernesey, il a sauté sur un nuage. Il s'y trouve bien, si bien, qu'un beau jour il oublie qu'il est sénateur et il oublie d'aller voter!

Aujourd'hui, cet homme, mêlé à toutes les agitations de son siècle, dont il a eu, une à une, toutes les passions, est un grand apaisé. L'Océan s'est fait lac tranquille. Il s'est créé, à son usage, une foi religieuse singulière qui le fait considérer comme un mystique par les philosophes, et comme un philosophe par les religions officielles. Lui qui est sûr de l'immortalité sur terre, il croit à une autre immortalité, au sein du Dieu

de Spinosa. Je l'entendais, il y a quelques jours, parler de sa transformation prochaine avec une admirable sérénité. En pareille matière, on ne joue point la comédie, ou, du moins, le comédien croit à son rôle et à son personnage. C'est un spectacle touchant que celui de ce vieillard qui, dans la mort, ne voit pas la nuit, mais l'aurore. Je le comparais volontiers — passez-moi la grossièreté de l'image — à un homme d'appétit puissant, à l'Hercule antique, si vous voulez, digérant un long repas et sentant, la faim apaisée, le sang se former et couler dans ses veines. Gloire, fortune, popularité, souffrances, orgueil du pouvoir, orgueil plus vif peut-être de la persécution, amour des femmes, admiration des hommes, il a tout eu, tout absorbé, tout vidé jusqu'à la lie. Il s'éteindra comme une fournaise où, le charbon retiré par le chauffeur, vibre encore une flamme dans l'air embrasé.

L'intérieur de M. Victor Hugo, semblable à ces temples dont la grande porte est ouverte toute large, mais dont le sanctuaire est voilé et parfois impénétrable, est coquet et charmant.

On y reste longtemps à table, quand on est entré dans l'intimité, vraiment hospitalière et douce, de la maison. C'est à table que le maître se livre le plus volontiers. Il a un bon estomac, c'est-à-dire les trois quarts d'un bon caractère. Vraiment aimé de ceux qui l'entourent, il vit beaucoup chez

lui, ayant quelque chose d'un patriarche qui serait resté gai comme Anacréon. Sa couronne, entourée d'une gloire de rayons, mêle les roses aux tristes fleurs de deuil. Il a en lui, sur le tard, une mélancolie douce et puissante, traversée par des gaietés presque enfantines. L'esprit de M. Victor Hugo, dont il aime qu'on le loue, est quelquefois cruel ; mais c'est un coup de sabre, et non pas la pointe acérée de la flèche de Voltaire, dont il accable ses ennemis. Le plus souvent, sa gaieté est un peu grosse, plus puissante que raffinée. Il a le rire large. Son esprit ne tourne à l'ironie que lorsqu'il aborde un sujet où il doit mettre de la prudence. Faites-le parler de Musset, par exemple, si vous pouvez, ou de Sainte-Beuve. Il en parlera à bouche fermée et vous passerez un joli quart d'heure.

Il y a quelque temps, M. E. Zola a publié dans le *Figaro* un article compendieux pour nous révéler les faiblesses du poète. Il nous a appris que dans les dernières œuvres de M. Victor Hugo, la manière l'emportait sur l'inspiration. Hé ! que nous nous en doutions ! C'est une manie de ce grand esprit — je parle de Victor Hugo — de sembler tenir par dessus tout, dans son œuvre, au détail précis des choses et à l'exactitude de l'infiniment petit. C'est de cette façon qu'il s'est fait une érudition dont l'apparence formidable suffit pour nous apprendre qu'elle est en grande partie

factice. Mais que nous importe? M. E. Zola a, sans s'en douter, refait l'article de M. Philippon sur les *Burgraves*, une parodie jadis fameuse, qui nous paraît assez plate aujourd'hui.

Peut-on s'appeler Guahdamara! disait M. Philippon. Peut-on citer Reuchlin! dit M. Zola. On peut tout faire, quand on est un grand poète. Tout ce bagage érudit, qui serait insupportable avec un autre, nous n'en sentons presque pas le poids. Oripeaux romantiques, paillettes dédorées, philosophie mystique, variations politiques, faiblesses même, tout tournoie dans l'œuvre du plus grand artiste du siècle, et nous en restons éblouis. En vrai poète lyrique, M. Victor Hugo a le don suprême de grandir ce qu'il touche. La vérité stricte se déforme peut-être sous ses doigts; mais du moulage, il a fait une statue. Dans sa vie même, il a été de ceux qui apportent de leur grandeur à tout ce qu'ils touchent ou approchent, choses et gens. En amour, les femmes ont été pour lui une lyre, et, sur l'instrument docile, c'était la propre chanson de son âme qui résonnait. Un moment, il fut toute la protestation contre l'Empire. Sa personnalité est comme son discours, elle s'impose. Quand il parle, la voix est d'abord lourde, le débit emphatique, comme l'était celui de Michelet, et jusque dans la conversation; mais, même dans l'erreur, il apporte une puissance contre laquelle on ne lutte pas aisément. Il trouble d'abord et

cause comme un malaise à l'esprit. Le charme vient plus tard. C'est un séducteur à la façon d'un homme qui prendrait brutalement une femme dans ses bras, et qui, lui ayant fait sentir sa force, se ferait humble pour lui demander un baiser.

M. Victor Hugo a été certainement, parmi les hommes de notre siècle, celui qui a été le plus attaqué et le plus raillé. On ne saurait imaginer jusqu'où allèrent, à la fin de la Restauration, les passions littéraires. Rien n'en peut donner une idée, dans notre époque actuelle si indifférente et qui ne se scandalise de presque rien. Aux attaques contre le chef d'école, succédèrent les attaques contre le politique. Ses changements d'opinions les expliquaient, sans en justifier l'âpreté. Ce fut une consigne, sous l'empire, d'éloigner ses œuvres de la scène; ce fut une mode de parler avec dédain de son génie. A ce moment même, M. V. Hugo écrivait ses plus beaux livres, les *Châtiments* et la *Légende des siècles*. A lui-même on faisait une légende. On raillait ses ambitions, on s'attaquait surtout à la sincérité de ses convictions, de ses sentiments même. Avait-il aimé, avait-il haï aussi sincèrement, aussi profondément que devaient le faire croire l'éloquence de ses larmes et l'éloquence de ses satires? Éternel problème qui se pose devant l'œuvre des grands écrivains, et problème insondable!

Qui dira au juste le secret des consolations que

donne l'art et jusqu'à quel point il domine dans l'âme de l'artiste, les douleurs et les joies du père, de l'amant, du citoyen? Ceci, du reste, ne nous regarde pas. Ce que nous demandons au poète, c'est d'être, comme on disait au temps romantique, la harpe éolienne qui vibre aux soupirs et aux souffles de l'humanité. Que nous importe qu'il reste insensible, comme les cordes de la harpe? La foule, au surplus, se trompe souvent, quand elle prend pour de la sécheresse de cœur cette habitude de l'esprit de donner une forme éclatante à ses propres douleurs, et de mettre un art infini dans l'expression de ses angoisses. Car, du plus humble au plus grand, l'homme, pour se soustraire aux douleurs qui le frappent, tend, par un instinct sauveur de la nature, à se rejeter dans ses habitudes. L'ouvrier reprend son outil, le poète sa plume.

Ne doutons donc ni des larmes tendres, ni des colères généreuses, dont l'expression parfaite nous ravit. Elle est admirable chez M. Victor Hugo. Pourquoi cette poésie, comme un grand fleuve, s'échapperait-elle d'un rocher et d'une source glacée! Et de quel droit dirions-nous, parce que ses larmes sont devenues perles, qu'elles ne sortent pas du cœur?

GAMBETTA

Plus on connaît l'homme, plus il est difficile d'en parler. Les ennemis de M. Gambetta — et Dieu sait s'il en a, quoique, pour son compte, il ait seulement parfois des rancunes systématiques, mais jamais de haines, — ses ennemis n'ont su fixer, en les exagérant dans leurs portraits, que les côtés extérieurs et superficiels de sa nature et de son caractère. Quand ils ont parlé de Trompette, des petits plats de la cuisine du Président de la Chambre, de la baignoire d'argent (qui n'est pas en argent), et des souvenirs du café Procope, ils croient avoir tout dit. Les intransigeants, faisant chorus, ajoutent que le Palais-Bourbon a une vague odeur de dictature et sent la poudre, plaisantent Kokinos, et aux cancans de salon ajoutent les cancans de couloir. Les uns et les autres ne connaissent pas M. Gambetta et ne veulent pas le connaître.

M. Gambetta, avant tout, est un homme du Midi. Cette race d'hommes a des mérites et des défauts

qui lui sont particuliers; mais elle est faite pour la politique. Les gens de là-bas ont, depuis la Grèce et Rome, un sens profond de l'égalité démocratique, qui leur ôte toute gêne et toute timidité. Le gentilhomme du Nord garde des préjugés de hobereau, le bourgeois a la morgue de l'argent, l'homme du peuple n'est pas exempt d'envie. Préjugés, morgue, envie, on les ignore presque toujours dans le Midi. C'est sans embarras, sans fiel, avec une belle humeur à la d'Artagnan, que les hommes du Sud viennent, sur leurs vingt ans, légers de pécule, riches d'audace et de dons naturels, conquérir la capitale. Tel y débarqua M. Gambetta, avec cette foi qui fait que lorsque les grandes fortunes arrivent à ces hommes, elles ne les surprennent jamais. Ils n'ont pas, comme les ambitieux du Nord, leur objectif fixé depuis les premiers rêves de la jeunesse; mais ils sont prêts à tout, souvent sans s'être préparés à rien. Dans chaque Méridional il y a de ce Teverino du roman de George Sand, à qui on demandait s'il savait conduire une voiture et qui répondait simplement : « Je crois que oui, mais je n'ai jamais essayé. »

La première fois que je vis M. Gambetta, il y a bel âge, il habitait deux chambres à un quatrième de la rue Bonaparte. Le logis était pauvre, et avait à la fois un air désordonné et honnête. La vieille tante Massabié était venue à Paris avec son neveu. La pauvre boiteuse a suivi la fortune de

l'étudiant qui l'adorait. Son affection familière et sans pruderie ne pesait pas sur son pupille; mais le lien, pour être léger, ne le retenait pas moins. Elle laissait « passer la jeunesse »; elle ne la laissait pas s'égarer. C'est une admirable condition de vie, pour un homme de tempérament ardent, d'avoir, dans Paris, un coin où luit la flamme modeste du foyer familial. La tante mettait encore dans la vie de l'étudiant un rayon de soleil méridional et un parfum de la terre natale — un parfum qui s'envolait parfois de la cuisine, où elle était sans pareille dans la confection des pommes d'amour à la provençale, que les barbares appellent des tomates!

M. Gambetta a toujours été un grand travailleur. Quand travaillait-il donc, au temps où il fréquentait les cours, la Sorbonne, le Collège de France, les cafés, où il a fini parfois un cent de dominos « aux allumettes », et même les bals publics, cet autre Méridional de Mirès ne le sut que trop! C'est le secret de ces organisations puissantes comme celle de Dumas. Le développement intellectuel, méthodiquement poursuivi, ne souffre jamais du désordre apparent de la vie. Ces hommes-là travaillent toujours et partout. Le mouvement qu'ils se donnent, les expansions auxquelles ils se livrent sont comparables au bruit, au sifflement, à la fumée qui s'échappent d'une soupape de sûreté d'une chaudière de navire. A l'intérieur, l'eau se

vaporise également, donnant une force régulière, constante, un effort toujours le même, sans arrêt et sans lassitude. Arts, littérature, politique, M. Gambetta s'assimilait les choses, souvent en les enseignant : méthode de Thiers, autre Méridional. Grand liseur, toujours. Encore aujourd'hui, à quelque heure qu'il se couche, le président se fait réveiller à neuf heures, souvent plus tôt. Son valet de chambre, François, lui apporte les gazettes, et pas un politique et bien peu de journalistes ne les lisent aussi vite et aussi bien. Soumise à un entraînement journalier, la mémoire est admirable. Le jour des élections générales, après le 16 Mai, M. Gambetta put, sans le secours d'une seule note, peser sûrement les chances de chaque candidat sans se tromper. Il n'y a que le préfet Hérold qui puisse rivaliser avec lui dans la connaissance du personnel politique. Il le connaît comme Napoléon, dit-on, connaissait ses soldats et comme l'empereur Guillaume connaît son corps d'officiers.

M. Gambetta a une immense ambition, mais cette ambition est haute et éclairée. Il aime le pouvoir, mais il l'aime pour l'œuvre faite, pour l'œuvre à faire.

Jusqu'en 1870, il avait travaillé pour lui. Laurier, avec une admirable intelligence, avait su apprécier du premier coup les qualités politiques de son ami. Il avait senti qu'il y avait en lui la force qui faisait défaut à lui-même, le sens de la

démocratie. Il aida à faire de M. Gambetta le chef de la jeune opposition de l'Empire, opposition hardie et souple à la fois, qui frappait à toutes les portes de l'avenir, sachant bien que l'une ou l'autre finirait par s'ouvrir devant les mots mystérieux qu'elle prononçait. En ce moment encore, nul dans l'opposition ne savait où on allait. Sedan fixa tous les doutes. Ce jour-là, un homme nouveau naquit, on peut le dire, en M. Gambetta. L'amour de la patrie s'appela désormais chez lui l'amour de la République et se confondit avec lui. Le jeune avocat, qui avait lutté, gaiement toujours, même aux jours d'orage, pour la vie, pour la fortune, pour l'art quelquefois, sentit qu'il sortait de la notoriété pour entrer dans l'histoire. L'homme du Midi ne s'en étonna pas. Teverino prit les rênes « du char de l'État », et il se trouva qu'il savait conduire! Où veut-il aller? où marche-t-il « lentement, mais sûrement », maintenant que la démocratie, instrument de la grandeur française, est maîtresse du terrain? Pourquoi le dire quand on le sait? Je me rappelle seulement avoir vu un jour M. Gambetta devant la statue de Thiers. Il lisait l'inscription; et quand il arriva à ces simples mots « *dilexit patriam* », il s'arrêta en murmurant : « Toute grandeur est là! »

Mais ceci n'est pas l'homme en déshabillé. Pour le connaître, c'est surtout aux Jardiès qu'il faut aller, dans cette petite demeure dont la porte

s'ouvre difficilement et aux seuls amis. Là, M. Gambetta est heureux de vivre dans la liberté d'allures qui lui est restée chère. La robe de chambre est une vareuse. M. Gambetta joue aux boules avec fureur, comme en Suisse, dans sa villégiature ordinaire du château des Crêtes. Il marche avec des *relais* préparés de chemises, s'entraînant pour obéir aux médecins et pour satisfaire en même temps un goût tardif pour le sport. Il faisait déjà des armes dans son logis de la rue Montaigne, voulant se mettre à même de faire bonne figure dans un duel, alors possible : aux Jardies, il tire le pistolet avec persévérance. Il chasse démocratiquement, car ce n'est qu'au Palais-Bourbon qu'il aime une certaine représentation qu'il juge utile à l'autorité de ses fonctions. Mais, au fond, il reste simple.

Aux Jardies, comme à Paris, ses bons moments sont à l'heure des repas, quand il cause librement avec quelques amis, et qu'il peut avoir, sans contrainte, cet esprit parisien mâtiné de fantaisie méridionale, qui faisait ressembler ses conversations avec Laurier à un duel entre un tireur du Nord et un escrimeur napolitain de la bonne école. Sa table est bonne, sans avoir la recherche qu'on lui prête : trois ou quatre plats, et du vin de Bourgogne qu'il trempe d'eau dans un grand verre. Le président de la Chambre déjeune tous les jours avec l'officier de service, son chef de cabinet,

son secrétaire particulier, et retient volontiers ceux de ses visiteurs du matin qui sont ses amis. Les rédacteurs de la *République française*, M. Spuller, M. Ranc, M. Challemel-Lacour, quand il est à Paris, le général Farre, sont souvent ses convives. Les intimes fréquentent surtout chez lui pendant l'intervalle des sessions. On déjeune alors dans les appartements du premier étage, et le déjeuner est un repos. Le rire d'autrefois y retentit, encore un peu voilé de cette gravité qu'imposent la pratique des grandes affaires et le constant souci des responsabilités.

Chez M. Gambetta, qui aime la vie de toutes façons et qui a l'allure d'un grand dépensier de lui-même, il y a de singuliers retours de mélancolie. La cuisine de la politique n'est pas amusante tous les jours. Le goût très affiné, malgré quelques rugosités de l'écorce, entraînerait volontiers le président de la Chambre vers les arts et des plaisirs délicats. Ce démocrate, à qui l'argent est indifférent, aime le luxe, et le plus grand de tous n'est-il pas la rêverie tranquille? Il n'a guère le loisir de s'y livrer, trouvant à peine, de temps en temps, une heure pour relire un chapitre de Montaigne ou de Rabelais, qui sont ses favoris. Mais, quand on le connaît, on surprend en lui des lassitudes — courtes d'ailleurs. Il n'y aura jamais de repos pour ce lutteur, qui a « une pensée derrière la tête », comme disait Sainte-Beuve, pensée

qui le domine et le guide, et le met au-dessus des vanités satisfaites et des joies du pouvoir. Ce Méridional affamé de vie, de soleil, de mouvement, d'art, regarde vers le Nord.

ÉMILE DE GIRARDIN

La robe de chambre est une veste rouge. Quand on va le voir et qu'on est introduit dans son grand cabinet de travail, où l'on le trouve écrivant, il a l'air et le costume d'un bourreau de mélodrame. Les bonnes gens qui lui apportent des « Nouvelles » ou des « Romans » pour la *France*, à le regarder, doivent sentir quelque chose leur passer dans le cou, comme le froid de la hache. Il a l'accueil glacial jusqu'à la dureté. Il ne compte qu'avec qui compte.

Il y a vingt ans que je vois M. de Girardin; nous avons fait, au temps jadis, campagne ensemble. Je ne le connais pas. Tout ce que je puis faire ici, c'est de chercher, avec le lecteur, la solution du problème moral qu'il offre, d'essayer d'en dégager l'X, en allant du connu à l'inconnu.

Entrons d'abord chez lui.

La maison de la rue de La Pérouse est de belle tenue, sur un pied presque grandiose. Six ou huit

chevaux à l'écurie, une douzaine de valets. Pas d'ostentation cependant; mais un goût un peu sec. Une grande salle à manger un peu nue, quatre panneaux de Delacroix dans le salon, et, faisant suite à celui-ci, une bibliothèque longue, avec des rayons bas et une série de toiles, en général assez médiocres, sur les murs. Le portrait de son père, celui de sa mère, placés là à côté l'un de l'autre, sans affectation, mais sans embarras. Le père est en uniforme de général. On sait quels terribles hommes étaient pour les maris ces grands vainqueurs empanachés du premier Empire, qui touchaient barre à Paris entre deux campagnes et enlevaient des femmes comme des redoutes! M. de Girardin fut un fruit de la bataille d'Austerlitz. Sa mère, femme très distinguée, mariée à un magistrat, aima le beau colonel que l'empereur avait décoré sur le champ de bataille. Plus tard, M. de Girardin se maria et, rallié à la Restauration, fut grand veneur de Charles X. Il avait oublié de reconnaître son fils, et même un peu de l'élever. Émile s'est élevé tout seul, et quant au nom qu'on ne lui donnait pas, il l'avait pris.

Quand on quitte la bibliothèque, pleine de ces souvenirs que M. de Girardin a contés lui-même avec une sorte de bonhomie hautaine, on monte, par un grand escalier de marbre, au premier étage, où sont les chambres et le cabinet de tra-

vail. Celui-ci est vaste, simplement décoré. Les parois en sont garnies par un cartonnier immense. Au milieu est assis à sa table M. de Girardin, tel que l'a peint Carolus Duran, avec sa physionomie mobile comme celle d'un singe, et menaçante comme celle d'un tigre. Il y a en lui un homme terrible, et même dans les lieux de plaisir, au théâtre, par exemple, son œil d'acier et sa lippe inquiétante, quand il est au repos sur le bord de sa loge, donnent l'idée d'une force qui serait plus redoutable que bienfaisante. Tel il apparaît même dans son cabinet de travail, même dans l'intimité de la robe de chambre. Il est là comme dans une forteresse, appuyé à son cartonnier mystérieux. Dans ce meuble, vous trouveriez tout un arsenal. Sur toute chose et sur tout homme qui en vaille la peine, le polémiste a des notes, des renseignements, des pièces. Il est campé là comme un homme de guerre, au milieu de ses canons.

Le mot que je cherchais pour peindre M. E. de Girardin est venu me trouver. C'est un homme de guerre. Vous savez qu'il eût voulu être soldat et qu'on le refusa — pour faiblesse de constitution, — ce qui étonne si on pense à la vie qu'il a eue. Mais c'est un homme de guerre tout particulier, qui aime la guerre pour la guerre, la lutte pour la lutte, recommençant toujours comme s'il cherchait moins la victoire qu'il n'a horreur du repos. Il a livré cent combats, il a couché parfois sur le

champ de bataille : il n'y a jamais dormi. Il y a quelques mois, irrité d'un débat où il s'était jeté tête baissée, il partit, annonçant qu'il quittait l'arène. Quinze jours après, il était réinstallé à sa table, rédigeant ses entrefilets de son écriture fine et nerveuse. Personne ne pense qu'il prenne sérieusement sa retraite. La polémique est un besoin de ses nerfs, comme l'escrime est une nécessité pour les muscles des vieux batteurs de fer. Il l'aime mieux violente. Pareil aux boxeurs de Londres, qui se sont entraînés sur la planche, il ne sent pas plus les coups qu'on lui donne, s'ils sont légers, qu'il ne mesure lui-même la force de ceux qu'il porte. Grand appréciateur de la finesse dans le talent d'autrui, il dédaigne d'en avoir lui-même. Il est, en cela, écrivain démocratique au plus haut degré. Il fait beaucoup d'alinéas et n'écrit jamais entre les lignes.

D'où vient à M. de Girardin cette *combattivité* comme disent les phrénologues, qui a fini par dégénérer chez lui en habitude, quelques-uns disent : en manie? Pour comprendre l'homme mûr et le vieillard, il faut ici remonter jusqu'à l'enfant et au jeune homme. Quoique né à un moment où l'esprit aimable du dix-huitième siècle régnait encore sur la société française, la bâtardise de M. de Girardin lui fut une difficulté et un obstacle à son entrée dans la vie. Il en souffrit incontestablement. Pour un rien, nous aurions en lui un An-

tony, et il y a quelque trace, dans son livre d'*Emile*, d'une mélancolie désespérée, fort à la mode alors. Et avec cela, on ne voulait pas de lui comme hussard, sous prétexte qu'il était faible de constitution!

Bâtard et poitrinaire! c'était complet.

Mais, heureusement, Émile avait de la santé et de l'esprit. Il résolut, puisqu'on n'avait pas fait sa vie, de se la faire lui-même, ainsi qu'il avait pris le nom qu'on ne lui avait pas donné.

Il commença par jouer. Commis d'agent de change, il demanda la fortune à la spéculation, et y dévora son petit pécule. Il avait pourtant toutes les qualités du joueur. Le sang-froid, l'audace, le courage. Ce dernier mérite fut toujours très grand chez lui. Avant le duel où il tua Armand Carrel, — qui n'avait pas raison dans cette affaire à l'issue funeste, — il s'était déjà battu trois ou quatre fois. Mais c'est surtout dans les troubles civils qu'il se montra résolu. En 1848, trois jours durant, il tint tête à une foule stupide qui voulait briser ses presses. Ceux qui le virent à ce moment-là le trouvèrent vraiment admirable, héros de la liberté et du droit. Sa lutte contre Cavaignac, qui avait eu tort de le faire arrêter, fut mémorable.

C'est d'ailleurs dans l'opposition que M. de Girardin est une force. Il a fait la campagne contre le 16 Mai avec une superbe résolution, prêt à

tout, attendant le coup d'État, préparé à l'exil, comme au 2 Décembre, ayant déjà choisi ses vêtements, avec des billets de banque cousus dans la doublure de son gilet.

Je ne raconterai pas les nombreuses entreprises de M. de Girardin. J'essaye de faire un portrait, non d'écrire une biographie. Pendant près de trois quarts de siècle, il fut mêlé à tout, se jeta dans toutes les luttes, avec son esprit aventureux, corrigé par l'allure correcte de ses manières. Un Yankee bien habillé et bien élevé, a-t-on dit de lui. De toutes les idées que M. de Girardin jeta aux quatre vents, — une par jour, aimait-il à laisser dire! — les unes ont fait leur chemin, les autres sont restées à l'état de paradoxes brillants; quelques-unes enfin, plus rares et précieuses, sont semences d'avenir. Ne se liant à aucun parti, ne se liant même pas avec lui-même, car il ne fut jamais embarrassé de se dédire (pacifique et guerrier par exemple), il a pris la situation facile d'un professeur d'hypothèses et d'un essayeur de solutions. Cela l'a tenu en dehors de la pratique gouvernementale. Jamais il ne put être ministre, ce qu'il souhaitait. Il en voulait à Thiers à ce propos, l'accusant de lui avoir barré la route. Thiers était inquiet de cette hostilité. « Ce diable d'homme, disait-il, n'est même pas comme Dufaure, qu'on prend avec soi pour ne pas l'avoir contre : il est

impossible au ministère, et il est difficile de gouverner contre son opposition. »

Bref, il le redoutait et tâchait de le satisfaire en dehors de l'exercice du pouvoir. Mais les satisfactions que M. E. de Girardin ne trouva pas dans le gouvernement actif, il les eut dans la direction des esprits et dans les réalités de la fortune. Là encore il fut un lutteur extraordinaire. On a trop oublié la réforme qu'il fit de la presse, par le bon marché poursuivi par lui sous toutes les formes, dans d'admirables combinaisons de librairie. Il a vulgarisé le journal. Vulgariser, c'est rendre accessible à tous : c'est aussi rendre vulgaire. Les écrivains de race n'ont pas à être reconnaissants à M. de Girardin. Ils regrettent l'ancien journalisme, plus littéraire. Mais, avec le prix à bon marché, une force démocratique était née, force que son créateur, — par un singulier caprice de son esprit, — s'obstina encore à trouver impuissante! Dans le grand mouvement d'hommes et d'affaires, M. de Girardin se créa des inimitiés terribles. Peu d'hommes ont été plus décriés, — plus calomniés aussi, je le crois. En affaires, il était dur, — la dureté est un trait essentiel de son caractère, — mais correct. Moins riche qu'on ne pense, il aime les affaires pour les affaires, en joueur et en lutteur. C'est pour lui une forme de la bataille de la vie, de cette bataille qu'il prolonge au delà du nécessaire, pour le plaisir.

Redouté de tous, estimé, au moins sur certains points, de ceux qui le connaissaient, M. E. de Girardin est peu aimé. Je me le représente volontiers comme le chevalier de la légende allemande qui devait quitter son armure s'il rencontrait un amour pur et une amitié sans réserves, et qui mourut à cent ans sans avoir déposé son heaume. Je voudrais trouver le défaut de la cuirasse, le point vulnérable, et quelque faiblesse charmante. Peut-être est-ce aux femmes qu'il faudrait demander ce secret qui nous échappe?

Jeune, il épousa Mlle Delphine Gay, une des dixièmes muses de notre temps. Il semble, — mais qui dira le vrai sur ces matières délicates? — que ce fut surtout là une association de deux intelligences. La muse aimait les hommages. Mais elle gardait une grande estime pour son mari. « C'est encore celui qui est là, disait-elle à ses courtisans, en montrant le cabinet de travail de M. de Girardin, qui est le plus fort. » Plus tard, M. de Girardin, qui avait supporté avec orgueil sa naissance désavouée, supporta sans ridicule une seconde union qui ne fut pas heureuse. La dignité qu'il apporta dans une rupture indispensable mit les rieurs de son côté. Trempé par la vie, M. de Girardin n'était pas fait pour sentimentaliser sur les choses du cœur. Cependant, il aimait la société des femmes. Nul n'eut plus d'amies, qui furent seulement et sincèrement des amies. Il

les prenait un peu dans tous les mondes, pourvu qu'elles eussent de la beauté, de l'esprit et de l'élégance. Il aime, dans son salon, les fleurs mourant aux corsages, les longues traînes des robes sur les tapis. Pour l'amour, il en parle en sceptique, en fils du dix-huitième siècle, qui croit encore plus peut-être à l'échange de deux fantaisies qu'au reste... Mais quand il s'agit des femmes, on ne sait jamais le fond d'un cœur masculin. Qui sait si le scepticisme de M. de Girardin n'est pas comme un bouclier léger dont le batailleur a voulu compléter son armure ?

On dit qu'il va prendre sa retraite, et c'est pour cela que j'en parle aujourd'hui. Mais je n'y crois guère. La vie publique est trop intéressante encore pour lui. Quant à rester spectateur, je l'en défie. Au meilleur fauteuil, il préférera toujours les planches, les coulisses, les applaudissements, les sifflets même. L'activité n'est pas comme la passion : celle-ci a des mélancolies et des apaisements que celle-là ne connaît jamais !

M. RENAN

M. Renan est à Londres. Il devait y donner des conférences, des « lectures », comme disent nos voisins. La maladie l'a cloué sur son lit. Un instant, nous avons même été inquiets de la tournure que prenait le mal. Nos craintes ont heureusement disparu. Dans quelques jours M. Renan pourra goûter les joies élégantes que la « season » procure aux étrangers. Il pourra admirer ce carnaval printanier, si charmant dans l'île verdoyante, où, à travers les haies au feuillage tendre on voit passer les *misses* à cheval, qui dérangent parfois l'équilibre de leurs tresses blondes en de folles courses, mais ne perdent jamais, ni leur assiette sur la selle, ni le sang-froid de leur cœur. Ce sera une grande curiosité pour l'Angleterre lettrée et philosophique d'écouter M. Renan, et j'envie ceux qui pourront entendre ce diseur incomparable.

Renan, dans ses études, a été vivement préoccupé du génie anglais, qu'il a pénétré. Il s'est inspiré de Shaskspeare et n'a pas craint de donner

une suite, trop philosophique peut-être, aux aventures gracieuses d'Ariel et de Caliban. Mais qui sait si les Anglais goûteront le grand esprit de Renan? J'ai quelque scrupule à ce sujet. Je crains que les Anglais ne voient en lui qu'un critique comme les autres, un exégète libre et hardi à la façon de Strauss, avec plus de style et une érudition plus rajeunie. Qui sait même si le protestantisme assez intolérant d'Albion ne le considérera pas comme un simple hérésiarque de plus, avec cette circonstance aggravante qu'il est aussi sévère pour Genève que pour Rome? Cela ne vaudrait pas la peine qu'il a prise de passer la Manche. Car ce qu'il y a d'attrayant et d'exquis en Renan, ce n'est pas le savant, c'est le poète et le philosophe, qui sont marqués au coin de la race latine, et de telle manière que les Anglais seront peut-être, en le voyant, plus étonnés de son grand renom que charmés de son génie.

Je ne vois guère de figure plus originale que celle de M. Renan. Au physique, c'est un des hommes les plus laids que j'aie rencontrés. Les cheveux sont plats et rares sur le front sans éclat; le nez est déplorablement gros, avec des bosses, comme un nez destiné à être un pied de marmite, et qu'on aurait, changeant d'avis, fait monter à la dignité de nez aquilin; la bouche est lourde, le menton épais, la joue flasque, l'oreille commune. Les yeux eux-mêmes sont gris, pétillant parfois,

ne flambant jamais. Le personnage est gros, affaissé; sauf les mains, des mains d'évêque, l'allure grave d'un défroqué ou d'un ecclésiastique médiocrement soigné, tourmenté d'une sensualité étrange qui fait frissonner ses lèvres lippues et couronne le front de rougeurs. Il faut que Renan parle pour que l'impression fâcheuse qu'il produit sur le spectateur s'efface peu à peu, et que le charme opère. Charme irrésistible, auquel on ne saurait échapper.

Comme l'Hercule gaulois, dieu de l'éloquence, il a les chaînes d'or qui partent de ses lèvres et enveloppent les cœurs séduits.

La laideur de M. Renan, dont je n'ai rien dissimulé, est un élément essentiel de l'étude de son personnage. Il faut croire à l'influence du physique sur le moral; et non seulement à l'influence de la structure intérieure, qui détermine le tempérament, mais encore à celle de la structure extérieure des êtres, qui est pour beaucoup dans leurs relations avec le milieu. Un homme de complexion ardente, d'imagination vive, quand il est laid, devient fatalement un grand cynique ou un grand poète. Parfois, les deux façons d'être se confondent ou alternent, comme chez Sainte-Beuve; parfois l'une l'emporte et règne seule sur l'âme, comme chez Renan.

Balzac a peint d'un pinceau immortel le type de l'avare, ce grand poète de Gobsek qui dédai-

gnait de jouir des biens que peut procurer l'or et qui meurt misérable, affamé presque, au milieu de ses richesses accumulées. Il vivait par l'imagination. Ses caprices les plus étranges, il se les passait en remuant à poignées les trésors qui pouvaient les lui procurer. La laideur, la timidité, qui en est la conséquence naturelle, créent de la sorte des hommes d'imagination puissante, dont toute la tendresse, dont toutes les ardeurs refluent au cerveau et y font vivre un paradis de Mahomet. Ces gens, qui ne prendraient pas la taille à une jolie femme de chambre et qui balbutieraient devant la plus délurée des cabotines, sont les amoureux hardis et triomphants des reines de Saba et des Cléopâtres. J'ai connu de la sorte plus d'un idéaliste effréné, qui passait presque sordide au travers du monde et avait une si haute idée du luxe, de la grande vie, des amours nobles et furieuses, qu'il dédaignait d'en poursuivre nos timides réalisations bourgeoises, nos minces à peu près. On coudoie ainsi dans la vie des gens qui pourraient dire avec raison, comme le prétendait Swendenborg, qu'ils vivent à volonté dans le monde des esprits.

La possession réelle a des limites : don Juan se fatigue et de Marsay « dételle ». Le rêve est infini. Il ne m'appartient pas de dire si Renan est, aussi nettement que je viens de le dire, de ces rêveurs illuminés. Mais j'inclinerais à croire qu'il

y a en lui de l'ascète et du moine, ayant renoncé aux gaietés faciles de la galanterie pour plonger plus avant, avec une âpre volupté, dans l'amour mystique de l'éternel féminin. Dans ce monde idéal on ne connaît ni les déceptions qui attristent, ni les victoires qui rendent sceptiques. Et quand on en revient pour parler des choses de la terre, au lieu de la fatigue des voluptés charnelles on apporte avec soi un trésor de tendresse qui ouvre sur toutes choses des horizons infinis et donne une singulière puissance sur les âmes.

Il est incontestable qu'il y a, en Renan, un grand amoureux qui aime à travers l'histoire sans se préoccuper des formes ni du sexe même, et qui, comme nous jouissons d'une maîtresse, jouit d'un regard plongé dans l'âme d'un Platon, d'un Jésus, d'un Virgile, parfois même, aux heures de dévergondage, d'un Néron. Ces élans, ces divinations n'ont rien de commun avec la froide méthode de la critique historique. L'imagination qui crée ne permet à la raison qu'un contrôle humble et limité. Servante du poète, elle apporte à l'entrée du sanctuaire les vases sacrés où les initiés font le sacrifice. Le caractère principal de l'œuvre de Renan, c'est la création poétique. Il commence par évoquer le personnage qui l'occupe ; il entre avec lui, comme disent les théologiens, en état d'hypostase. Et quand le héros vit, quand il l'a conçu et enfanté, les matériaux de l'histoire se

pressent et s'accumulent, piédestal de la statue sortie de la main du poète. On s'aperçoit alors que presque toujours le poète a eu raison, qu'il a deviné juste et que le personnage de l'histoire est bien tel qu'il nous l'a dépeint. S'il ne l'est pas, si l'artiste l'a fait trop beau, nous lui donnons encore raison. Je défie qu'on efface de l'esprit des hommes le Jésus, le saint Paul et le Néron de Renan. L'imagination les a évoqués avec une puissance telle qu'ils ont plus de vie que les types contemporains que nous coudoyons tous les jours.

Renan, d'ailleurs, est toujours en dehors du monde contemporain. Il a pris part, par instants, à nos polémiques; il s'est mêlé à la politique; il a même été candidat! mais d'un coup d'œil il échappe au siècle : il retourne aux origines de notre histoire, ou s'envole vers l'avenir le plus mystérieux de l'humanité, dans ses *Dialogues philosophiques*. Timide, embarrassé dans la pratique de la vie, il devient superbement audacieux dans le mépris qu'il fait des formes et du nombre. Les formes périssables, depuis celle des corps jusqu'à celles des États, ne sont rien à ses yeux qu'un fumier sur lequel poussent et grandissent, montant vers le ciel, des fleurs humaines qui ne valent que par leur parfum, je veux dire l'intelligence et l'âme. Sa doctrine aristocratique a blessé notre démocratie, qu'il a trop raillée. On n'a pas assez vu, à mon gré, combien cette doctrine était une

doctrine « réservée » et combien elle s'accommodait de tout dans les affaires humaines.

L'aristocratie idéale de Renan est une aristocratie qui n'a ni organisation, ni hérédité, ni richesses : le plus humble des artisans, s'il fut un grand cœur, y prend place à côté des rois et des artistes. Renan croit seulement qu'à travers les âges il se manifeste des êtres d'élite, souvent victimes de leur propre génie, qui dégagent en eux tous les éléments obscurs de progrès épars dans les foules, assurant le présent et fondant l'avenir, hués, acclamés, martyrisés et suivis par le nombre. Ils se passent le flambeau de l'intelligence humaine au-dessus des foules, comme les coureurs de Lucrèce se passent de main en main les torches enflammées. Cette vue historique, que l'humanité ne vit vraiment qu'en peu d'êtres, est faite d'un grand mépris pour les ordinaires occupations et les vanités du plus grand nombre. Mais elle est sans danger pour les démocraties, qui ne sont qu'un fait et qui, si elles doivent être dominées et conduites, inconscientes d'elles-mêmes, par quelque rare esprit, le seront fatalement, sans que le philosophe qui note cet accident puisse être réputé l'avoir fait naître. Je crois bien que tout ce que Renan a pensé et écrit dans ce sens n'est pas fait pour influer une seconde sur les événements de nos jours.

Quand on traite l'histoire avec une certaine

hauteur de vues, les incidents dont elle est faite, et qui nous paraissent immenses, ne sont plus de rien. Qui sait si dans quelques cents ans un Renan ne dira pas, en parlant de nos aventures contemporaines, un mot qui nous paraîtrait une folie aujourd'hui, confondant les régimes, ne parlant pas des révolutions, et notant seulement dans l'ordre politique, moral et scientifique, deux ou trois phénomènes dont nous ne mesurons pas la portée, semblables à des navigateurs emportés par le vent qui ne savent pas la route parcourue, ou encore à des hommes qui ne peuvent pas mesurer la hauteur d'une montagne, vivant à sa base et sans point de repère et de comparaison?

Il est certain que si jamais l'Européen arrive à être l'homme parfait, le demi-dieu formidablement armé par la science que Renan a entrevu et rêvé, pour cet être admirable l'analyse spectrale sera un plus grand événement historique que le 16 Mai, et ce n'est pas de M. de Freycinet que se rappelleront les historiens du XIXe siècle. Rêves que tout cela! me dira-t-on. Je le veux bien. Mais rêves merveilleux, rêves de tendresse et d'orgueil, qui font l'humanité meilleure dans le passé pour la faire plus grande dans l'avenir. Cette religion de Renan, qui ne demande à l'homme que de croire à l'homme, est faite pour séduire. Il n'est pas surprenant qu'elle ait charmé plus d'un d'entre nous. Il est également naturel qu'elle

ait déplu à beaucoup, aux voltairiens aussi bien qu'aux défenseurs des cultes officiels. Les uns et les autres sont chagrinés par ses hypothèses hardies ou ses espérances indéfinies.

Il est aussi dangereux de dire à un dogme qu'il a fait son temps que de dire à la critique qu'on rebâtira quelque chose d'encore ignoré sur les ruines qu'elle a laissées derrière elle. L'humanité voudrait toujours croire au définitif, dans l'affirmation comme dans la négation. Elle en veut toujours un peu à ces hommes qui placent de grands points d'interrogation devant toutes choses. Et cependant le scepticisme, qui doute souvent de la réalité autant que du rêve et croit à celui-ci autant qu'à celui-là, n'est-il pas la sagesse ? Je le pratique, pour ma part, avec Renan. J'accepte ou je rejette, selon les jours, les poétiques imaginations du passé ou de l'avenir ; mais je crois toujours à lui quand, à la fin du repas, on parle des dieux, comme conseillait de le faire le poète grec, et qu'il nous les montre autrefois montant de la terre vers l'olympe et, dans l'avenir, descendant du ciel sur la terre, c'est-à-dire l'homme réalisant enfin toutes les formes de son idéal !

LA STATUE D'EUGÈNE DELACROIX

Un point par lequel les Parisiens ressemblent certainement aux Athéniens de la belle époque, c'est le goût des statues. On en met partout, et un homme qui n'est pas en passe d'avoir quelque part son effigie en marbre ou en bronze est un mince personnage !

... Et mon valet de chambre est mis... *en statue*

dirait Alceste. Je suis loin, d'ailleurs, de me plaindre de ce goût, quand bien même il irait jusqu'à la manie. On reproche aux démocraties d'être jalouses, et le reproche n'est que trop fondé. C'est déjà quelque chose que la nôtre ne soit pas jalouse des morts et qu'elle accorde à quelques-uns ce que l'homme peut assurer d'immortalité à son semblable.

Si quelques statues peuvent paraître un peu hâtivement décernées à des grands hommes qui dureront moins que le bronze, d'autres arrivent

tardivement, comme une réparation. C'est le cas de la statue de Delacroix. Celui-ci fut un très grand homme, qui ne dut rien à la politique, aux circonstances, à l'engouement de la foule. Tout au contraire, il fut méconnu, nié, ignoré, et, dans la mesure que comportent nos mœurs, persécuté. En 1837, le peintre de la *Barque du Dante* et du *Massacre de Scio* voit ses tableaux refusés, au Salon, par le jury. L'Institut ne le nomma parmi ses membres qu'en 1857, lui ayant préféré pendant vingt ans toute une série d'illustres inconnus. Il est vrai que Thiers, qui l'avait deviné, en rendant compte du Salon de 1827 dans le *Constitutionnel,* s'entêtant à sa découverte comme il s'entêtait volontiers en cas pareil, arracha une commande pour Delacroix au roi Louis-Philippe. Le roi des barricades était de ces gens qui aiment les arts de telle façon qu'on souhaiterait de les leur voir détester! Il fit venir Delacroix pour lui donner quelques conseils, et l'entretien se termina par ce mot admirable du roi : « Enfin, je voudrais, mon cher peintre, que vous nous fassiez un Delacroix qui ne ressemblerait pas trop à un Delacroix. » Ah! rien que ce mot mérite d'être payé d'une statue pour le grand homme qui a dû le souffrir et n'y a répondu que par des chefs-d'œuvre.

Cette statue sera fort belle et intéressante si le sculpteur sait ressusciter le Delacroix que j'ai

connu, sur le tard, superbe encore. Delacroix n'avait jamais été très joli garçon, mais il était mieux que joli garçon : une chevelure noire et abondante, des yeux vifs enfouis sous un front carré et large, une grande bouche puissante et sensuelle, et, avec cela, dans sa redingote un peu longue et le col enfermé dans une haute cravate, à la mode d'autrefois, une allure singulière, souple et nerveuse à la fois, quelque chose de maladif et de passionné. Élevé dans la haute société libérale du premier Empire, — son père, ancien conventionnel, fut ambassadeur et préfet, — Delacroix, grand ami de Berryer, était un causeur charmant, d'une grâce érudite et plein d'une irrésistible séduction. Il avait de l'esprit et, on le voit par ses lettres, mieux que de l'esprit, une chaleur d'imagination qui ne l'abandonna jamais, même dans ses accès de misanthropie. Ce malade perpétuel, car il fut toujours délicat de santé, aimait la vie sous toutes les formes. Il était voyageur, cavalier, chasseur, ami des lettres et de la musique, — il en faisait avec Liszt et Chopin, — aimant ce qu'il appelait « les petites aventures de cœur », qui furent souvent, pour lui, de grandes aventures. Par cette multiplicité de goûts, cette diversité d'aptitudes, Delacroix ressemblait beaucoup à ces hommes si complets qui furent les artistes de la Renaissance. Jamais on ne l'eût réduit à vivre dans l'étroite spécialité de son art, devenu un métier. Quelle

ue fut la maîtrise de sa main, il resta toujours, avant tout, un poète.

L'histoire de Delacroix peut servir à prouver combien l'esprit français, si net et si clair, est lent et indécis en matière d'art. Pour admirer les choses de la plastique, il faut un je ne sais quoi qui est un instinct, et qui fait défaut à notre race. L'amour de l'art, chez nous, a besoin d'être éveillé, guidé et soutenu par une mode, et cette mode est, comme toutes les modes, variable et contradictoire. Cent chefs-d'œuvre, dont quelques-uns égaux à ce que Véronèse et Rubens ont eu de plus beau, ont moins fait pour assurer d'abord la gloire de Delacroix que l'obstination d'une douzaine d'écrivains, véritablement touchés par les beautés du maître. La foule, longtemps, eut sur Delacroix cette opinion réjouissante de M. de La Rochefoucauld, surintendant des Beaux-Arts, qui lui donnait, après ses admirables débuts, le conseil « d'étudier d'après la bosse ». On trouvait que Delacroix ne savait pas dessiner, parce qu'il ne dessinait pas comme Ingres. Des hommes assez érudits, pourtant, tels que M. Ducamp, allaient jusqu'à dire cette niaiserie énorme, — en 1855, au moment de cette Exposition qui fit tenir dans une salle des Champs-Elysées autant de gloire que dans les musées de Flandre et les palais de Venise — que le dessin de Delacroix ne respectait pas « la dignité humaine »! Tous les braves calli-

graphes du pinceau oubliaient à l'envi que le dessin n'est pas la silhouette, que le dessin et la couleur sont aussi liés et collés l'un à l'autre que l'os et la chair, qu'on dessine par le ton, par la masse, en avant comme de profil, avec la lumière comme avec la ligne, et que le mouvement, c'est encore du dessin! D'ailleurs, quand on vendit, à la mort de Delacroix, ses cartons et ses esquisses, il fallut enfin se taire et reconnaître que ce grand homme était aussi grand dessinateur que grand peintre. Et comment en serait-il autrement? Imaginez-vous un poète qui n'aurait du génie que dans ses rimes masculines et qui serait plat sur ses rimes féminines? Il faut lire, dans les lettres de Delacroix, ce qu'il dit de Prud'hon et de Charlet, l'un qui peignait presque en grisailles, l'autre qui ne se servait guère que du crayon. Il les appelle tous deux de grands peintres, des hommes « énormes », car, comme Fromentin, son élève, Delacroix avait un sens critique admirable, compréhensif, et se moquait bien des divisions d'écoles et des questions de procédés. Il est encore un de ces grands romantiques qui sont des classiques.

Quand on eut dit assez longtemps que Delacroix ne savait pas dessiner un nez qui eût de « la dignité », ce fut une autre chanson! Les peintres, cette fois, et non plus les professeurs, les critiques et les bourgeois, imaginèrent de dire qu'il ne faisait que de « la peinture d'homme de

lettres. » Cela, parce que Delacroix, se souciant peut-être plus de la dignité humaine que ne le soupçonnait M. Ducamp, aimait mieux peindre Hamlet ou Dante qu'un fromage de Brie ou une jeune fille coupant un citron. Il faut cependant s'entendre sur la peinture et sur son but. Je ne suis pas un de ces Philistins pour qui le sujet est tout, et qui ne trouvent rien au-dessus d'un tableau qui représente un aveugle conduit par un chien qui se dirige vers un fossé, parce que la question de savoir si l'aveugle tombera ou ne tombera pas dans le trou intéresse leur bon cœur! Mais cependant, quand la peinture, exprimant des formes, et par les seules ressources légitimes de son art, éveille des sensations, des sentiments, des idées même, elle est supérieure à la peinture qui ne nous donne que le plaisir de voir un objet quelconque bien reproduit ou ingénieusement traduit. Que dit-on d'un grand peintre de portraits? Qu'il exprime l'âme du modèle et qu'il est aussi le peintre des caractères. Les manœuvres adroits du pinceau pourront reculer les bornes de l'habileté; ce ne sera pas une suffisante raison pour les égaler aux créateurs de sensations. M. Desgoffes aura tout le talent du monde ; il n'aura jamais de génie, et, sous prétexte de « belle ouvrage bien faite », c'est folie de vouloir comparer une aiguière au *Christ* sublime que Delacroix a peint d'une main d'ouvrier, mais que guidait une âme de poète.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, du *krach* qui menace les peintres. Il paraît que ça ne va plus et qu'il est moins aisé chaque jour de bâtir un hôtel avec quelques tubes de couleur écrasés sur une palette. L'acheteur se lasserait et la concurrence serait terrible. Je crois, en effet, que ce *krach* est imminent. Mais, pour moi, il est fait depuis longtemps, et le *krach* matériel ne sera que la conséquence fatale de ce qu'on peut appeler le *krach* moral. La cervelle des peintres leur a passé dans les doigts. Ils sont habiles, adroits, « roublards », industrieux et industriels; mais on dirait qu'ils n'ont plus rien dans la tête que les ivresses de la vanité que donne le succès. Il y a des salles entières de l'Exposition de cette année où, même devant des toiles « bien faites », l'homme le plus sensible n'éprouvera pas la plus petite émotion. Même quand le sujet choisi est dramatique, on sent que le drame ne s'est pas passé dans le cœur du peintre. Il n'éveille chez nous que la vaine admiration de sa main savante. On devine qu'en dessinant, il a pensé à je ne sais quoi, peut-être à la différence de la cote des toiles à Paris et à New-York, mais, certes, pas à ce qu'il faisait. L'enfer où Mendès plonge à raison les femmes distraites pendant les adorations de l'amant a un cercle aussi pour les peintres qui n'ont pas pleuré, hésité, rêvé ou frémi en faisant leur œuvre. Le pittoresque extérieur de Delacroix, si admi-

rable, n'est rien à côté de l'émotion intime qu'il met en ses tableaux. Il est, au plus haut degré, créateur et évocateur, et il plie la nature même à son inspiration de poète. Un jour, il revient du Maroc ensoleillé, et s'arrête à Toulon. Hamlet lui apparaît dans le cimetière de la petite ville, et il peint Hamlet, Et cet Hamlet, c'est le véritable, le seul, qui rêve et qui fait rêver. Document humain aussi, mais document humain que le peintre a trouvé dans son cœur et non pas ramassé, au hasard, au coin des rues. Ce n'est pas que je nie au peintre le droit de s'inspirer de la vie contemporaine. Mais le mot même dont je me sers, banal et d'usage, ne dit-il pas qu'il y a un travail à faire, dans la cervelle de l'artiste qui « s'inspire »? Cette vie contemporaine, Delacroix ne l'a pas négligée. Il a vu la Révolution de 1830, et il a peint sa *Barricade,* qui en dit, sur les trois glorieuses, autant que les *Iambes* de Barbier. Nous en avons vu, hélas! des révolutions et des grandes journées de deuil. A de rares exceptions près, il semble que l'âme des peintres soit restée froide à ces spectacles. Une esquisse, grande comme la main, de M. Cazin, a pu passer, l'an dernier, pour une des meilleures toiles du Salon, parce que le peintre y avait mis quelque chose qui n'était pas seulement du blanc opposé et des ombres colorées, qui sont à la mode!

La peinture, aujourd'hui anarchique et vide à

la fois, pour habile ou spirituelle qu'elle soit, n'est plus un art, au noble sens du mot, que pour bien peu de gens, et, parmi ceux-ci, pas un n'a le don de Delacroix, les uns manquant de puissance, les autres de variété. C'est avec humilité que nous devons nous serrer autour de la statue de ce grand maître. Comme Michelet, comme Hugo, à qui il ressemble, il a ressuscité pour nous le passé, et jeté à la foule l'histoire vraie, sous sa forme la plus saisissante. Le drame chrétien, depuis les splendeurs du lac Tibériade jusqu'à l'agonie du Calvaire et l'ensevelissement, les grandeurs bibliques, Jérusalem comme Ninive, l'Orient des empereurs et des Croisés, le Moyen Age tout entier, batailleur ou rêveur, puis encore les mythologies superbes disant les premiers âges du monde, enfin l'Afrique, presque inconnue alors, il a tout découvert ou retrouvé. Telle toile de lui, que je n'ai pas vue depuis vingt ans, j'en ai plein les yeux, tant il savait frapper aux âmes. Ce n'est que justice de le couronner enfin, et si on peut permettre à M. Meissonier, empereur des habiles, de se hausser jusqu'à Delacroix, c'est pour lui poser le laurier vert sur le front !

ÉDOUARD MANET

Voici que l'œuvre presque entier de Manet est exposé, et exposé, s'il vous plaît, à l'École des Beaux-Arts. Quels drôles de gens nous sommes! Pendant vingt ans, on a refusé au Salon des tableaux de Manet, dont quelques-uns avaient les trois quarts au moins des qualités que recommande l'Institut. Puis, à ce même Salon, on fait accueil au *Tueur de lions,* une toile ratée, plate comme un papier peint; et, Manet mort, on lui décerne cet honneur très particulier d'avoir notre École d'État pour salle d'exposition! Que voulez-vous que deviennent, en présence de ces incohérentes contradictions, nos pauvres élèves? Si l'un d'eux s'avisait de prendre Manet pour modèle, quand il exécutera son morceau de concours pour le prix de Rome, son compte sera bon : il serait classé le dernier. N'aurait-il pas le droit de se plaindre, et de trouver que si l'État a la prétention de donner un enseignement d'art, il ne serait pas mauvais qu'il s'avisât aussi d'avoir quelque chose ressem-

blant à une doctrine? Ce n'est pas, d'ailleurs, sans protestations que l'exposition de l'œuvre de Manet s'est ouverte. Il y a même eu des indignations et des fureurs. Je me contente, pour moi, d'éprouver un peu d'étonnement.

Vous irez voir cette exposition, qui est curieuse. Je ne veux pas m'y faire votre guide, car il n'y a pas grand intérêt à reparler de tableaux fort connus pour la plupart. Jetons seulement un coup d'œil d'ensemble sur la vie de Manet, telle que nous la raconte le livre de M. Bazire, que vient de publier M. Quantin, avec le nom du peintre pour titre. Ce livre contient des planches, dont je n'ai pas toujours aimé le choix. Certains tableaux y manquent, qu'on y devrait trouver. On ne pouvait pas nous donner l'œuvre entier de Manet, qui est considérable : mais je regrette de ne pas voir ici, au lieu de croquis parfois sans importance, la gravure de toiles célèbres, *Olympia*, le *Bon Bock* ou le *Tueur de lions*. Le livre aussi m'est suspect par le ton apologétique qui y règne. C'est l'œuvre d'un disciple. Et si, pour un peintre c'est une chose terrible de ne pas oublier ses maîtres, c'est chose terrible aussi d'avoir des disciples trop chauds. Car le propre des admirateurs, c'est d'admirer les défauts comme les qualités, et souvent davantage. J'ai connu un Wagnérien qui s'en fut siffler le *Rienzi* de Wagner, parce que cette œuvre du maître, parfaitement

claire et souvent superbe, n'était pas dans le système de la mélodie continue de l'ennuyeux *Parsifal!* La piété de certains admirateurs fait plus de tort aux gens que l'inimitié de leurs adversaires.

Manet s'en doutait bien, et l'avoua presque quand il ne voulut pas prendre part à cette exposition fameuse des impressionnistes, qui fut le triomphe de la lumière décomposée, et où se trouvait ce portrait étonnant de M. Spuller, qui avait l'air modelé avec une boîte de pains à cacheter, multicolores et pris au hasard! L'audacieux maître des Batignolles pensa alors qu'on allait vraiment trop loin dans sa voie, et que ses élèves l'assassinaient, car ce Parisien instruit, raffiné, à la mine éveillée et à la tenue de dandy, avait beaucoup d'esprit. Vingt ans de luttes, peu courtoises, avaient aiguisé sa verve plutôt qu'aigri son caractère. On l'avait littéralement accablé de gros mots. La peinture officielle n'est pas tolérante. Elle crie, là où il faudrait se contenter de sourire. J'ai connu des gens qui, de bonne foi, considéraient M. Manet comme une façon de malhonnête homme, parce qu'il ne se servait pas de bitume. Ce sont d'étranges folies que ces emportements! Manet y répondait par des épigrammes, souvent très drôles. C'est lui qui, devant la charge de cavalerie de M. Meissonier, dit ce mot exquis : « Tout est en fer, excepté les cuirasses! » Cela n'accommodait pas les choses, d'avoir raison, sinon dans son

œuvre, du moins dans la critique de l'œuvre d'autrui. A mes yeux, le grand mal de cette longue guerre entre M. Manet et les peintres de l'école, fut de pousser celui-là à des exagérations enragées, de le sacrer maître et chef d'une bande de révoltés, de l'empêcher de travailler librement, de le porter aux extrêmes. Et ce n'était pas vraiment la peine de faire cette guerre à Manet vivant pour capituler devant Manet mort!

On nous donne Manet pour un peintre très « personnel », on nous le présente comme un « tempérament ». C'est le grand mot de la critique moderne. Tempérament, c'est la façon contemporaine de dire le « Tarte à la crème » de Molière. J'ouvre le *Gaulois* de ce matin, et j'y lis, à propos de *la Chanson des nouveaux Époux*, de Mme Adam, cette phrase étonnante : « Dans ce livre, Mme Adam répand, en une belle langue, les générosités d'une âme élevée et d'un tempérament remué. » Autrefois, on disait d'un livre qu'il avait du bon sens, de l'esprit, de l'émotion, du style. On constate aujourd'hui qu'un « tempérament remué y répand des générosités dans une belle langue »! Le « tempérament », on en faisait la qualité maîtresse de Manet. Il est certain qu'en de rares tableaux, — je dis exprès : rares, — Manet montra une manière presque personnelle. Mais ce fut sur le tard, et cette personnalité fut longue à se débrouiller, car on n'est original ni

par les lacunes, ni par les incorrections, mais seulement par une façon de voir et d'exprimer les choses qui soit nouvelle, sans aller contre deux ou trois lois que le bon sens impose à toutes les écoles. Une faute de dessin, un défaut de modelé, une absence de perspective aérienne ne peuvent constituer une œuvre originale; ils ne font qu'une œuvre incomplète, ce qui n'est pas la même chose.

Après avoir été un écolier fantaisiste, Manet voyagea comme matelot, et visita l'Amérique du Sud. Je n'ai rien connu de son œuvre rappelant ce voyage lointain. Puis il entra dans l'atelier de Couture. C'était, alors, un atelier révolutionnaire que celui du peintre du *Petit Tambour,* du *Fauconnier,* de l'*Orgie parisienne.* Couture, déjà, cherchait à échapper à la sauce bitume, et opposait les blancs, malheureusement crayeux, aux noirs, malheureusement lourds. On n'a pas assez remarqué, chez Manet, la persistance de cette influence. On la trouve dans le *Buveur d'absinthe,* dans *le Fifre,* jusqu'à un certain point dans *Olympia.* A cette influence se joignit celle des Espagnols. Manet avait été assez longtemps *Tra los montès.* Il en avait rapporté au moins l'idée de ses meilleurs morceaux de peinture, les *Toreros, l'Enfant à l'Épée, le Guitariste,* qui après Velasquez, et surtout après Goya, doivent passer pour des toiles plus habiles qu'originales. Il en

avait rapporté aussi, ce qu'on a moins vu, l'inspiration de ses tableaux religieux, le *Christ insulté*, et *les Anges au tombeau du Christ*. L'école de Manet parle mal volontiers de ces œuvres. Outre qu'elles sont exécutées dans la lumière de l'atelier, elles ne sont pas faites sur des documents, et l'école se vante de ne peindre que *de visu* des sujets contemporains. « Qui donc a vu le derrière d'un ange? » disait le gros Courbet, en s'esclaffant. Et Jésus-Crist? ajoutait-il, « je ne connais pas ce particulier... » Manet ne le connaissait pas davantage, et le rêva peu. Ses toiles de sainteté, conçues en dehors de toute préoccupation autre que celles du métier, dérivent bien directement de Theotocopuli el Greco, qu'il avait connu à Tolède. La filiation est frappante. Le peintre Veneto-Espagnol modelait par des oppositions de blanc et de noir, comme Manet. Celui-ci, seulement, supprimait volontiers les demi-teintes, cherchant ainsi la franchise, atteignant souvent à la brutalité, si bien qu'on a pu dire de certaines de ses toiles qu'elles ressemblaient assez au portrait d'un mitron couvert de farine qu'eût embrassé un charbonnier noir de charbon. Mais, dans toute cette première manière, Manet, avec de grandes qualités et de grandes lacunes, tant par le choix de ses sujets que par l'exécution, restait un peintre plus incomplet qu'original. Simplificateur excessif souvent, nullement créateur. Pour voir en lui, dès

le premier jour, un chef d'école, il a fallu la légèreté ordinaire des hommes de lettres qui se font critiques d'art, en croyant trop à l'assimilation aisée et juste entre les procédés littéraires et les procédés plastiques.

Les critiques d'art ont bien fait du mal aux peintres, et, par dessus tout, celui de leur mettre en la cervelle toutes sortes d'imaginations, qui n'ont rien à voir avec la peinture. Champfleury, Castagnary et Proudhon, par exemple, ont soufflé à Courbet, qui n'était qu'un manœuvre très fort, toutes sortes de théories dont se gonfla sa vanité. Encore Proudhon eut soin de lui dire qu'il ne savait pas ce qu'il faisait en peignant... On rendit à Manet un mauvais service tout pareil. Il fut, au café fameux des Batignolles, abreuvé, noyé de théories transcendantes. Il devait être le grand apôtre du Naturalisme, le maître de la Modernité, et cette prétention s'afficha, presque aussitôt, par le choix des sujets qu'il entreprit. Sous prétexte que la Nature donne tout, ce qui est une erreur, car elle ne donne que les éléments du tout, il ne s'inquiéta plus de la composition. Il se plut, dans les endroits où il cherchait ses modèles, à *couper des tranches* dans un café, une salle de théâtre, une foule, sans s'apercevoir que rien n'est plus faux que cette vérité sans choix. Par dessus le marché, on s'avisa de lui prêter je ne sais quelle philosophie. Quand, après Courbet, il

se mit à peindre des « paysages de mer », il donna *le Combat de l'Alabama et du Kearseage*. On qualifia alors ce tableau de « page colossale par la philosophie qui s'en dégage. » Mais quelle philosophie? Est-ce d'avoir fait la mer grande et les bateaux petits? En ce cas, le premier des philosophes est ce bon auteur de lithographie qui a montré des naufragés, voyant à l'horizon passer une voile presque invisible. Tous ces grands mots sont funestes aux peintres. Ils leur font oublier les limites de leur art, et leur donnent d'irritantes prétentions. Je ne sais si je me trompe. Mais il m'apparaît que quand un peintre s'inféode à une école littéraire, il se coupe à lui-même les ailes, sous prétexte de voler plus haut que les autres peintres. Il s'interdit la vision originale de la vie : il descend du créateur à l'illustrateur.

Le choix des sujets, emprunté à la vie contemporaine dans ce qu'elle a de plus vulgaire, ne constitue pas à lui seul la seconde manière de Manet. Il modifia son système de dessin et son procédé de coloration. Savait-il dessiner? Plus qu'on le croit. Il ne faut pas toujours prendre pour des dessinateurs parfaits les peintres qui donnent à leurs personnages des silhouettes bien arrêtées, et tenir pour des ignorants ceux qui, dans le dessin, poursuivent surtout le mouvement, dussent-ils, pour cela, détruire la silhouette, — comme faisaient Corot et Delacroix. Il y a des

esquisses et des croquis de Manet qui sont très bien dessinés. Sa faiblesse fut dans le modelé par la couleur. Ni avec les blancs et les noirs de sa première manière, ni avec les tons « décomposés » de sa manière en plein air, il n'arriva à un clair-obscur donnant des plans justes. La théorie des tons décomposés le domina pendant la dernière période de sa vie. Son école, qui est nombreuse, réagissait contre les facilités complaisantes des jours d'atelier. Elle voulait placer les modèles dans l'air, non dans les fonds ordinaires des portraitistes. Elle observait deux choses, vraies en soi : la crudité de certains tons en plein air, et les reflets que la lumière propage d'un objet à l'autre. Mais Manet, en adoptant un système d'exécution qui centuple la difficulté, n'eut pas la main nécessaire pour faire triompher ce système par la perfection des œuvres. Même en plein air, tout se modèle par le clair-obscur : seulement, au lieu du clair-obscur accusé de l'atelier, on a un clair-obscur plus délicat, avec des dégradations infinies de tons. C'est à peine si l'œil les perçoit, et je me demande si la main peut les exprimer? Manet, en tous cas, n'y est pas parvenu. La nature lui a échappé, et il a déplacé une convention tout au plus, en faisant succéder au mensonge du jour d'atelier le mensonge des tons plats et des reflets trop violents. La tentative fut pourtant curieuse et n'a pas été sans action sur nos peintres. A ce

titre, il restera, *manebit,* comme disait sa devise. Mais il restera seulement comme un chercheur, original sur le tard, d'une originalité restée impuissante. On a été injuste d'en faire un Cabrion farceur; mais c'est trop, vraiment trop, de le comparer à Jésus-Christ, comme fait M. Bazire! Son œuvre risque de se voir sacrifiée, entre des disciples qui le compromettent en l'exagérant, et d'autres, qui le font oublier en le corrigeant et en le complétant avec plus de science et d'adresse.

LE POÈTE NATIONAL

Le grand poète qui vient de descendre au tombeau comme un soleil qui disparaît derrière l'Océan a eu, vivant, tant de gloires qu'on peut dire qu'il lui en a manqué une; ou, du moins, qu'il en est une qu'on ne lui a pas accordée autant qu'il la méritait. Victor Hugo, en étant le poète que les femmes ont le plus admiré, n'a pas été toujours celui que nous avons le plus aimé. Lamartine et A. de Musset ont été surtout nos poètes, l'un ayant volontiers plané dans les hautes régions de l'amour idéal, l'autre étant descendu dans les abîmes de la passion et nous y ayant entraînées. Anges ou démons, voilà, paraît-il, ce qu'il nous plaît surtout d'être; et nous ne sommes contentes qu'à demi de ceux qui nous traitent simplement comme des êtres humains. C'est pourtant notre lot le plus sûr et le plus charmant; et nul poète ne nous l'a accordé comme Victor Hugo.

Jusqu'au dernier jour de sa vie, il a gardé pour les femmes un amour qui se traduisait par une

galanterie touchante. Jeunes ou vieilles, petites filles ou aïeules, les femmes étaient toujours saluées par le poète avec une grâce particulière, et, à toutes, il baisait la main comme un marquis d'ancien régime. Mais c'est surtout dans ses écrits que nous devons chercher ce qu'il a pensé de nous. Or, dans l'œuvre entier de Victor Hugo, il n'y a pas un mot contre nous, pas même une de ces malices auxquelles nous sommes si habituées que nous les entendons sans ennui et les prenons parfois pour des compliments. Il a chanté la femme de tous les âges et de toutes les conditions, dégageant sans cesse d'elle l'idéal qui y est, l'éternel féminin que le poète trouve, avec ses grandeurs et ses grâces, chez la reine comme chez la courtisane. Quand, au théâtre, la nécessité du drame lui a fait montrer une femme criminelle ou coupable, il a toujours fini par trouver un coin de son cœur par où elle est excusable ou grande, comme mère ou comme amante. On a fait une galerie des Femmes de Shakespeare. Ne pourrait-on pas faire, en de magnifiques portraits, la galerie des Femmes de Victor Hugo, tout aussi variée? C'est Dona Sol, une héroïne de Corneille, transfigurée par la manière et par le décor romantiques, mais qui, comme les grandes femmes cornéliennes, existe par la lutte de la passion et du devoir. C'est Lucrèce Borgia, un abîme d'ombre où court un rayon sublime de soleil; c'est Marie Tudor, que l'amour

perd et punit. Quelle admirable pureté chez la Blanche du *Roi s'amuse*, qui aime, pardonne et meurt! Et la Regina, des *Burgraves*, et l'aimable fille de Cromwell, et la bohème Esmeralda, et l'admirable Marion, qui revient à la vertu pour que le sacrifice qu'elle fait soit plus grand pour sauver Didier! Dans cette galerie dramatique, où nous sommes si bien traitées, la reine, c'est la mélancolique et pure Mme de Neubourg, reine d'Espagne, avec ses éclairs de passion et de gaieté, si grande et si faible, si femme, en un mot, pour ceux qui savent nous voir comme nous sommes. Rien que pour son œuvre au théâtre, Hugo devrait être notre poète préféré!

Mais c'est surtout dans ses romans et dans ses poésies qu'il nous a aimées et défendues. Voyez les *Misérables*. C'est à regret qu'il a fait passer dans le fond de ce prodigieux tableau l'ombre exécrable de la femme Thénardier; et encore, il n'a pu se résigner à nous montrer une femme mauvaise sans quelque chose qui l'excuse. Si la mégère martyrise Cosette, c'est qu'elle aime ses propres enfants d'un amour jaloux de tigresse. Toutes les autres femmes sont, pures ou tombées, des créatures adorables. Les filles de ruisseau, Éponine, voyou en jupons, la triste prostituée Fantine, aussi bien que Cosette ou la sœur Simplice, qui gagne le ciel en mentant, ont, par le sacrifice et le dévouement, cette auréole que le

poète voyait autour de nos têtes, sans regarder si la boue ne souillait pas nos pieds. L'amour du peuple, le culte des humbles, qui est, comme M. Renan l'a remarqué, un des grands côtés de l'œuvre de Victor Hugo, peut, à la rigueur, perdre quelque chose de son caractère désintéressé si on regarde du côté de la politique, qui a fini par faire des émotions de la charité la formule banale d'un parti. Mais la tendresse envers nous, personne ou rien ne la paye au poète, pas même nous-mêmes, qui ne savons pas toujours bien qui nous aime le mieux!

L'amour que Victor Hugo nous a montré est un amour humain, qui flatte moins nos esprits que le rêve ou le blasphème. C'est là une faiblesse de notre part, et c'est une grande erreur de croire qu'on nous grandit quand on fait de nous, comme je le disais tantôt, des anges ou des démons. La grande dose d'idéal que Lamartine apporte au culte qu'il nous a rendu est une douce flatterie pour nous. Mais, si on va bien au fond des choses, cette flatterie ne devrait pas nous être douce. Quand le poète voit dans les femmes des êtres éthérés, quand il les affuble d'ailes séraphiques, qu'il ne parle que des joies platoniques de la contemplation, on peut soupçonner qu'il fut aimé d'elles plus qu'il ne les a aimées et qu'il n'a pas su mettre ce qu'il faut d'idéal dans la réalité de l'amour. Les grands élans de tendresse mystique

sont souvent l'expression de je ne sais quel injust : dégoût de la nature. Pour moi, je ne sais rien qui me laisse plus froide que les amours de Dante ou de Pétrarque, pour ces êtres de raison où l'on a vu tout ce qu'on a voulu, sauf des femmes jeunes, belles, aimables et amoureuses. Même en littérature, il ne faut pas aimer les poètes qui ne savent pas être des hommes auprès de nous, et qui, à nos genoux, nous oublient pour dire des oraisons !

Quant à Musset, s'il ne nous aima pas en amoureux transi, il nous aima en amoureux jaloux, fantasque, méprisant, haineux. Savez-vous quelque chose de plus abominable pour nous que la fatuité lyrique des *Confessions d'un enfant du siècle?* Eh quoi! parce que l'une de nous, après avoir distingué l'auteur de Rolla, a cessé de l'aimer, voilà-t-il pas une belle raison pour prendre les femmes en haine et les tenir en mépris? Or, cette haine et ce mépris éclatent à chaque page de l'œuvre de Musset. La femme, à ses yeux, alors même qu'il l'adore, c'est toujours Célimène ou Déjanire. Il a écrit les vers fameux :

> Ouvre ta robe, Déjanire,
> Que je monte sur mon bûcher,

où la passion éclate avec ses triomphantes brutalités. Mais ce n'est que la passion, le désir sau-

vage, l'appétit du mâle, ce qu'il y a, au monde, de moins flatteur pour nous. Car nous devons préférer à tout l'amour réfléchi, permanent, joyeux de l'homme qui ne nous subit pas comme une fatalité, mais vient à nous comme au charme et au repos de la bataille de la vie. Cette passion de Musset, elle est suivie de désespoirs et de colères, de repentirs même, que le véritable amoureux ne connaît pas. Musset voudrait effacer de sa vie les heures où il a aimé. Il invoque la Muse pour lui demander l'oubli, et nous voyons *notre* poète mettre au-dessus de nous presque tout ce qui n'est pas nous.

Tout autre est Victor Hugo. Lui aussi, il évoque la Muse, mais ce n'est pas pour lui demander l'oubli, c'est pour lui demander la mémoire! Il veut parler avec elle des amours passées, non pour reboire à la coupe d'amertume, mais pour goûter encore à la coupe de miel. Et le voilà qui lui dit tantôt les sévères mélancolies de la *Tristesse d'Olympia,* tantôt les graves émotions des *Contemplations,* tantôt les gaies et joyeuses folies de la *Chanson des rues et des bois.* C'est pour ce dernier livre peut-être que nous devons surtout aimer le poète. Certes, l'inspiration n'y est pas sublime comme ailleurs. On eût dit, au temps jadis, que Victor Hugo, descendu des cimes du Parnasse, s'y égarait dans les vallons pleins de lauriers roses, sur le bord des clairs

ruisseaux. Le goût même, je l'accorde, y est particulier et, parfois, sous la couronne de roses d'Anacréon, on voit rire le masque d'un silène. Mais l'amour est partout dans ces rimes folles. Il va à toutes, à Elvire comme à Goton. Le poète, auprès de nous, dans ces belles heures de la jeunesse, où l'on rencontre au bois la fille aux yeux verts qui rit derrière ses cheveux, s'enfuit sous les frondaisons et ne défend pas qu'on la suive, oublie tout à fait qu'il est un poète et se souvient qu'il est un homme. Et quel homme! un homme qui nous aime, qui se fait enfant devant nous et qui oublie tout à nos côtés. Il le dit lui-même :

« ... Et je m'en vais sur la cime
Dont Platon sait le chemin.
Je me dis : Soyons sublime!
Mais je redeviens humain.
Et mon âme est confondue
Et mon orgueil est dissous,
Par une alcôve tendue
D'un papier à quatre sous,
Et l'amour, ce doux maroufle,
Est le maître en ma maison,
Tous les soirs, quand Lisbeth souffle
Sa chandelle et ma raison. »

Amours vulgaires, disent les sots, les triples sots! Amours sincères, humaines, où le génie se fait notre égal, notre esclave même, et sacrifie à notre caprice le superbe orgueil qu'il garde pour les hommes.

Ce même poète, qui se fait si doucement petit devant nous, nous a donné, bien plus que Lamartine et Musset, un magnifique rôle dans la vie sociale. Il croit à notre influence, toujours bonne. Il nie que nous soyons l'instrument de perte que d'autres ont vu en nous. L'amour est à ses yeux la première des lois divines et la première des lois sociales. La *Chanson des rues et des bois* nous le dit encore :

« Mets de l'amour sur cette terre
Dans les vains brins d'herbe flottants.
Cette herbe devient, ô mystère !
Le nid sombre au front du printemps.

Ajoute, en écartant son voile,
De la lumière au nid béni,
Et le nid deviendra l'étoile
Dans la forêt de l'infini... »

A l'heure même de la préoccupation des luttes viriles de la politique, Victor Hugo pense à nous. C'est dans les *Châtiments* que je lis ce vers :

Quand tout se fait petit, femmes, vous restez grandes.

Et la pièce, admirable d'un bout à l'autre, se termine par ceux-ci :

Vous mêlez la bravoure à la mélancolie.
Vous êtes Porcia, vous êtes Cornélie,
Vous êtes Arria, qui saigne et qui sourit ;
Oui, vous avez toujours en vous le même esprit

Qui relève et soutient les nations tombées,
Qui suscite la Juive et les sept Machabées,
Qui dans toi, Jeanne d'Arc, fait revivre Amadis;
Et qui, sur le chemin des tyrans interdits
Pour les épouvanter dans leur gloire éphémère
Met tantôt une vierge et tantôt une mère!

Si bien, ajoute le poète, que quand l'ange de la liberté et de la gloire apparaît aux nations, nous croyons,

Quand nous cherchons le nom dont il faut qu'on le nomme,
Que l'archange est plutôt une femme qu'un homme.

Parla-t-on jamais de nous d'un cœur plus ému ou d'un plus noble langage? Aussi, oubliant un peu les poètes qui sont nos favoris par la flatterie de leur mysticisme ou la profondeur de leurs passions, saluons celui, le plus grand et le plus universel de tous, qui a su voir et dire que ce qu'il y avait de meilleur dans la femme, c'était la femme!

UN BOURGUIGNON SALÉ

J'aime beaucoup à parler, ici, des hommes politiques, en oubliant tout justement la politique, pour ne songer qu'à l'homme, quand il est intéressant. C'est, je pense, le cas de M. Lepère, qui vient de mourir. Le grand public ne le connaissait pas beaucoup. On savait de lui qu'il avait été ministre; il y en a tant eu, de ministres, depuis quinze ans, que cet accident ne distingue pas tout à fait un homme de la foule! On savait aussi qu'il avait été vice-président de la Chambre. Mais, en général, on n'en parlait guère que comme d'un politicien bon garçon, à qui la légende attribuait un manque de tenue fâcheux. Jugement trop superficiel; Lepère était moins simple qu'on le faisait, et il avait une physionomie très originale.

Lepère était né dans l'Yonne, aux confins de la Bourgogne. Il avait gardé sa marque de province, ce dont il faut le louer. Les meilleurs Parisiens, ceux qui ont un grain de cette chose de plus en plus rare, l'originalité, le doivent souvent à un

mélange heureux d'un esprit de terroir et de l'esprit de Paris. Croyez-vous que Scholl, pour citer un boulevardier par excellence, n'ait pas gardé du Gascon? Qu'y a-t-il de plus charmant qu'Arène, quand il reprend pied, comme ces jours-ci, sur la terre provençale, moitié railleur, moitié ému? Il y avait ainsi en Lepère un provincial de bonne race. Bourguignon salé, ai-je dit, comme la chanson, salé par l'esprit du pays de Piron et de de Brosses, salé par la soif, honnête et joyeuse, du pays du chambertin. Rien de plus Français que les Bourguignons, bons enfants, mais très indépendants d'allures, très près des Parisiens et très distincts d'eux. Pendant deux siècles, Dijon, avec son Parlement, a été une capitale intellectuelle, ayant sa façon à elle. Lepère eût pu, à la fois, plaider devant sa vieille cour et souper avec ses vieux juges, si philosophes!

La tête un peu pointue, les yeux vifs, la physionomie ouverte, sensuelle, rendue plus grave par les côtelettes de l'homme de loi, Lepère était plaisant à connaître. Il passait, en politique, pour nonchalant et même, quand il était au pouvoir, il fallait insister pour le faire monter à la tribune. Il aimait mieux la conversation que le discours. Mais quand il se mettait en train, c'était un des bons orateurs de la Chambre, clair, précis, salé aussi là, par l'esprit de repartie. Brave homme dans le privé, et homme brave aussi. Au collège, alors

qu'il était, par tradition de famille, légitimiste, il avait soulevé son lycée contre le tyran Louis-Philippe. Au 16 Mai, il était prêt à mener son département au secours de la République menacée. Ses services furent grands. On les avait un peu oubliés. L'homme politique avait, peu à peu, disparu derrière le bon garçon, devenu président d'un cercle, ce qui manque, paraît-il, de majesté.

J'aborde ici le point délicat, mais je puis le faire sans inconvénient pour la mémoire d'un homme que j'aimais beaucoup. Lepère, célibataire et, comme presque tous les célibataires, ayant son existence intime un peu embrouillée, aimait fort les distractions du jeu. Il y avait la main large plus qu'heureuse. Il s'y montrait galant homme, et le jeu ne l'enrichit pas. L'argent, au jeu, ne va jamais à ceux qui aiment le jeu. Il y a deux façons d'être joueur. On est, autour de la table verte, ou bien un poète qui aime la lutte contre la fortune, un utopiste rêvant à des systèmes, ou un industriel très fort, faisant du jeu un travail sans passion. C'est toujours l'industriel, en fin de compte, qui « ratisse » le poète. Ne faut-il pas, en échange de ce résultat fatal, avoir quelque indulgence pour celui-là? Le monde a des sévérités bien étranges pour le joueur, pour le vrai joueur franc d'allures, loyal et emballé, qui livre bataille au sort. J'ai lu je ne sais combien d'attaques violentes contre Lepère, à propos de son affection pour la dame de

pique. Certes, ce fut une faute de conduite peut-être que d'avoir pris, d'une façon un peu trop formelle, ses habitudes dans un cercle. Mais si nous allons bien au fond des choses, il n'y a pas de comparaison à faire entre le joueur qui expose son argent à chances égales, contre l'argent de son partner, et le spéculateur de Bourse, qui, en passant le petit papier au voisin, sait bien que celui-ci finira par s'y brûler les doigts. L'homme qui taille une banque n'est-il pas d'une moralité supérieure à celui qui lance une affaire sachant que le krach est au bout? Depuis la monstrueuse filouterie de l'Union générale, dont les instigateurs furent les « honnêtes gens » qu'on sait, il me semble qu'il devrait être défendu à bien des gens qui l'oublient de parler du « vice » du jeu. Vice excusable qui ne nuit qu'à celui qui en est atteint, et qui n'est jamais bas chez ceux qui n'ont pas l'âme basse. Gambetta, à ses loisirs, était aussi joueur. Croyez-vous qu'il pensât à l'argent, qui ne fut jamais rien pour lui? Non. C'était pour lui une façon de faire entrer encore la lutte dans le repos et l'amusement de son esprit. Les politiques, très souvent, furent des joueurs. Est-il besoin de rappeler Fox et Berryer?

Il ne faudrait pas que notre démocratie se fît trop prude et trop hypocrite, et que la « tenue » fût seulement ce qui peut conduire à tout. Je ne méprise pas la tenue; il faut en faire cas, il faut

en avoir. Mais il serait dangereux de ne rien passer aux hommes publics des faiblesses des autres hommes. On se priverait trop de bien des talents, de bien des intelligences, qui ne sont pas de trop. Voyez-vous ce bon pays de France où l'on reproche à l'un d'aimer à vider bouteille, honnêtement entre bons compagnons, à l'autre d'avoir poursuivi la veine des cartes, en loyal lutteur; à celui-ci enfin d'avoir aimé les femmes en galant homme! Mais qui vous dit que, dans ces jolis péchés de notre race, il n'y a pas un peu de ce goût de l'idéal, sans lequel vos austères ne feront rien qui vaille? Sans compter que les austères, un beau jour, on les voit figurer en corrects gentlemen à Londres et dans d'autres lieux encore — où l'on triche l'amour, en supprimant la grâce, la tendresse, la conquête, le libre vouloir qui ennoblissent la possession!

Ce ne sont même pas les aventures galantes que l'on reprochait à Lepère. Pendant dix ans, on l'a battu en brèche avec une chanson! Une chanson tenue à crime! *Le Vieux quartier Latin* fut pour lui ce que fut, pour Piron, l'*Ode à Priape,* à côté de qui elle est bien innocente, cette chanson d'étudiant. Mais, gens sérieux qu'effarouche un refrain, savez-vous bien que les gens les plus graves du monde ont commencé par des chansons, — ce qui est bien heureux, quand il leur en reste quelque chose. Les chansons de Rémusat ont

couru les salons vers 1820, et, un peu plus tard, les *Vaudevilles* de Duvergier de Hauranne, fine fleur de doctrinaire. Ceci n'a point empêche Rémusat d'être l'homme admirable que l'on sait, ni même Duvergier de Hauranne d'étonner ses propres amis par l'âpreté de son sérieux. Une vie d'homme sans l'heure des chansons, ce serait comme un arbre qui prétendrait avoir des fruits sans avoir eu des fleurs!

Sans compter qu'elle est charmante, cette chanson de Lepère, dernier écho de la muse de Béranger, charmante comme sont les choses vieillies, qui gardent une date et nous redisent un passé. Il y est question du « lansquenet », remplaçant le noble jeu de billard, de l'étudiante devenue « lorette », du bal de Pilodo, et de l'indemnité Pritchard. C'est bien le vieux quartier Latin qui revit, et quelle que soit sa forme, surannée, démodée, il y a toujours un mérite dans une œuvre qui garde cette puissance d'évocation. Est-il, d'ailleurs, assez bien tourné, le couplet politique du *Vieux quartier Latin!*

Mon bonnet rouge, en te voyant paraître,
Chaque mouchard se sentait le frisson.
Je t'agitais gaiement sous la fenêtre
De Lamennais sortant de la prison;
En conduisant Laffitte au cimetière,
Je te tenais tristement à la main!
Et l'on t'arrête au seuil de la chaumière!
Non, il n'est plus, mon vieux quartier Latin!

Le mien non plus, hélas! car tous les vingt ans, a observé un historien, il se fait une génération qui tient à honneur de ne pas ressembler à celle qui l'a précédée. Ces modifications ne portent, d'ailleurs, en général, que sur des questions de forme; car la jeunesse, fort heureusement, a un fonds fixe d'enthousiasme et de gaieté qui varie peu. Mais avec quelle rapidité s'évanouit la popularité des hommes! Laffitte n'est plus qu'un souvenir lointain, et je m'étonne qu'on n'ait pas profité de l'occasion pour qualifier d'orléaniste Lepère qui l'a cité. Au convoi de Lamennais mourant dans sa petite maison cénobitique du Marais, il y avait peu de monde. Nos grandes journées, à nous, ont été l'ouverture du cours de Sainte-Beuve, conspué pour avoir dit une de ces vérités que la jeunesse regarde comme un outrage à la conscience, que l'âge mûr considère comme un hommage rendu à l'esprit humain : la distribution de prix où Cavaignac le fils refusa l'accolade du prince Napoléon; la première de *Gaetana* qui ne méritait pas tant de bruit; et, pour quelques-uns, l'enterrement de Béranger. Les hommes changent, les manifestations de la jeunesse sont diverses, contradictoires même : au fond, l'esprit en reste le même, droit d'intentions, injuste en fait, manquant singulièrement de mesure. La jeunesse ne fait guère autre chose que se tromper honnêtement. C'est pour cela qu'elle n'a pas à rougir de

ses erreurs en les regrettant et que les victimes qu'elle fait ont tort de lui en vouloir.

Aussi, jamais un homme ne doit-il renier, à moins d'être un sot, les sottises de sa jeunesse et ces premiers pas de l'esprit, pourrait-on dire, qui ont la grâce des premiers pas du corps. Ainsi fit Lepère. Dès qu'on parla de la chanson fameuse, il se déclara, comme on dit au collège : *Me adsum qui feci.* Dans une lettre vraiment charmante, il revendiqua, à la barbe des pédants, la paternité des couplets, ne reniant même pas l'éloge du « brûle-gueule à la couleur d'ébène. » Croirait-on qu'il faut un certain courage à un homme qui a été ministre pour avouer qu'il a été un étudiant comme les autres? Il en est pourtant ainsi. Le *cant* que certains tristes veulent introduire dans la politique, se révolta à la pensée d'un homme politique ayant fumé la pipe sous les galeries de l'Odéon. Ah! voilà qui ne me gênera pas, pour mon compte! En avons-nous fumé, des pipes délicieuses, sous les ombrages du Luxembourg, en devisant de mille choses, plus sérieuses, après tout, que celles dont parlent les hommes graves. O mes vieux camarades, presque tous dispersés ou morts aujourd'hui, avons-nous assez changé le monde dans nos utopies généreuses, tout en vivant comme de joyeux gamins! Conservons au moins de ces souvenirs l'amour de l'idéal, affaibli mais non atteint par l'âge, et,

avec la notion que chaque âge a son allure et ses devoirs, la haine de l'hypocrisie et le mépris de ces austérités vaines et affectées qui cachent souvent le vide de la pensée et la médiocrité du cœur. Peut-être, pour tout dire, Lepère resta-t-il un peu longtemps le poète de sa chanson : mais le blâme qui voudra! Je l'envierais plutôt, et le louerais d'avoir servi son pays et fait sa réputation sans rien devoir aux artifices de mise en scène familiers à nos comédiens de vertu et de sérieux!

III

LITTÉRATURE ET ARTS

Les victimes du livre. — Romans nouveaux. — Gaudeamus. — La question juive. — Chamillac. — Le roman intime. — L'antechrist.

LES VICTIMES DU LIVRE

Je ne veux point revenir sur Jules Vallès, ni sur sa vie, ni sur son caractère, ni sur ces funérailles sans recueillement où l'on a vu figurer dans le cortège des socialistes français les couleurs allemandes. Ainsi j'ai lu tout ce qu'on a écrit à son propos; et de ces cent articles dus à des ennemis, à des amis ou à des indifférents il se dégage une opinion commune : c'est que la vie de Jules Vallès tout entière a été conduite et dominée par la littérature. S'il n'eût reçu un don, fatal ou précieux, d'artiste et de ciseleur de phrases, il eût pensé et agi autrement qu'il n'a fait. Il eût été

sans doute plus obscur, mais peut-être plus heureux. Et de cette observation simple, banale, indiscutable, sort une question redoutable : la littérature est-elle une chose bonne ou mauvaise et, quand les lettrés se multiplient dans une nation, la race y gagne-t-elle ou y perd-elle quelque chose ?

On sait que la question fut posée, non pour la première fois, au siècle dernier et de quelle façon J.-J. Rousseau y répondit. Il se trouve toujours de très grands lettrés pour contester l'influence de la littérature, et surtout pour la trouver déplorable. En général, cette opinion est considérée comme un paradoxe pur et simple, comme un jeu d'esprit, et on passe. Peut-être passe-t-on trop vite. Car il y a bien des choses à dire là-dessus. Et, puisque tout le monde s'occupe aujourd'hui de J. Vallès, je veux évoquer un chapitre d'un de ses livres, où le paradoxe de Rousseau est repris en partie et appliqué aux œuvres les plus populaires de notre héros.

Un chapitre des *Réfractaires* est intitulé : *Les Victimes du livre*. Vallès n'entre pas dans de longues considérations d'ensemble : on sait que son esprit ne s'y complaisait pas. Il se contente d'affirmer que les livres ont perdu des quantités de gens, et il appuie son dire par des exemples. Il commence cette revue singulière des livres qu'il estime pernicieux par les livres d'enfants ré-

putés les plus innocents. Qui de nous n'a été un peu victime de *Robinson?* Et il raconte, avec ce charme toujours un peu amer qu'il mettait à parler de lui, les efforts qu'il faisait en son enfance pour parvenir à s'égarer dans la campagne et s'improviser roi d'une île déserte, idéalement tracée dans les champs. Puis, c'est l'*Histoire de Jean Bart* qui vient troubler les cervelles, qui pousse les enfants à déserter le toit paternel et à devenir — le mot est à noter — « de mauvais sujets ou de mauvais fils ». Viennent ensuite les romans comme le *Corsaire,* qui troublent la tête des bourgeois et en font, dit M. Vallès, de mauvais maris. Ce sont encore les romans de Fenimore Cooper, qui nous transportent en Amérique, dans les terres vierges, la carabine au poing. Tous ces livres parlent aux imaginations, les séduisent, les jettent dans des rêves sans fin. Ils restent cependant sans danger, car les îles désertes, les prairies de l'Hudson, le moyen âge et les bricks des corsaires sont choses lointaines, disparues ou rares. Mais le livre dangereux, le livre maudit, c'est celui qui donne à nos âmes des impressions ou des désirs qu'elles chercheront à retrouver ou à réaliser dans le monde où nous devons vivre.

On devine avec quelle verve Vallès raille, encore plus qu'il ne les plaint, les « chevaliers du vague à l'âme », fils de *René,* les bâtards d'*Antony,* pleurnicheurs tournés en assassins, les

« provinciaux » qui croient en Byron, les ivrognes et les sales débauchés qui se réclament de Musset, les faux et tristes bohèmes qui jouent les héros de Mürger; enfin tous ceux qui, séduits et trompés par le génie imaginatif de Balzac, qui a grandi outre mesure tout ce qu'il a touché, faisant, comme on a si bien dit, des Sibylles de Michel-Ange avec des portières, tous ceux qui ont voulu vivre les personnages de la Comédie humaine et qui ont avorté misérablement, Rastignacs de table d'hôte et Rubenprés du ruisseau.

Hé! certes, tout ce chapitre de Vallès sur les victimes du livre est plein de vérité en certaines de ses parties, et d'une vérité qu'on pourrait dire prudhommesque. Certains romans de Mme Sand, comme il le dit, ont bien pu faire sauter le pas à quelque femme et l'engager à envoyer par delà les moulins de sa petite ville un bonnet qui ne demandait qu'à s'envoler. Le quartier latin a connu quelques douzaines d'ivrognes, remplaçant les byroniens disparus, qui, malgré Musset lui-même, inondaient leurs agendas de larmes et récitaient des élégies aux nymphes de la rue des Quatre-Vents. J'en ai vu, de ces sinistres imbéciles. Et j'ai vu, ailleurs, plus bas encore ou plus haut, des comédiens de la Comédie humaine dont les uns ont roulé dans la boue, dont les autres sont devenus des personnages, voire des académiciens. Je sais tous les maux que le livre a faits. Mais après?

Je ne suppose pas que Vallès, allant à la conclusion logique de son article sur les victimes du livre, ait jamais rêvé une distinction entre les bons et les mauvais livres et, comme en Chine, une censure gouvernementale autorisant les uns et détruisant les autres. Quel comique ce serait de trouver chez l'indomptable, chez le farouche ami de toutes les libertés l'apologie de la censure ! C'est pourtant là que mènent les belles satires littéraires contre la littérature. Si *René* a fait des victimes, qui me dit que l'*Insurgé* n'en a pas fait aussi ? Si un livre est un poison lent, un autre est un poison rapide, et la raison veut qu'on les supprime ensemble. Mais, heureusement, à part des cas rares et qui prêtent encore à la discussion, personne ne rêve d'un mandarin suprême maître des esprits et roi des plumes, et nous disons tout ce qu'il nous plaît de dire. Chateaubriand peut gémir et Vallès menacer, tous deux en belle prose, et nul ne songe à les gêner. On a reconnu que, prises en leur ensemble, les lettres faisaient plus de bien que de mal à l'humanité, et on pardonne au mal en faveur du bien.

L'erreur des moralistes chagrins qui en veulent aux lettres est de croire que les lettres sont tout dans une civilisation et qu'elles font absolument les mœurs d'une société à qui les hommes de génie imposent leurs idées. C'est là une erreur d'optique. Les hommes de génie résument, formulent

et appliquent, en leur donnant un éclat particulier, des opinions lentement formées; la littérature ne fait que propager, grossir un courant d'idées et mettre en lumière des faits qu'elle n'invente pas. La mélancolie de René existe à toute époque où se font de grands bouleversements sociaux, comme la révolte de Vingtras, à toute époque où entre l'idéal social et la réalité se trouve un fossé que les impatients veulent franchir d'un coup, fût-ce en le comblant avec des cadavres. Entre la littérature et la société il y a une précession réciproque et constante. Chaque monde a eu la littérature qu'il a méritée, et ce n'est pas en changeant les livres qu'on changera les mœurs.

Je sais bien qu'on peut trouver une force particulière à l'ignorance et une société absolument illettrée, avec de grands instincts de race, peut-être une société admirable. Mais c'est un enfantillage de croire qu'on peut revenir à de tels recommencements du monde! Il faut donc prendre son parti de « l'état lettré » où nous sommes et savoir reconnaître ce que le livre a de bon, et s'en servir. Pour l'enfant, il éveille l'imagination, ce qui n'est pas un mal; car l'enfant qui a de l'imagination conduit à l'homme qui possède un idéal. Et le livre, quel qu'il soit, bon ou mauvais, est toujours une source d'idéal. C'est affaire à nous, lettrés, que cet idéal soit — qu'on me passe le paradoxe apparent des mots — un idéal réel et

que la source où nous faisons boire les fils de notre race ne soit pas troublée et boueuse, mais saine et claire. Par la force de propagande et d'expansion qui est en lui, le livre, en peignant des mœurs corrompues ou en exprimant des sentiments fâcheux, fera toujours quelque mal; mais il peut, il doit faire et il fait plus de bien encore. Seulement, il y aura d'autant moins de « victimes du livre » qu'il y aura moins, parmi ceux qui écrivent, de « victimes du mot ».

La pensée abstraite, dans le cerveau d'un Français cultivé, est presque toujours claire, saine et honnête. Le mot est traître, et par « le mot » j'entends le style, la rhétorique, quelle qu'elle soit, les effets qu'elle comporte, les curiosités qu'elle éveille, les succès qui viennent d'elle. Je prendrai des exemples dans l'œuvre même de Vallès. Sa fureur révolutionnaire est affaire de belle déclamation, comme la « pornographie » qu'on reproche à d'autres écrivains modernes est affaire de *fignolage* littéraire. Il est incontestable que la pensée française se corrompt par l'abondance extrême des moyens d'expression qu'elle a acquis. Les littératures, comme les sociétés, perdent quelque chose à trop de richesses. Notre école contemporaine, dans le roman surtout, a des folies vaniteuses de parvenue. Elle veut, à tout prix, éblouir, et nos livres ressemblent à ces salons modernes

ou l'on trouve tant de bibelots qu'on ne sait plus où s'asseoir et se reposer.

La violence de Vallès succédant à la violence de Félix Piat, éloquent comme lui, est une violence littéraire. Tout bien pesé, je pense que son personnage tout entier a été créé par des influences d'école, de coterie, et qu'avec un autre outil que la plume il eût été un tout autre travailleur. Il a été une victime du mot, et il n'est pas la seule. On les compte par douzaines parmi nous. Je lis avec un soin rare les écrits des jeunes auteurs. La décadence fait des pas de géant, à mesure que leur langue s'enrichit, à ce qu'ils disent. Le goût des mots variés et nouveaux les entraîne à des subtilités d'analyse dans les sentiments et à des minuties dans les descriptions dont on reste toujours étonné, même quand on devrait en avoir pris quelque habitude.

Dans un article fort curieux d'une revue nouvelle, la *Revue contemporaine*, M. Hennique, à propos de Poe, a donné la théorie de l'École, qui attribue au mot une valeur propre en dehors de la pensée qu'il représente : chose juste en soi, mais qui, poussée à l'excès, modifie la pensée même et son fonctionnement normal. Il faut, je crois, réagir contre ces tendances, répudier ce qu'elles ont d'excessif. La seule simplicité du style, pour ne parler que du roman, sauverait nos auteurs de l'écueil des descriptions trop complai-

santes de l'amour et les défendrait du reproche d'être corrupteurs quand ils sont seulement corrompus, à leur insu, par un simple vice de l'esprit, le goût trop passionné, trop raffiné, trop impérieux de la rhétorique. Nos lettrés sont comme sont trop souvent nos femmes qui, honnêtes, se laissent confondre avec les courtisanes en portant des costumes trop compliqués et chargés d'atours. Défroque ou soieries, qu'on jette cela à bas, et on retrouvera les braves gens qu'ont presque toujours été les lettrés. Car, lors même que le sentiment de l'honnêteté n'est pas né d'un heureux instinct, il est le fruit de la culture intellectuelle, — et c'est pour cela que l'on doit défendre les lettres sans s'arrêter aux théories de ceux qui les accusent ou à l'exemple de ceux qui en abusent!

ROMANS NOUVEAUX

Parmi les jeunes hommes qui, depuis quelques années, se sont fait rapidement un nom dans les lettres, il faut citer peut-être en première ligne M. Guy de Maupassant.

Poète, romancier et critique, M. de Maupassant a eu assez de talent pour mener sa barque entre Charybde et Scylla, — s'il me passe cette figure classique, — et pour échapper en partie au double danger d'être le disciple de quelqu'un et d'avoir des disciples à son tour.

Tout en se donnant pour l'élève respectueux de Flaubert, M. de Maupassant s'est bien gardé de chausser les souliers du mort, et, entre nous, j'imagine que nulle tentation ne le hante de donner un pendant à *Bouvard et Pécuchet!* Or, un disciple qui ne s'acharne pas à imiter les faiblesses du maître est à moitié sauvé, et il lui reste chance de demeurer original.

Quant aux disciples que M. de Maupassant a eus à son tour, car le *disciplinat* est la mode

dans les lettres, à défaut de discipline, ils n'ont pas réussi à le compromettre et ne sont pas parvenus à le rendre ridicule. Ils nous ont bien raconté sur M. de Maupassant quelques légendes étranges et indiscrètes, et nous l'ont dépeint, descendant la Seine en canot, comme un écumeur de cœurs que le sac d'un couvent entier n'effrayerait pas! Mais ce lourd pavé n'a pas fait sombrer son esquif, et l'on s'est contenté de sourire de cette critique singulière qui fouille les alcôves et se préoccupe du « mâle » avant de regarder à l'écrivain. M. de Maupassant est donc resté, en dépit de l'esprit de coterie qui n'a fait que l'entamer, un des hommes de l'école jeune, — j'évite à dessein de dire : l'école nouvelle — avec qui on doit compter. Voilà pourquoi j'ai lu avec intérêt un article publié par lui, dans le *Gaulois,* ou, sans y songer peut-être et au courant de la plume, il a laissé échapper un aveu assez important.

Très carrément, comme on dit, M. de Maupassant montre un dédain transcendant pour les romans qui « amusent ». Il dit son fait à Dumas. Les récits merveilleux qui ont diverti déjà trois générations ne sont à ses yeux que des sottises, et il n'a pu achever la lecture de ces « bouquins », qui s'appellent *Monte-Cristo* ou les *Mousquetaires.* Ah! comme j'ai envie de ne pas croire M. de Maupassant, et comme je le plaindrais si,

dès son jeune âge, il avait connu la haine de l'imagination et des œuvres qui sont nées d'elle! Sans compter que, dans ces romans qu'il proscrit, leur crime étant d'être « amusants », combien de pages qui sont d'une observation profonde et vraie! Je veux bien abandonner, comme n'ayant que la valeur d'un « moyen », Dantès et ses millions. Mais Villefort n'est-il pas l'ambitieux, étudié avec une puissance shakespearienne? Quoi de plus réel que Noirtier, Morel, Caderousse, la Carconte? Et quel paysage, quel décor précis et juste que l'auberge enfiévrée de la Camargue, où la vieille sorcière dit à son mari : « Tu seras riche », exactement comme lady Macbeth dit au sien : « Tu seras roi! »

Mais les jeunes romanciers dont M. de Maupassant prend la cause en main ayant renoncé à nous « amuser », — et, en vérité, ils ont bien fait! — que veulent-ils donc du lecteur? On a pu croire un moment qu'ils cherchaient simplement à l'intéresser par des descriptions. Les œuvres contemporaines sont, en effet, pleines de « paysages », et non pas de ces paysages utiles que les grands romanciers et les grands dramaturges nous ont toujours indiqués d'un trait sobre, sachant qu'il fallait montrer l'homme dans son milieu, mais de paysages minutieux, puérils, et, pour tout dire d'un mot, « précieux ». Car la préciosité est un défaut littéraire qui peut s'appliquer à tout et par-

tout. L'affectation est la même à compter combien Chloris a de perles dans la bouche et de rubans à sa houlette qu'à énumérer combien de chiens se sont arrêtés au coin d'une rue pour donner au mur la couleur que vous savez. Ce défaut, la jeune école le posséde au plus haut degré : elle s'y complaît et s'y mire avec complaisance. A part que le style y est prétentieux au lieu d'être élégant et plat, combien de pages des romans nouveaux qui sont du Delille! Combien qui ne valent que par un pittoresque qui, tout aussi outré que le pittoresque des romantiques, n'en diffère que par le choix des objets où s'exerce et se fatigue sa minutie ennuyeuse! Et quelle froideur mortelle dans ces descriptions où l'on ne nous fait grâce ni d'un clou à une porte, ni d'un caillou sur un chemin, oubliant que la loi première de l'art est de simplifier la nature et de chercher l'effet par l'importance diverse donnée aux objets, dans le but de nous causer une impression particulière. Ces grands descripteurs, ces ciseleurs impitoyables, au fond, travaillent pour satisfaire le goût bourgeois qui, dans un portrait, admire aussi bien la réalité d'un bouton de redingote que l'expression du regard!

Ce pittoresque, cependant, ne satisfait pas absolument M. de Maupassant. Il a assez d'esprit pour constater, au moins en tête-à-tête avec lui-même, que décrire le lever du soleil sur la mer ou l'ap-

parition de la lune dans un vase nocturne oublié sur une fenêtre, c'est absolument la même chose. Il sait qu'il faut à l'art un autre élément et il accorde que le romancier doit nous *émouvoir*, ce qui est là une grosse concession, une concession à y enterrer les trois quarts des romans de la jeune école! « Pour être ému, dit-il, il faut que je trouve dans un livre de l'humanité saignante; il faut que les personnages soient mes voisins, mes égaux, passent par les joies et les souffrances que je connais, aient tous un peu de moi, etc. » A merveille! Cette formule est excellente. Elle est même si excellente que depuis quelques mille ans que l'art existe dans le monde, il n'y en a pas eu d'autre!

Il s'agit seulement de savoir comment nos jeunes romanciers l'appliquent. Je prends, par exemple, le roman de M. J. Huysmans, *A vau-l'eau*, à propos duquel M. de Maupassant fait cette belle charge à fond de train contre les romans qui amusent, et qu'il nous donne comme un modèle achevé des romans qui n'amusent pas, il est vrai, mais qui émeuvent. Voyons donc ce roman, tel qu'il l'analyse lui-même, car je ne veux tenir que de lui cet exposé fidèle du sujet. « C'est l'histoire d'un employé à la recherche d'un biftek. Rien de plus. Un pauvre diable d'homme, forçat du ministère, n'ayant que trente sous à dépenser à chaque repas, erre de gargote

en gargote, écœuré par la fadeur des sauces, l'insipide coriacité des viandes inférieures, les douteuses senteurs de la raie au beurre noir et la saveur acide des liquides frelatés. » Voilà tout! voilà ce que M. de Maupassant appelle la recherche de « l'humanité saignante ». C'est la recherche du biftek saignant qu'il aurait dû dire!

Ce drame de trois cents pages, joué entre deux personnages muets, l'estomac de M. Folantin et la cuisine des marchands de vin, ce drame est vrai, dira-t-on. Il n'est pas vrai pour l'art, qui ne descend au détail de la vie qu'afin d'en faire sortir des sensations et des idées générales. J'avoue la dureté de mon cœur et la dureté de mon entendement. M. Folantin ne m'émeut pas. Ce personnage me laisse froid, parce que c'est un personnage idéal, de pure fantaisie, d'imagination pure, et imagination pour imagination, j'aime mieux d'Artagnan. On ment aussi bien à la nature et à l'humanité, saignante ou non, en retranchant l'estomac à un homme qu'en lui retranchant la cervelle. Idéalisme ou naturalisme, avec plus ou moins de charme, le mensonge est le même. Comme j'ai, grâce au ciel, une bonne cuisinière, les angoisses de M. Folantin ne m'intéressent pas du tout. Ah! si vous m'eussiez raconté les déceptions de la vie d'un employé, ses ambitions, ses amours, ses craintes de l'avenir,

bien que mes ambitions, mes amours, mes craintes, soient d'une autre nature, le point de contact serait trouvé. J'aurais rencontré là, comme l'exige M. de Maupassant, « un écho de ma vie ». Mais tel qu'on nous le donne, ce Folantin, à la recherche d'un bifteck tendre, ne peut plaire qu'aux rares personnes qui ont consacré leur existence au même but. L'auteur s'adresse à des spécialistes, peu nombreux, je le crois. En poussant un peu sa manière, on arrive tout droit à écrire des livres à l'usage de diverses catégories de malades. Ayant traité d'une façon de boulimie particulière, M. Huysmans peut, sans inconvénient, passer à la rétention d'urine ou au catarrhe de la vessie. Voyez-vous d'ici le drame! M. Folantin, invité chez le ministre, et pris de besoin pressant pendant que Son Excellence lui parle de son avenir! Ou M. Folantin amoureux, laissant tomber sa sonde devant sa fiancée! Et encore, là, y aura-t-il plus « d'humanité saignante » que dans vos prétendues études, puisque l'ambition et l'amour, que nous connaissons tous, interviennent et jouent un rôle!

La faute capitale de la nouvelle école des romanciers est de ne pas savoir, faute d'avoir observé le monde, que, sauf de rares exceptions pathologiques, l'homme a toujours un idéal, et un idéal qui ne se limite même pas à sa propre personne. L'éternelle et unique source d'intérêt co-

mique ou dramatique, c'est le déplacement continu de cet idéal, les erreurs qu'il comporte, les variations qu'il subit selon les milieux et les tempéraments, les efforts sots, criminels, sublimes d'un chacun pour s'en rapprocher. Nos jeunes écrivains, qui sont en général d'assez bons stylistes, mais de pitoyables observateurs, ne se donnent guère la peine de cette étude sévère de la vérité. Ils voient le monde plat, parce qu'ils n'y vivent pas, de même qu'on ne saisit pas les harmonies d'un paysage en un coup d'œil jeté de trop loin. C'est une sorte de nihilisme littéraire, qui vaut l'autre. Par myopie pure ils suppriment l'être moral, aussi intéressant et aussi permanent chez le chiffonnier que chez le prince. Je parle pour ceux qui sont de bonne foi. Quant aux autres, je commence à soupçonner que, sous couleur d'école littéraire, nous sommes victimes d'une fumisterie, d'ailleurs réussie, avec tous ces petits livres qui promettent aux amateurs d'aimables polissonneries et ne leur servent, en réalité, que de funèbres cochonneries.

GAUDEAMUS!

L'Association des étudiants et des élèves des écoles supérieures a banqueté dimanche. M. Chevreul était président d'honneur; M. Renan, président effectif. On a bu au centenaire du doyen des étudiants; et M. Renan, dans un discours exquis, parlant de lui-même avec une coquetterie raffinée, a porté un toast à sa seconde jeunesse.

Cette seconde jeunesse de M. Renan est peut-être quelque chose de plus rare et de plus singulier encore que la verte et puissante vieillesse de M. Chevreul. Il n'est pas fréquent de voir les lois de la nature se modifier en faveur d'un homme, en le laissant un siècle parmi nous, sans décadence de ses facultés intellectuelles; mais il est moins fréquent encore de rencontrer un penseur qui, avec le plus complet désintéressement des joies du monde, arrive à la vieillesse pour y retrouver toutes les illusions des premiers ans.

Peut-être, pour M. Renan, n'est-ce point « retrouver » qu'il faut dire? Car sa seconde jeu-

nesse pourrait bien n'être que la première et la seule qu'il ait connue. C'est entre les murs d'un séminaire qu'est éclose la fleur de sa vingtième année. Les hautes études l'avaient fait grave, la discipline de l'Église l'avait fait austère. Et, quand il se sépara d'elle, ce ne fut pas sans déchirement. Il aurait voulu rester avec elle comme ces hommes qui rompent avec une maîtresse longtemps adorée, mais qui souhaitent garder la joie amère d'aller la visiter parfois encore en ami. Il a souffert de l'éclat de la rupture; et quand les cloches de nos cathédrales sonnèrent imprudemment le glas de sa foi chrétienne, il a senti, lui, homme des traditions, quelque chose qui mourait en lui et dont il a porté le deuil.

Le deuil, d'ailleurs, est fini. M. Renan s'est couronné de roses au banquet qui, chez les anciens — et chez ses compatriotes bretons — suivait les grandes funérailles. Mais sa vie passée, avec ses tristesses et ses longues inquiétudes, lui a donné l'autorité nécessaire pour pouvoir parler comme il le fait, sans être suspect. Un jour, M. Renan me disait que si le mariage des prêtres pouvait entrer dans la discipline ecclésiastique, ce ne serait ni par un Luther, ni par un Hyacinthe, prêtres amoureux, mais par un réformateur qui resterait célibataire et chaste. Peut-être, parlant ainsi, pensait-il à lui-même, et que le philosophe qui prêcherait à la jeunesse les

joies de la vie, toutes les joies, gagnerait à ne pas apporter à l'appui de ses doctrines l'exemple de sa propre carrière et à rester un viveur, — le mot, bien entendu, est admirable — un viveur platonique, en entonnant le : *Gaudeamus!* pour d'autres que pour lui-même, comme le chorège qui conduit la danse sans y prendre part.

Aussi la raillerie ne mord-elle pas aisément sur M. Renan, qui peut, sans compromettre sa dignité, louer, chez la jeunesse, les ceintures dénouées et les tuniques entr'ouvertes. Il a lui-même appelé son discours un « sermon laïque », comme s'il sentait qu'il y a toujours du prêtre en lui, ici prêtre mystique de l'idéal, ailleurs sacerdote aimable des Grâces qu'Horace, même nues et amoureuses, trouvait décentes. On se moque pourtant un peu de cette jeunesse retrouvée, qui ouvre des yeux ravis sur le monde, et de cet âge mûr qui, allant vers le couchant, n'y voit que des clartés d'aurore. Mieux vaudrait envier cet optimisme singulier; et, peut-être, y a-t-il un peu d'envie dans la raillerie? M. Renan est un homme qui s'est économisé, chose rare. Il y a en lui je ne sais quelle interversion des saisons de la vie humaine, qui donne un piquant unique à ses actes et à ses paroles. Il a été du Collège de France vingt-cinq ans avant d'être de la Société des auteurs dramatiques. Le phénomène de cette existence nous déconcerte. On l'a appelé « fu-

miste », avec toutes sortes de correctifs. Mais les correctifs n'empêchent pas le mot d'être injuste.

Ce qui est vrai, c'est la coquetterie prodigieuse de cet esprit, qui jouit alternativement et parfois tout ensemble de voir passer en lui-même les clartés du scepticisme et les illuminations de la foi. Devant les étudiants rassemblés, il a été à la fois Faust et Méphisto. Visiblement, des dogmes chrétiens, il n'y en a plus qu'un seul qui le possède : celui de la Trinité sainte. Symbole admirable de l'harmonie du monde et de l'être humain, faits de lois, de sentiments, d'idées en apparence contradictoires, et que la sagesse suprême réunit et combine en un tout, que mène le fatalisme providentiel, qui est la religion de M. Renan.

Il y a du Saint-Simonien là-dedans et le *Gaudeamus* de M. Renan n'est pas loin de la « réhabilitation de la chair » que prêchait Enfantin. Ce *Gaudeamus* est éternel ; et la chanson des basochiens du moyen âge, M. Renan a pu la trouver déjà aux murs de Pompéï, sur cette terre adorable qu'il aime comme notre terre de France, quoique le sol y tremble parfois — peut-être même parce qu'il y tremble? « Aimons, buvons, mangeons, tant qu'il y a de l'huile dans la lampe », dit la chanson grecque. Mais voilà où la coquetterie de M. Renan se découvre tout ! donné le plaisir, personnage ne s'est pas plus facile, de redire

refrain de cabaret d'un épicurisme grossier, que derrière l'Épicure des nigauds et des chansonniers il découvre l'Épicure sublime, qui faisait de la connaissance des choses la première des joies de la vie et de la vertu l'élégance suprême et le bonheur le plus certain de l'homme.

C'est un des grands divertissements de M. Renan de faire dire aux mots autre chose que ce que le vulgaire y entend. Son matérialisme est plein d'idéalisme; son athéisme est pieux : son indifférence est émue; son scepticisme va jusqu'aux rêves des mystiques; et quand en politique, avec un fonds d'amertume — autant qu'il peut être amer — contre l'imbécillité du suffrage universel qui l'a méconnu, il prêche le désintéressement, il y a derrière ce désintéressement le plus haut conseil de civisme qui se puisse donner à notre pays, le conseil d'apporter dans la politique l'esprit de sacrifice. Et non le sacrifice des intérêts, mais celui, plus difficile, des idées.

« Il peut se faire », dit M. Renan, « que ce monde ne soit pas quelque chose de bien sérieux, mais, en tout cas, il est charmant. » J'en dirais volontiers autant de la philosophie qu'il apporte à ce monde aimé. L'optimisme, très contestable comme doctrine, est inattaquable comme politique de la vie. Il faut être optimiste, même sans croire tout à fait à l'optimisme, de même qu'il faut se fier aux paroles d'amour, même contre la

raison et contre l'expérience. C'est de ces divins mensonges qu'est fait ce que la vie peut avoir de bonheur, et ce n'est pas moi qui blâmerai M. Renan de nous en prêcher la foi, encore qu'on ne sache jamais si ce diable d'homme croit à ce qu'il dit ou seulement à la nécessité et à l'agrément d'y croire? Seulement, la doctrine du discours aux étudiants, du sermon sur la montagne de Sainte-Geneviève, a ce grave malheur d'être d'une morale à trop haute portée et à trop longue échéance.

Il y a, à Florence, une admirable statue de la Justice, tenant les balances et le glaive. On la plaça, au temps des Médici, sur une colonne élevée. Et, le lendemain, un poète satirique inscrivit sur la base de la colonne le *pasquin* que voici : « C'est bien l'image de la Justice de notre temps, ô peuple! Accessible aux grands, inaccessible aux petits. » Il en est de même de la philosophie de M. Renan. Le *Gaudeamus* est inattaquable, surtout en latin, et accompagné des nobles commentaires que j'ai rappelés. Mais ne paraîtra-t-il pas une ironie pour tous ceux qui souffrent, qui sont, par conséquent, pressés, et qui, ayant perdu la foi dans l'immortalité de leur être, n'ont pas même, pour se consoler, le sentiment vif de l'éternité de la race et de l'humanité? Réjouissons-nous! Mais c'est qu'il n'y a pas toujours de quoi, et les billets sur l'avenir ne s'escomptent pas indéfiniment!

M. Renan sent lui-même que c'est là où sa doc-

trine faiblit. Bonne pour une aristocratie maîtresse de ses destinées, au moins pour assez longtemps, elle ne satisfait pas une démocratie qui cherche les siennes.

Aussi, mêlant des vues hardies à ce que son discours contient de banalités voulues, car rajeunir les « déclamations » est un des exercices favoris de son esprit, il aborde sans peur l'idée d'une révolution sociale, en ayant grand soin, d'ailleurs, de laisser à nos fils le soin de la faire ou de la supporter. Et, avec la curiosité qu'il a des milieux qui lui sont inconnus, il va jusqu'à traiter la délicate question des amours de la jeunesse.

La femme est la joie suprême, et, sans elle, le *Gaudeamus* ne serait qu'un air à boire. Mais il faut aimer l'amour, sans « profaner la femme ». Terrible problème! Où trouverons-nous, étudiants, la Musette du quartier Latin, gardant les grâces de la maîtresse, mais acquérant quelque chose de la dignité de l'épouse? « La vieille loi romaine et chrétienne, dit M. Renan, paraîtra un jour trop exclusive. » C'est assez dire que le divorce n'est qu'un premier pas vers les unions libres, où les droits de l'enfant seront toujours et seuls sauvegardés. La carte du Tendre, au quartier Latin, qui ne connaît guère que les stations du bal Bullier et des brasseries à femmes, aura le village des soins respectueux et la grande cité des paternités reconnues. Mais quand sera « ce jour » et quels

seront les hommes assez honnêtes pour mériter de le connaître?

Je ne sais pas, à tout prendre, si ces adorables rêveries d'un sage ne sont pas faites pour laisser en nos cœurs plus de tristesse que de joie? M. Renan est monté sur le cap Sunium, et il aperçoit encore la lumière du jour, quand les vallées sont plongées dans l'ombre; mais il ne lui déplaît pas que le sommet d'où il juge la vie soit inaccessible à la foule; et cette lumière d'en haut, dont nul rayon ne descend, fait encore plus épaisse l'horreur de la nuit d'en bas. Il est des moments où le rire des sages, enfermés dans la Tour d'ivoire, irrite l'humanité inquiète, lui met au cœur des colères mauvaises, lui donne envie de renverser la table de ce festin de délicats, où l'on vide des coupes en l'honneur de « l'ordre éternel des choses », sans qu'il en tombe jamais une goutte pour apaiser les soifs du jour!

LA QUESTION JUIVE

Je veux parler non d'une question politique ou religieuse, qui n'existe plus ou qui n'existe pas encore en France, mais d'une question sociale et d'une question de société, posée avec une brutalité formidable par le livre de M. Drumont, *la France juive*. Cet énorme pamphlet est plein de talent. Depuis longtemps, aucun livre contemporain ne m'avait à ce point impressionné et exaspéré, intéressé et attristé, mis en joie et en colère. Nul écrivain ne s'était montré à moi, derrière son œuvre, plus sympathique et plus détestable. L'injustice, l'exagération, le fanatisme font de M. Drumont une sorte de maniaque; la franchise et le courage en font presque un apôtre. Il a eu la vaillance de s'attaquer aux puissants et celle, plus rare, de ne pas ménager ses amis; il a osé se dire chrétien sur le boulevard, et si sa foi est odieusement intolérante et aggressive, il a su la défendre de la plume et de l'épée, deux fois blessé, en trois jours, dans des duels dont le dernier ne fait hon-

neur qu'à lui seul. C'est avec une franchise égale à la sienne et avec plus de modération qu'il faut parler de son œuvre. En m'envoyant son livre, M. Drumont m'a écrit, je ne sais pourquoi, que j'étais « l'ami des juifs ». Il a voulu dire sans doute que j'étais l'ami de certains israélites. Mais, par dessus tout, je suis l'ami de la vérité. C'est elle seule que je prétends servir en disant ce que je pense de *la France juive*.

La conclusion de M. Drumont, exposée avec la tranquillité d'âme d'un Marat chrétien, c'est que les sémites sont incapables de s'assimiler à la race française, aryenne par les Celtes, les Gaulois et les Helléno-Latins; que ces sémites nous corrompent et ont le dessein arrêté de nous subjuguer; qu'on peut s'entendre en Europe avec les Germains, en Afrique avec les musulmans, jamais avec les juifs; et que, par conséquent, la loi suprême de la défense nationale, du combat pour la vie, du combat pour la race, exige qu'arbitrairement et par mesure de salut public, nous expulsions les juifs de chez nous. Je crois même que, si on les massacrait un peu, cela ne serait pas pour déplaire à M. Drumont.

Afin de défendre cette conclusion, qui ressemble à certaines conclusions des révolutionnaires socialistes et nihilistes, si étrange à notre époque, si merveilleuse dans l'esprit d'un lettré, M. Drumont refait l'histoire des juifs chez nous. Selon lui, les

juifs, en minorité d'une façon effroyable, et même alors qu'ils étaient persécutés, ont eu toujours, se la léguant de père en fils, une conception mystique de domination universelle. Ils y travaillent depuis la chute du Temple, qu'ils se gardent de rebâtir de peur de perdre l'empire du monde en redevenant une nation. Et ce rêve, d'une étrange grandeur, ils seraient sur le point de le réaliser. Rien de plus curieux que les faits accumulés par M. Drumont, grâce à une lecture immense qui ne manque que de critique, à l'appui de cette idée de romancier-historien. Une première tentative des juifs est arrêtée par l'expulsion de 1390. Tout aussitôt, ils recommencent. Ils regagnent d'abord le droit de séjour, grâce à des protections féodales qu'ils payaient, comme celle que les Brancas accordaient aux israélites de Metz, restés leurs serfs, même après l'abolition du servage. Ils s'essayent à attaquer la foi chrétienne, avec Montaigne, qui vient d'eux. Ils pénètrent d'abord la franc-maçonnerie, et préparent avec elle la Révolution, par la destruction des jésuites, seuls capables de leur tenir tête. Cagliostro est à eux, et l'affaire du Collier est leur œuvre. La Révolution faite, qui les émancipe, ils s'appliquent à l'absorber à leur profit. Si Marat n'est pas juif, bien que M. Drumont le croie, il est élève des doctrines secrètes de la Synagogue. Ils aident Napoléon à conquérir l'Empire, quitte à aider à sa chute. Ils

conduisent les affaires de la Restauration et du règne de Louis-Philippe. En 1848, ils arrivent au pouvoir avec Godchaux et Crémieux. Sous l'Empire, ils s'emparent de la presse, du théâtre, de la cour même. En 1870, ils font naître la guerre dans un intérêt financier. Au Quatre-Septembre, ce n'est plus deux ministres qu'ils ont dans le gouvernement, c'est cinq : Simon, Crémieux, Magnin, Picard et Gambetta. Ils poussent à la Commune pour le plaisir de faire égorger des aryens par des aryens et de brocanter les dépouilles. « La franc-maçonnerie juive, dit textuellement M. Drumont, voulait dépeupler Paris, pour faire de la place aux étrangers... » Les juifs, en changeant les bataillons fédérés de quartiers, facilitérent le massacre et eurent loisir de brûler les maisons. Par les Castries, alliés aux Sina, ils s'emparèrent du général de Mac-Mahon, « lourd soldat », et empêchèrent le retour à la monarchie chrétienne. Par M. Waddington, ils nous compromettent en Roumanie et en Russie, comme ils nous mirent à deux doigts de notre perte en Algérie, avec Cremieux. Enfin, ils firent de Gambetta leur agent.

La haine de M. Drumont pour Gambetta est atroce, si atroce qu'elle arrive à je ne sais quoi de sinistrement comique. Il ne doute pas que Gambetta ne se soit vendu aux juifs, — lui en qui M. Drumont, qui a, comme Renan, un sens très

élevé de la *Bohème chrétienne* eût dû reconnaître un de ces hommes qui vivent d'idées, — et vendu à condition que Gambetta « persécuterait l'Église », « donnerait des affaires à brasser », ferait la loi des récidivistes, « afin d'expulser des Français et de les remplacer par des juifs », enfin « ferait la guerre », pour enrichir Israël! Il n'est pas besoin d'aller plus loin pour voir ce que cette conception historique a d'extravagant. M. Drumont voit le juif partout, comme d'autres ont vu le jésuite. Encore le jésuite avait-il l'éducation de la jeunesse? Pour lui, l'alliance israélite universelle a remplacé le conseil suprême de l'Ordre, tel que l'imagination de Dumas ou d'Eugène Suë l'avait conçu. L'histoire de la France aurait pour épigraphe, non plus : *Gesta Dei per Francos,* mais bien : *Gesta Diaboli per Judæos.* C'est vraiment le système historique de Dumas dans les *Trois Mousquetaires!* Il prend les récits de l'histoire et les fait tous tourner autour de l'intervention secrète de d'Artagnan et de ses amis. Ainsi fait M. Drumont pour les juifs. Par là, la *France juive,* où il y a de tout, appartient au genre du roman historique.

Certes, il serait puéril de nier la grande poussée d'Israël dans la société française. Mais il faut considérer la question juive avec sang-froid, chercher les causes de cette invasion avec justice, en parer ce qu'il en faut parer de dangers avec pru-

dence et sans fanatisme. Pourquoi le juif envahit-il tout chez nous? Parce qu'il a, à l'heure présente, les qualités, les vertus, les défauts et les vices des conquérants de sociétés. J'ai lu, dans un article sur le judaïsme, ce mot qui explique tout : *le juif est un pur-sang*. Et pourquoi est-il tel? Parce que la société chrétienne, par préjugé religieux ou par intérêt, n'a su ni absorber ni exterminer les juifs. L'hypothèse de la destruction, visiblement absurde aujourd'hui, étant écartée, reste l'absorption. Elle se serait faite sans les persécutions chrétiennes. Les juifs se seraient fondus dans les nationalités, comme les tribus arabes en Espagne, les Sarrazins dans le midi français, les Hellènes à Naples, si on ne les eût isolés. On les a mis dix-sept siècles hors la loi, les parlements, l'armée, la marine, les charges publiques, l'agriculture, les possessions immobilières. Repliés, concentrés, ils ont pris les vertus de tous les persécutés : la résignation, le courage passif, le respect indiscuté de la tradition de croyance et de race. Ils ont pris aussi les vices du faible, la soumission cachant des soifs de revanche, l'art de s'insinuer, l'égoïsme familial, l'esprit de secte. Éloignés de tout, ils ont mis tout leur génie au commerce de l'argent et l'ont accaparé. Or, la ploutocratie devient souveraine dans tout pays où disparait l'idéal. Toussenel, dans son livre bien plus large que celui de M. Drumont, parce qu'il

n'a pas l'obsession de la race juive, a vu le danger : la royauté de l'argent. Mais à qui la faute, si l'argent est roi? Aux chrétiens, qui n'ont pas su garder l'idéal monarchique, ni créer l'idéal républicain et démocratique. Il n'y a pas de romanesque conspiration du peuple d'Israël. Il y a un état des esprits qui les a trouvés prêts avant nous, ayant, dans une société qui se dissout, la force d'une secte qui se tient.

On trouve, dans le livre de M. Drumont, toute une partie que je signerais des deux mains. Ce n'est pas toujours celle où, pour la joie du boulevard et pour la tristesse des penseurs, il met au pilori, parfois avec raison, souvent avec injustice, certaines personnalités. C'est celle où il sonne le glas de la noblesse chrétienne de France. Pour cela, il a bien raison. C'est fini. Encore fière sous la hache de 93, — quoiqu'ayant abandonné la Vendée, — la grande noblesse a capitulé devant l'argent. Il n'y a plus un Bourbon du sang de Henri IV. La malédiction de Charette au comte d'Artois a été entendue! Les vieux nobles, M. de Broglie en tête, ont pactisé avec les manieurs d'argent. De l'impuissant Henri V au prudent duc d'Aumale, pas un Bourbon n'a risqué un écu pour ses « principes ». Louis-Philippe a été le roi des banquiers : et les banquiers sont les rois des rois et de la noblesse. Ici, M. Drumont a raison de constater que les « cléricaux », faute d'avoir

été des chrétiens, n'ont ni courage, ni moelles. Il n'y a plus de régénération possible par le haut. L'aristocratie joue au baccarat sur le drapeau fleurdelisé, vend ses blasons, ne produit rien, meurt en un mot. Que dis-je! Elle est morte. Mais ce ne sont pas les juifs qui l'ont tuée. Tout au plus ont-ils été les croque-morts!

M. Drumont sent si bien cela que là où le pamphlétaire un peu étroit, qui passe au fil de la plume les Mayer et les Meyer, disparaît, il fait place à un philosophe révolutionnaire. Très indulgent, et à raison, pour les soldats de la Commune, M. Drumont est lui-même un communard chrétien. Espère-t-il convertir la noblesse à un idéal quelconque? Visiblement non. Peut-il espérer sérieusement limiter la révolution économique aux seuls détenteurs d'argent israélites? Ce serait folie. Poussez-le et vous le conduirez sans peine à la conception des anabaptistes, ces communistes évangéliques.

Je n'ai pas le loisir de dire ici pourquoi cette idée d'une politique sociale sérieusement tirée de l'Évangile n'a pas chance de réussir. Il suffit de savoir qu'elle ne peut exister que par une discipline née d'une foi qui n'est plus de notre âge. L'argent est déjà assez fort pour braver la révolution directe contre l'argent. Tout ce qu'on peut espérer, c'est de le démocratiser, d'empêcher la féodalité financière de s'emparer de nous. Et c'est

ici que, de même que M. Drumont a été terrible pour ses amis, je suis forcé d'être sévère pour les miens. Les républicains, absorbés jusqu'ici par de misérables intérêts, n'ont pas eu, sauf un seul, qui est justement Gambetta, une idée assez haute de la démocratisation de l'argent. C'est par là qu'ils pouvaient entamer la puissance de la haute banque, avec qui ils ont traité, la trouvant prête, les dispensant de tout effort. Mais, pour cette démocratisation même, qui sait si le juif, souple d'esprit et démocrate, n'est pas l'instrument nécessaire? Je le croirais volontiers. Pour cela, il faut fondre le juif dans notre race, au lieu d'essayer encore de l'isoler. Il faut se garder d'opposer le fanatisme chrétien au fanatisme hébraïque. L'un et l'autre, d'ailleurs, ont au fond la même idée, d'origine sémitique, l'unité de Dieu. Dans un temps lointain, bien lointain, l'idée aryenne, l'idée du divin sans dieu personnel, se manifestant dans des cultes nationaux variés, reconquerra le monde délivré des théologies. Et comme nos fils prendront en pitié nos querelles, nos haines, n'ayant de sourire que pour le rêve, aujourd'hui insensé, de ces païens qu'on appelle à tort les derniers païens!

CHAMILLAC

M. O. Feuillet passe pour un homme qui connaît bien les femmes et qui, en tout bien tout honneur, nous aime fort. On l'a appelé le « Musset des familles », avec une intention de raillerie, qui n'est peut-être pas toujours juste, car l'auteur de *Julia de Trécœur* n'est pas un romancier à l'eau de rose; et, au moins une fois ou deux, il a été à fond dans l'étude de nos cœurs, sans s'arrêter aux préjugés ou aux lois du monde « distingué ». Aussi vous pensez avec quelle curiosité nous avons été voir son *Chamillac*, ce *Chamillac* attendu depuis si longtemps! Ce fut une belle chambrée, messeigneurs, où se réunit le dessus du panier des dames à la mode. Le diable est que ces fleurs sont souvent des fleurs épanouies, qui tournent aux fleurs artificielles. On devient femme à la mode à l'ancienneté, et l'autorité, même en fait de beauté et d'esprit, ne s'acquiert qu'avec l'âge. Quoi qu'il en soit, les femmes de Paris avaient, pour ainsi dire, envoyé leurs députées

voir et juger *Chamillac*. On a applaudi. Mais, en vérité, sans en déchirer ses gants. Car l'ami des femmes, avec les meilleures intentions du monde, a blessé, en maints endroits, nos délicatesses.

Si j'avais osé, après tant d'illustres exemples, j'aurais à mon tour écrit à notre ami Bernard-Derosne un petit mot de félicitation, car s'il ne l'a pas tout à fait dit, il a laissé entendre que M. Feuillet, dans *Chamillac,* ne nous a guère montré que des personnages extrêmement mal élevés. Ah! certes, ce sont des gens qui savent entrer dans un salon, laisser leur paletot dans l'antichambre et conserver leur chapeau, dire bonjour à l'arrivée et au revoir au départ, et je ne prétends pas qu'ils pèchent contre les règles de la civilité puérile et honnête. Mais, au-dessus de la politesse des manières, qui n'est qu'une grimace utile et convenue, il y a ce qu'on peut appeler la politesse des sentiments, qui est une haute vertu sociale. Cette politesse des sentiments, qui vient à la fois du cœur et de l'esprit, est ce qui fait trouver les femmes supérieures et aussi ce qui fait qu'elles trouvent les hommes supérieurs. Or, presque tous les personnages en sont dépourvus ici, et c'est mon grand grief contre le théâtre moderne que, même chez les auteurs dont la forme paraît mièvre, il supporte un grand fonds de grossièreté, ou, tout au moins, d'oubli des convenances.

Voici un peintre qui attend un modèle, une femme du monde. Que celle-ci amène avec elle toute une séquelle d'amis et d'amies, passe encore. C'est une simple indiscrétion, et l'indiscrétion est notre péché mignon. Mais que le peintre, le même jour, reçoive une amie à lui, qu'il tutoie, une demoiselle en train de se réhabiliter, si vous voulez, mais une demoiselle, c'est un peu excessif. Et la demoiselle ayant envie de voir la femme du monde qui vient poser, qu'il la cache derrière un rideau pour satisfaire à son caprice, c'est tout à fait choquant. Vous êtes fort mal élevé, monsieur l'artiste, et, tout grossier qu'il est, le Taupin de *Diane de Lys* vous donnerait des leçons.

Mal élevé aussi, le député grotesque qui, devant d'honnêtes femmes, reproche à de pauvres diables les frasques de leur vie et laisse échapper le secret de son propre libertinage. Mal élevé, M. de Chamillac, qui, recevant chez lui une femme du monde, ne renvoie pas de son salon une autre femme qui, aux yeux de tous, est sa maîtresse. Mal élevée, cette petite qui s'introduit comme une bombe dans les hôtels des femmes honnêtes. Mal élevé, derechef, ce peintre qui épouse une jeune personne notoirement entretenue depuis trois ans par son ami, sans le prévenir. Mal élevé, et de la plus grave façon, ce général qui, avant de faire de Chamillac son gendre, permet qu'il s'humilie devant sa future femme. Tous ces honnêtes gens

ont la prétention d'avoir des sentiments superbes et raffinés. Mais on ne trouve en eux que le décor de la délicatesse, et il n'y en a pas un ayant la noblesse d'âme de Coupeau tendant la main à Gervaise!

Je ne sais pas si M. Feuillet a voulu faire la satire du monde des honnêtes gens. Mais il en a présenté, en tout cas, une peinture bien singulière, et qui nous a toutes attristées. Qu'il l'ait voulu ou non, il donne raison à ceux qui prétendent que le grand monde contemporain est presque toujours un très petit monde, depuis que l'éducation chrétienne en a disparu. Cette éducation, que je n'ai pas la prétention de représenter comme possible de nos jours, mettait au-dessus de la vie, la dominant, la doctrine du sacrifice. Elle arrangeait toutes choses dans l'autre monde, conquis par l'héroïsme. Aujourd'hui, et en particulier au théâtre, il faut que tout s'arrange ici-bas, et on n'y arrive guère que par des compromis. Ceci n'empêche pas que notre ami, M. Feuillet, a encore été fort aimable pour nous et qu'il a montré au public deux héroïnes charmantes, qui valent leur pesant d'or, la petite Sophie et Mme de Tryas. C'est le propre de son talent de jouer avec le feu et de ne pas s'y brûler. Et il s'est plu, ici, à nous faire voir une fille entretenue réhabilitée et une femme du monde inconséquente, mais vertueuse. Chacune de ces conceptions est hardie, quoique

timidement traitée. Mais enfin, l'auteur dramatique a soulevé, en passant, deux problèmes qui ont leur prix.

Par un scrupule de conscience que je ne discute pas, Chamillac désire que la femme à qui il donnera son nom ait mené la vie de garçon. Il aime mieux une épouse convertie qu'une épouse ingénue. Or, il arrive qu'il tombe bien. Sophie, placée à l'Opéra, classe de la danse, par sa sainte femme de mère, a vécu comme les camarades; mais elle a gardé, à défaut d'autre chose, le cœur pur et elle se prête à merveille à l'expérience de la réhabilitation. C'est la thèse contraire à celle d'Augier, dans le *Mariage d'Olympe*. Augier est plus hardi dans la forme, M. Feuillet est plus audacieux dans le fond. Olympe, dans le ciel du mariage, a la nostalgie de la boue : Sophie, dans la boue, a la nostalgie du ciel bleu. M'est avis que les deux poètes dramatiques ont également raison, l'un et l'autre. Si Augier est dans la règle, M. Feuillet nous offre une exception qui n'est pas rare. Il n'est que trop vrai que vertu et vice sont souvent pour nous affaire de circonstance et que nos corps ne suivent pas toujours la voie de nos âmes. Il y a de très honnêtes courtisanes, et des femmes très honnêtes qui sont, en réalité et sans une faute commise, des courtisanes d'instinct. Ne crions donc pas à l'invraisemblance, quand nous voyons Sophie se transformer en une bourgeoise

sage et dévouée. S'il se trouvait beaucoup de Chamillacs, il y aurait beaucoup de Sophies. Je trouve un certain courage à M. Feuillet d'avoir fait entendre cette vérité à sa clientèle de gens « distingués ».

Mais le réhabilitateur ne réhabilite pas pour son propre compte. Ce n'est pas lui qu'épouse Sophie, c'est un autre. Au théâtre, il a fallu faire l'héroïne amoureuse de son sauveur et se sacrifiant à son bonheur. J'imagine que si *Chamillac* eût été un roman, M. Feuillet n'eût pas laissé passer sans la saisir aux cheveux cette grande vérité que la reconnaissance est l'ennemie de l'amour. Voilà la nuance de notre cœur que l'on pouvait exprimer. Le rapprochement de l'amour garde toujours quelque chose d'un combat, où il ne nous plaît pas d'être vaincues. La ballerine tirée de sa misère morale et matérielle, qui doit tout à un homme, fortune, éducation, vertu, richesse, place dans le monde, a l'instinct que le bonheur est peut-être impossible entre un homme et une femme, quand il n'y a pas d'égalité dans leur apport à la vie commune! Nous voulons, quel qu'il soit, avoir aussi un sacrifice à faire à l'homme aimé. Sophie, devenue Mme Chamillac, serait une épouse modèle et non une femme heureuse. Le besoin d'égalité dans l'amour est un des plus impérieux que connaisse le cœur des femmes. Notre orgueil n'admet pas que si un

jour le mari disait à la femme : Voilà ce que j'ai fait pour toi ! — la femme ne puisse jeter, elle aussi, un sacrifice dans la balance, Et puisque M. Feuillet voulait que tout le monde fût heureux après le cinquième acte, il a bien fait de donner Sophie pour femme à un autre que son bienfaiteur. A tout prendre, du ménage du peintre ou de celui de Chamillac, je ne sais pas si le premier n'a pas plus de chances de bonheur que le second ?

Car la vertueuse Mme de Tryas a, dans sa petite cervelle, un défaut, commun à beaucoup de femmes de notre temps, et qui peut la mener loin. C'est une curieuse, encore en herbe. Mais gare à l'épanouissement ! Au casino de Luchon, elle voit la pauvre petite Sophie fort empêtrée, parce que les « dames du monde » ne veulent pas danser avec elle. Elle lui fait vis-à-vis. C'est de la pitié. Mais, à Paris, quand Mme de Tryas traverse le boulevard en protégeant de son parapluie la jolie Mlle X... des Variétés, la pitié qu'elle a pour la capote rose de la demoiselle à la mode est, bel et bien, de la curiosité. C'est le péché d'Ève, éternel ! Les régulières de la vie, de tout temps (mais surtout depuis deux siècles), ont un goût effréné de connaître la vie des irrégulières. Elles font tout pour les coudoyer ; et, quand elles ne peuvent pas frôler la courtisane, elles se contentent de visiter le théâtre de ses exploits et de con-

naitre les instruments et les trophées de ses victoires. Elles vont voir l'hôtel à louer ou s'étouffent à la vente, comme jadis elles se pressaient aux représentations de M. de la Popelinière, dans la petite maison du financier que Richelieu et Crébillon ont sauvée de l'oubli. Cette curiosité des femmes du monde pour les déclassées, ce goût des frontières, comme on a dit, est un phénomème très particulier et qu'il est difficile d'expliquer. L'amour des arts, des bibelots, des joyaux, n'est qu'un prétexte. Nous n'irions pas voir chez le marchand les parures que nous allons voir à la vente des demoiselles. Ce qui nous amuse, avouons-le franchement, c'est le contact même, par les objets matériels et inanimés, avec un monde qui n'est pas le nôtre. Est-ce dépravation pure de notre part? Est-ce inquiétude de nos cœurs en présence de femmes qui nous prennent parfois nos fils ou nos maris? Est-ce, comme M. Feuillet le laisse entrevoir chez Mme de Tryas, un sentiment philosophique, où il entre de la justice et de la pitié? Nous disons-nous, après tout, que les femmes perdues sont des femmes comme nous, et que, dans notre vertu, il entre trois quarts de chance? Avons-nous besoin d'être indulgentes parce que beaucoup de nous ont parfois besoin de pardon? Ou avons-nous le vague pressentiment de quelque révolution future des mœurs qui pourrait bien, comme dans l'antiquité, donner telle place

dans la société aux courtisanes qu'il faudrait bien compter avec elles? Je ne sais à laquelle de ces hypothèses il faut s'arrêter, et s'il ne convient pas de prendre un peu de toutes? Mais il est hors de doute que jamais les mondes les plus opposés ne se touchèrent d'aussi près et n'eurent si bonne envie de se connaître. En dehors des femmes que des passions bizarres agitent, jadis qualifiées d'inavouables et, aujourd'hui, presque avouées, nous avons toutes je ne sais quelle joie à saisir tous les prétextes, l'art, la charité, les hasards des voyages, pour parler aux « impures », comme disaient nos grand'mères. Et tout au fond de nous, un démon nous parle qui nous dit qu'elles ont des sensations que nous ne connaîtrons jamais, et que les enfers ignorés ont leurs joies tout comme les paradis perdus !

LE ROMAN INTIME

Il n'y a pas très longtemps, j'ai noté, ici même, à propos des écrits de M. P. Bourget, les premiers symptômes d'une réaction intéressante dans l'art du roman, réaction qui retourne au roman psychologique. Le roman est certainement la branche de notre littérature la plus riche en fleurs et en fruits : jamais on n'en publia autant, jamais on n'en lut davantage, jamais tant de talent ne fut employé à les écrire, ni tant d'heures données à les parcourir. On pourrait dire que tous les genres d'esprit, toutes les traditions, toutes les écoles, toutes les innovations se sont donné rendez-vous sur le champ de bataille du Roman. En laissant de côté le roman d'aventures, qui est un art à part, très amusant, ayant, avec Dumas, fourni des œuvres de génie, mais en général inférieur, on a dû croire un moment qu'une école de romanciers se formerait, ayant une poétique unique et très fixée, coulant toutes ses œuvres dans le même moule. Le roman physiologique pur a paru, un

instant, maître de la place. Ce roman avait la prétention de raconter la vie telle qu'elle est, sans en tirer de leçons, se vantait de ne pas être ému et de ne pas nous émouvoir, délaissait l'observation des âmes pour l'étude des tempéraments, pessimiste et précieux, croyant aux fatalités héréditaires des vices et les disant en une langue très apprêtée, avec une coquetterie singulière qu'aurait un chirurgien pour ses scalpels. Fort heureusement, les hommes qui ont été ou qui se sont laissé dire les maîtres de cette école sont, par la force ou par la grâce, de grands artistes et, comme tels, ils se sont échappés eux-mêmes des théories où l'on voulait, parfois avec leur propre connivence, les enfermer. Le roman physiologique et pathologique, dans toute sa pureté, avec son dédain absolu de la lutte des passions, son absence de toute moralité, son souci unique de dépeindre minutieusement l'extérieur des choses, d'exposer des résultats sans chercher les causes, ce roman-là n'existe que chez des écrivains de second plan. Faust, quand il veut fabriquer un homme, évoque les puissances célestes, et, hésitant, recule devant son œuvre; le *famulus* Wagner, imperturbable, croit aux fourneaux et aux cornues et se montre extrêmement fier de la naissance d'Homonculus. La grande poussée du roman pathologique, impassible et scientifique, est, on peut le dire, terminée chez nous. Nos grands romanciers y ont eu

leur rôle ; mais ils ne se sont pas laissé prendre longtemps aux formules d'école, où ne s'attardent que les écoliers. Et le roman contemporain reprend toute la liberté, la variété, l'individualité qui lui sont indispensables.

Le mouvement qu'on a appelé naturaliste a eu sa raison d'être. Il a porté des fruits légitimes. Il a fait justice des types de convention, des imaginations pures et du style sentimental où s'égarait le roman. Il a étendu le champ de l'observation, appris l'art des milieux, enseigné, dans le livre, les rapports du physique et du moral que Cabanis étudiait déjà. Il a déblayé la place, dégrossi des matériaux, ouvert les esprits à des hardiesses nécessaires. Ceux qui viennent aujourd'hui n'ont qu'à profiter de ces labeurs, sans tomber dans l'excès de l'esprit de système qui, outré, est aussi fatal à la science qu'à l'art. Ils savent ou ils sauront regarder dans le télescope, regarder dans le microscope, user de l'imagination qui grossit les choses, de l'observation qui les isole et les rapetisse, et écrire ensuite sans lunettes et sans parti pris.

Il me semble que c'est dans cette voie qu'est entré, entre autres jeunes écrivains, M. Jules Case, dont je viens de lire le roman : *Une Bourgeoise*. L'œuvre est originale, de cette originalité particulière qui consiste à puiser son inspiration à des sources diverses. Il observe ses

personnages directement, mais il les regarde dans les milieux qu'il décrit avec soin et qui mettent sur eux comme leur reflet, ainsi que l'on voit dans les toiles des peintres soigneux de la vérité; il ne dédaigne pas les influences de race, mais il ne supprime pas la personnalité de l'être humain qui a son existence et qui lutte contre elles; son héroïne subit le train-train de la vie, mais il ne se prive pas d'y mettre le drame, qui est aussi vrai que la monotonie banale des existences; il ne prêche pas — ce qui est odieux; mais il ne se défend pas des leçons que l'émotion porte avec elle, quand il s'agit des passions. Si bien que, dans son livre, il y a un peu des autres qui sont observés, un peu de lui-même qui se laisse voir, un peu de nous qui intervenons, ce qui en triple l'intérêt.

Ce que M. J. Case a voulu nous dire dans son roman, ce n'est pas, — il a soin de nous en prévenir, — « la bourgeoise », car le sujet est trop immense et trop complexe pour tenir en un seul tableau : c'est l'histoire d'une bourgeoise. Seulement, le cas n'est pas un cas uniquement particulier, cas de pathologie isolé; son héroïne a un trait commun avec la plupart des bourgeoises. « Elle n'est, dit-il dans son avant-propos, ni détraquée, ni névrosée, ni malade; elle est saine. Elle n'a plus l'inconscience ordinaire du peuple chez qui l'appétit et l'instinct régissent, seuls; elle n'a

pas, non plus, la perversité de la grande dame qui a tout usé et qui en veut encore; c'est une bourgeoise qui sort du peuple — premier terme — et qui subit inévitablement le mouvement ascensionnel et naturel vers le second terme. Elle n'est donc pas tout d'une pièce, elle est au contraire assez complexe, mélangée de conscience et d'inconscience, toujours *sensible*. » Je souligne ce dernier mot, qui est le trait commun de la bourgeoise.

La Maximilienne de M. J. Case est toujours et éternellement sensible. Elle aime son père mort, elle se marie par reconnaissance pour son oncle qui l'a élevée, elle adore son enfant, être chétif, qui la défend, tant qu'il vit, contre les séductions tout en étant le trait-d'union innocent entre la mère et les galants (observation retrouvée dans *Bel-Ami*); elle meurt enfin à la fois de la mort de son enfant et de l'abandon de son amant. Cette sensibilité de la bourgeoise s'imposait à tous les romanciers qui s'occupent de la femme. Dans le peuple, comme l'indique M. Case, elle existe peu, la femme du peuple étant, d'abord, très occupée, puis étant surtout accessible aux choses physiques. La pitié pour le malade et l'admiration du beau garçon sont les pôles extrêmes de son cœur. La sensibilité chez la grande dame est combattue également par les occupations de la vie agitée,

toujours remplie, et aussi par le scepticisme et par la politique des aristocraties.

La bourgeoise est, au contraire, livrée au sentiment par l'ennui, facteur essentiel de la vie des bourgoises riches dont les maris sont très occupés; puis, les appétits physiques, qui lui viennent de l'origine plébéienne, vigoureuse et saine, les aspirations de curiosité qui lui viennent de sa marche vers l'aristocratie, s'épurent, se subtilisent, se satisfont, s'excusent par la sensibilité. Les sens en bas, la tête en haut, la bourgeoise garde le cœur. Sa vie se fait aisément de chutes suivies de remords, de désirs combattus par l'idée du devoir, d'un idéal où la passion et le plaisir même s'ennoblissent et se font pardonner. Elle ne « garde » pas son homme comme la paysanne et l'ouvrière; elle n'oublie pas son mari, comme la grande dame. Elle est troublée dans la vertu et inquiète dans l'amour. La religion, — que M. J. Case a oubliée dans son étude, — contribue à exciter en elle cette sensibilité qui la gouverne, lui offre des compromis, lumière vacillante, sur qui souffle le voltairianisme du milieu bourgeois, et qui l'égare même quand elle la prend, de bonne foi, pour guide. Créature souvent malheureuse, en somme, tant que dure pour elle la bataille de l'amour, commencée avec le premier sourire d'un valseur, et qui finit souvent tard, par une défaite de la dernière heure.

C'est le cas de Maximilienne. La nouveauté du livre de M. J. Case, c'est de nous montrer une femme riche, attrayante, relativement libre, mariée avec un homme qu'elle n'aime pas, ni bon ni mauvais, monsieur Tout-le-Monde, qui ne succombe qu'à trente-sept ans et en meurt, comme il arrive à une femme trop tard mère. Avant le mariage même, pourtant, elle a été aimée. Depuis elle a joui avec passion de l'attrait qu'elle a exercé sur les hommes. Elle a été entourée, captée, demi-grisée par l'amour qui s'offre à elle sous toutes les formes. Elle a aimé elle-même. Mais sa sensibilité la pousse à la fois vers l'amour et la préserve de l'abandon de soi-même. La maternité d'abord, puis la maladie et la mort de son enfant donnent à cette sensibilité un aliment presque suffisant. La race populaire l'a faite sensuelle, mais l'éducation a mitigé l'instinct et lui a donné l'horreur des caprices renouvelés, où le cœur est oublié. Elle arrive de la sorte vers la quarantaine, et c'est alors qu'elle subit non une fatalité physiologique, mais une autre fatalité, non moins inéluctable, mais plus intéressante et variée en ses causes, celle du sentiment. On voit alors la malheureuse se donner à un jeune homme, qui l'avait aimée collégien, et mourir de cette aventure unique.

Un roman fait toujours penser à un autre, une héroïne appelle toujours la comparaison avec une

héroïne. La Maximilienne de : *Une Bourgeoise* m'a rappelé l'Emma de *Madame Bovary*. Je n'entends pas opposer un livre à l'autre ; la louange que je fais de M. J. Case en deviendrait impertinente. Ce qui m'intéresse à noter, c'est la parenté des deux femmes. M. J. Case y a songé, car il parle du roman de Flaubert, parmi les lectures qui troublent et irritent son personnage. Maximilienne se sent devenir une Emma et prend peur. Ces femmes, en effet, sont parentes et dissemblables. Chez Emma, les sens et l'ennui, compliqués de la haine du mari, un pauvre homme, et d'une ambition curieuse du monde d'en haut, font le caractère qui trouve dans la sentimentalité bourgeoise son expression, non sa raison d'être. Il n'en est pas de même de Maximilienne. Elle n'a pas l'horreur de son mari, elle n'a pas la souffrance envieuse des gens à vie étroite; il n'est guère question d'ardeurs passionnées en elle. Ce qui la hante, c'est le besoin d'aimer, besoin purement sentimental; c'est par là qu'elle est intéressante et qu'elle nous touche. Sa vie n'est qu'un long combat contre la soif d'un idéal, et pendant près de vingt ans, elle est victorieuse dans cette lutte. C'est par là que le roman prend une portée morale bien à lui, et que, sans que l'auteur veuille avoir la prétention de peindre la bourgeoisie entière en une seule héroïne, il a cependant exposé une existence morale commune à nombre de

femmes de cette classe. Le mariage de convenance est à la base de presque toutes les vies bourgeoises. Il donne des résultats divers, selon les tempéraments, les occasions, les éducations, les consciences. Mais cette lutte contre un idéal vague de bonheur et de dévouement, cette lutte contre la poussée du sang ou l'exaltation du cœur, quelles femmes, parmi celles qui ne sont prises ni par la vie à gagner au jour le jour, ni par la folie du plaisir, quelle femme ne l'a connue? Voilà pourquoi le livre de M. J. Case doit plaire aux femmes, qui y retrouveront presque toutes les sensations, les tristesses, les inquiétudes d'une heure de leur propre vie.

L'ANTECHRIST

... Du boulevard des Italiens...

Profitant de ce repos et de ce calme d'une nature toute particulière, que l'on trouve dans les jours de fête, lorsqu'on s'abstient d'y prendre part, je viens de lire le nouveau volume des *Origines du christianisme,* de M. Ernest Renan, intitulé *l'Antechrist.*

Je ne l'ai point lu en sa toute première nouveauté. Avant d'ouvrir le livre, j'avais déjà rencontré dans les journaux des articles qui en rendaient hâtivement compte. Ici, un éloge trop restreint à mon sens, et ne prenant dans le récent ouvrage que les parties purement négatives du catholicisme, ce qui n'est pas le plus essentiel; là, des critiques grossières et grotesques, allant jusqu'à l'homme et sentant à plein nez les rancunes envieuses de la sacristie et de l' Église contre quiconque les domine et les comprend. Ces haines cléricales sont ter-

ribles, et il y a même des façons de sectes philosophiques qui les partagent. Éloges étroits et critiques acerbes et infâmes ont été comme des flambeaux qui ont jeté une lueur nouvelle sur ma lecture. A les entendre, j'ai mieux et plus vivement compris le caractère élevé, calme, bienfaisant du livre admirable que j'avais sous les yeux. Les œuvres librement conçues, en dehors de tout préjugé, se heurtent seules ainsi à tous les fanatismes. Dis-moi qui t'injurie, je te dirai ce que tu vaux.

M. Ernest Renan a entrepris, voici tantôt dix ans, une œuvre colossale, celle de dire et d'apprendre à un monde de quoi il vit. Nous respirons, depuis des siècles, le christianisme, comme l'air même qui entre dans nos poumons. Il n'y a pas encore cent ans de cela, un savant de génie est venu nous faire connaître les éléments constitutifs de cet air invisible qui nous entoure et nous vivifie; un autre, aujourd'hui, applique les mêmes procédés d'analyse à notre atmosphère morale. Il nous en montre les principes morbides et les principes salutaires, et nous explique comment leur combinaison et leur équilibre nous ont permis d'exister. C'est, dans l'ordre phllosophique, une étude qui a la valeur des travaux de Lavoisier dans le domaine de la science.

Il n'a rien moins fallu qu'une vie presque entière

pour préparer ce labeur. M. Ernest Renan a voulu connaître les langues de l'Orient, pour comparer, rectifier, contrôler les textes; il a voulu de plus, et c'est là le côté profondément original de son exégèse, voir les lieux où s'étaient accomplis les grands drames qu'il raconte, sachant bien ce que valent les milieux sur les hommes, et qu'on ne comprend guère leur vie, en tous ses détails, si l'on ne sait où ils ont vécu. Cette étude donne à son œuvre ce caractère de vérité et de pittoresque qui nous a frappés tout d'abord dans la *Vie de Jésus*, qui nous a surpris, et, avouons-le, mis en défiance.

Peu habitués, en France, aux études religieuses, inaugurées chez nous cependant par Richard Simon, mais étouffées bientôt par l'abominable tyrannie du génie malfaisant de Bossuet; ne connaissant guère que les apologies intéressées des gens d'Église, ou les négations spirituelles, pleines de raison (mais un peu étroites, comme toute œuvre de polémique), de l'école incrédule anglaise et voltairienne; dégoûtés des travaux allemands, par leur sécheresse, leur pédanterie, leur manque de sentiment humain et de vues d'ensemble, nous ne pensions guère qu'on pût faire autre chose, en matière religieuse, que croire ou railler. Moi, le premier, quand apparut ce Jésus si nouveau que nous révélait M. Ernest Renan, type à peine entrevu par Rousseau, je fus tout prêt à n'y voir

qu'une fantaisie de poète. J'appelai le livre d'un mot qui eut quelque fortune : « les quatre mousquetaires de l'Évangile ». J'y trouvai trop de religiosité, et comme des complaisances pour l'Église. Mais la suite des travaux de M. Ernest Renan éclaire singulièrement sa conception d'ensemble; et cette histoire du christianisme, pour être la seule qui soit d'une lecture exquise, n'en reste pas moins la seule vraie, la seule définitive, si ce mot ambitieux peut entrer à bon droit dans la langue des hommes.

Le premier volume des *Origines du christianisme* raconte Jésus; le second, l'établissement des Églises, toutes juives d'esprit et de traditions, que les apôtres fondent autour de Jérusalem, Églises obscures, noyées et perdues dans la foule des sectes qui vivaient à l'abri de la hautaine indifférence de Rome; le troisième indique le rôle extraordinaire et décisif de saint Paul dans la fondation de la foi nouvelle; celui qui nous occupe enfin expose la terminaison de la lutte de Pierre et de Paul, l'intervention de Jean, qui concilie en certaines parties ces deux esprits antinomiques, et mêle, d'accord en cela avec l'instinct de la foule, la tradition juive à la philosophie grecque; c'est cette alliance, si contradictoire d'apparence, si hostile au génie de l'Orient et à celui de l'Occident, qui fonde la grandeur chrétienne; elle est facilitée, cimentée, expliquée par deux événements émou-

vants et étranges entre tous, dans le drame de l'histoire : le règne de Néron, la persécution qui suit l'incendie de Rome et la destruction de Jérusalem.

Les querelles qui déchiraient les Églises chrétiennes s'apaisent devant le martyre, et la disparition du temple de l'ancienne loi pousse le monde vers les temples de la loi nouvelle. C'est ainsi que Néron et Titus, suivant, l'un les caprices d'un esprit affolé, l'autre les sages et durs conseils de la politique romaine, achèvent, sans le vouloir, l'œuvre de Paul, et épandent sur le monde entier, avec le nom de Jésus, un ensemble de doctrines auxquelles nous devons peut-être plus de misères encore que de grandeurs.

Une des choses qui ressortent d'abord du nouveau livre de M. Ernest Renan, semblable en cela à ceux qui l'ont précédé, c'est la multiplicité et la diversité des éléments qui entrent dans la constitution du christianisme. Dès le second siècle, il est bien loin déjà de la doctrine simple, sentimentale, on dirait volontiers purement locale de son fondateur! Et pourtant, à cette époque, on n'y trouve encore ni la constitution du clergé, ni la primauté de Rome, ni les sacrements, ni la pratique de la messe et le sacrifice unique remplaçant les sacrifices de l'ancienne loi, ni même l'idée première de l'abolition de l'esclavage, puisque les

qu'une fantaisie de poète. J'appelai [illegible] Cette
[illegible] qui eut quelque fortune : c' [illegible] même
[illegible] de l'Évangile a. J'y [illegible]
[illegible] comme des com[illegible]
[illegible] la suite des te[illegible]
[illegible] singulièrement
[illegible] humaine
[illegible] j'
[illegible]

L'*Antechrist,* qui donne son nom au livre de M. Ernest Renan, c'est Néron. L'Apocalypse, rédigée par Jean (qu'on appelle l'Évangéliste, bien qu'il soit à peu près prouvé que l'évangile qu'on lui attribue, écrit après sa mort et celle de Pierre et de Paul, comme tous les évangiles synoptiques, ne soit pas de lui), est un pamphlet contre Rome et contre le tyran ridicule et cruel qui ensanglantait et déshonorait l'empire. Ce n'est que longtemps après qu'on y a voulu voir, comme dans le *Cantique des cantiques,* tout un système de mythes et d'allégories. En réalité, c'est un cri de révolte contre la tyrannie romaine, contre l'organisation sociale de l'époque, un appel au martyre, une promesse du règne matériel de Dieu sur le monde, règne prochain, que les millénaires attendaient d'heure en heure. Néron n'avait-il pas tous les caractères extérieurs du monstre dont le règne devait précéder celui de Dieu, au dire des antiques prophètes?

Et cependant, ce monstre si odieux et si grotesque, M. Ernest Renan, avec une admirable hauteur de vues, a voulu, non pas le justifier, comme on l'a sottement dit, mais l'expliquer. Dans cette tâche il s'est parfois rencontré, chose curieuse! avec Racine. Historien ou poète dramatique, quiconque, en effet, étudie l'homme de près et sans passion, sait que la perfection absolue dans le crime est aussi rare chez lui que la par-

faite vertu. Le caractère de Néron est peint d'une main délicate, avec finesse et éloquence, et c'est la plus belle restitution historique que je connaisse. Il n'y a pas cent pages dans la littérature française qui vaillent les chapitres consacrés au César romain.

Et comme ces considérations sur ce passé sont encore vivantes et justes aujourd'hui! « Néron », dit M. Ernest Renan (d'après Sénèque du reste), « fut perverti par la littérature ». C'était un cabotin, non sans mérite ni application, « un gamin féroce visant aux applaudissements du carrefour ». Un gamin féroce! Une littérature qui perd les esprits! Est-ce de Rome qu'il s'agit ou de Paris? Est-ce de l'incendie de l'an 64 ou de la Commune? Est-ce de Néron ou de Raoul Rigault? « Gamin féroce! » C'est ainsi que j'entendais définir ce dernier, et je l'entendais définir ainsi par un politique qui a toujours gardé cette liberté d'esprit souveraine de juger ses alliés d'un jour aussi bien que ses adversaires.

Néron méritait bien de rester dans l'histoire et d'être l'antechrist de la plus célèbre des apocalypses. Il s'impose à l'attention. Le cabotinage sincère qui était en lui, s'alliant à l'omnipotence de la pourpre césarienne, a donné des effets uniques, grandioses, à la façon des monstres rêvés par l'imagination des poètes et des artistes. Mais on a, fort à tort, accusé tous ceux qui ont été

frappés par cette figure, d'avoir eu de l'indulgence pour elle. On a été jusqu'à imaginer une façon de doctrine Néronienne, qui consisterait à appliquer à l'histoire et à la politique je ne sais quel dilettantisme sinistre, en vertu duquel on ne jugerait les hommes et les événements que par leur relief, leur côté plastique et pittoresque.

Non, ni M. Ernest Renan, ni ceux qu'on a accusés avec lui n'ont jamais éprouvé les entraînements funestes de cette prétendue doctrine de *l'art pour l'art* appliquée à l'histoire et à la vie. Il suffit, pour s'en convaincre, sans parler d'une protestation fort nette contre l'art purement plastique de la Rome Néronienne, gâtée par le Cirque, de voir de quelle façon M. Renan juge, à un certain point de vue, l'œuvre et l'influence de M. Hugo. Seulement on ne pourra jamais empêcher les âmes d'artistes et les âmes tendres de se complaire aux analyses qui font ressortir un côté humain, même chez les monstres, et qui découvrent encore quelque beauté, même dans un objet d'horreur. Je ne sais même pas si ce peu d'indulgence et ce peu d'admiration, mêlés à la sévérité et à l'aversion, ne sont pas plus près de la justice que les emportements et les colères des gens passionnés, plus aisés à surprendre et à faire varier dans leurs jugements que ceux qu'on appelle sceptiques.

Un des charmes profonds du livre que je lis, c'est que l'auteur s'y découvre et s'y laisse voir. On sait ce qu'il est maintenant, on devine ce qu'il eût été aux temps dont il parle. « Nous ne comprenons pas, dit-il, le galant homme sans un peu de scepticisme. » Ce scepticisme qui est la pierre de touche des gens qui pensent véritablement par eux-mêmes, et de ceux dont la pensée n'a pas pour guide, même à leur insu, la perception des avantages qu'ils peuvent retirer de la mise en pratique de leurs doctrines, M. Ernest Renan l'eût eu à Rome. Il n'eût pas été chrétien. Certes, il n'eût pas été non plus persécuteur (en dehors du cas de légitime défense, qui justifie amplement les dernières persécutions, et notamment le grand Julien, dit l'Apostat). Il eût sans doute goûté le charme de la doctrine personnelle de Jésus, comme le goûtait Marc-Aurèle, et qui sait ! peut-être Néron lui-même, par l'influence des femmes. Mais, flottant entre Pétrone, qui sut si bien mourir, et le doux Épictète, qui fit, comme Epicure, une suprême élégance de la vertu, aimée et suivie sans espoir de récompense, il fût resté le défenseur de l'admirable société civile, si conforme au génie occidental, que Rom[illegible]ait fondée et qu[illegible] n'a pas su sauver de l'in[illegible]n des idées [illegible]tales, idées funestes, dest[illegible]ves de la patr[illegible] qui nous auraient perdus

par une réaction heureuse, modifiées en les subissant.

La patrie! Son souvenir revient à chaque instant dans l'œuvre de M. Ernest Renan. Il semble qu'à force d'entendre les chrétiens mystiques lui parler de « la Jérusalem céleste », et des « Royaumes qui ne sont pas de ce monde », il ait senti combien il est nécessaire de rappeler les esprits au culte génial, fécond et salutaire de notre race pour l'idée de la patrie politique. On sent qu'il s'y reporte sans cesse. Quand il raconte le sac et les massacres de Jérusalem, et ses discordes pendant le siège, et ce mélange d'héroïsme et de bassesse, on devine qu'il songe à Paris. Et là, encore, il cherche à expliquer ce qu'il blâme. Répondant à une sottise souvent édictée : « La pure scélératesse », dit-il, « n'a jamais rien fait dans le monde : le vrai c'est que les soulèvements populaires étant l'œuvre d'une conscience obscure et non de la raison, se compromettent par leur propre victoire. » Et ailleurs, à côté de cette phrase qui est un jugement de la Commune, celle-ci qui ressemble à une prédiction de l'avenir : « On meurt de l'absence de tout souffle révolutionnaire aussi bien que par l'excès de la Révolution. »

La France, notre France bien-aimée et qui sera, je l'espère, la ressuscitée glorieuse entre les nations, je la vois partout dans ce livre qui parle de

nos aïeux, de Rome et de Jérusalem. Quel magnifique éloge de son rôle que cette phrase pleine d'une triomphante résignation : « Les peuples doivent choisir entre les destinées longues, tranquilles, obscures de celui qui vit pour soi, et la carrière troublée, orageuse de celui qui vit pour l'humanité. » Notre choix est fait depuis longtemps, et nous ne renierons pas nos pères. Si nous ne pouvons accomplir ce qu'ils ont essayé par le glaive, même vaincus, même partagés, — ce qui vaudrait mieux pour l'avenir de notre race et de notre esprit que de rester amoindris, — nous l'accomplirons par ce qui est le génie de notre race, la raison.

Le livre de M. Ernest Renan est le plus grand reconfort que j'aie éprouvé dans mon esprit depuis trois années. Et quelle joie il a dû trouver à l'écrire !

L'histoire est la grande consolatrice. Elle nous montre qu'il n'y a pas de forteresse inexpugnable, comme celle de Jérusalem, qui ne soit prise un jour ; de temple saint, comme celui de Salomon, qui ne soit détruit ; d'Empire, comme celui de Rome, qui ne succombe, ni de vaincus qui ne prennent, d'une façon ou d'une autre, une revanche. Elle enseigne l'incertitude des institutions humaines, c'est-à-dire de toute chose. Et, à travers cet océan d'aventures, elle laisse entrevoir je ne sais quelle mystérieuse marche de l'huma-

nité vers le bien et vers la justice, vue suffisante pour le bonheur des sages, qui font assez pour le monde en désirant peu de choses, n'en imposant aucune, se résignant à beaucoup, et essayant de les comprendre toutes.

IV

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Notes parisiennes. — La petite guerre. — Pâques. — Pâques en Espagne. — Les Étrennes. — La fête des vaincus. — Les paradis perdus. — La mort de Napoléon III. — Le cabaret.

NOTES PARISIENNES

Paris est de l'opinion de Mme de Sévigné : il hait l'ennui plus que la mort. Par tous les moyens, bons ou mauvais, il veut se distraire et il n'est pas de mode bizarre dont il ne s'engoue un jour, quand il n'a rien de mieux à faire. Ce qui caractérise ces engouements subits, ces modes imprévues, c'est que les gens et les choses qui en font l'objet sont indifféremment de petites gens ou de grandes choses et qu'on parle à peu près aussi longtemps de la découverte d'un grand savant que de l'escapade d'un cabotin. Pour le moment, Paris s'est avisé de s'intéresser à certains cabarets pitto-

resques qui se sont récemment ouverts. Tout le monde en a dit son mot, si tout le monde n'y a pas été. Et encore, combien de curieux et même de curieuses ont été faire un voyage de découverte dans ces pays de la fantaisie et sur ces terres de la bohème! Le goût des grandes dames pour les méchants lieux n'est pas chose nouvelle. Mme de Montarcy s'échappait de la cour de Louis XIV, allait au corps de garde et, nous dit Bouilhet :

Brûlait sa lèvre rose à la pipe des Suisses.

Collé conduisait des duchesses aux Halles et aux Porcherons. On sait la jolie anecdote du chevalier de Florian, rôdant autour d'une baraque de la foire Saint-Laurent, sans oser y entrer, et apercevant à travers les fentes des toiles le bas de soie bien tiré et la « jambe honnête » d'un seigneur de la cour, qui se trouvait là en débauche avec des femmes de qualité. Notre bourgeoisie a hérité de ces curiosités un peu suspectes et les cabarets pittoresques ont eu, ces temps-ci, des visites bien inattendues, et même, dit-on, des hôtes princiers!

« Il ne faut, répétait volontiers Thiers, rien « prendre au tragique en politique, mais tout « prendre au sérieux. » Le conseil est bon à suivre pour les choses de la morale. Ne pensons pas que tout soit perdu pour un caprice des curio-

sités parisiennes; mais voyons, dans ce caprice, un symptôme nouveau de l'état de nos esprits, une marque assurée et fâcheuse de l'envahissement du cabotinage. Nous le trouverons, ce cabotinage, qu'on retrouve partout, sous des formes différentes dans les cabarets, où je n'ai pas manqué d'aller, malade peut-être à mon insu du mal que je vois chez les autres. Le premier en date est un cabaret du boulevard, l'Auberge des Adrets. C'est un brave homme d'acteur, revenu de la gloire des planches, qui s'en est fait le tavernier. L'endroit est fort décent et le décor agréable. On a imaginé de reconstituer une auberge de campagne, telle que devait être celle où Robert Macaire et Bertrand commirent leurs crimes légendaires. La restitution du mobilier de la Restauration est parfaite; c'est à croire que M. Sardou y a mis la main. Voici les fenêtres à petits carreaux masqués de rideaux quadrillés rouge et blanc, tels que j'en ai connu, il y a quarante ans, à la campagne paternelle; voici les poutres saillantes du plafond, et le coucou qui fait, à son tic-tac, les heures plus longues, et au mur — car on est libéral sous le règne de Louis XVIII, — les images des victoires de Napoléon et Lafayette sur son cheval blanc. Dans des assiettes à fleurs, avec des cuillers d'étain, une grosse servante sentant la lessive à côté de soi, on mange la soupe aux choux, et, quand on veut être dans la couleur du lieu, on

demande un pichet au garçon en veste et en culotte. Devant la cheminée au manteau élevé, garnie de landiers de cuivre, où tourne une broche antique, on a figuré Macaire et Bertrand, se chauffant cyniquement les mains après le crime accompli! Ah! cette figure de Macaire! combien elle est, au fond, terrible, mettant dans le personnage d'un assassin une note de gaieté triomphante! Mais on n'y pense guère. Et ce cabaret, fondé par un homme de théâtre, rendez-vous habituel des gens de théâtre, s'il a déjà un parfum de cabotinage, est d'un cabotinage innocent — et la soupe aux choux y est vraiment bonne!

Montons plus haut, au pied de Montmartre. Le Cabaret du Chat-Noir, dans une rue jadis déserte, aujourd'hui retentissant du bruit des fiacres et même des équipages, nous ouvre sa porte discrète. Ce n'est point un café comme les autres. On n'y entre pas de plain-pied. Il faut gravir les quelques marches d'un petit hôtel particulier pour pénétrer dans le sanctuaire. Une vaste salle occupe le rez-de-chaussée, bien décorée, faite du salon et de la salle à manger réunis. Pour monter au premier étage, il faut montrer patte blanche, ou plutôt patte tachée d'encre, à un suisse superbe, qui garde l'escalier tendu de tapisseries, un escalier d'élégante garçonnière. Les petites salles intimes sont ornées avec goût, garnies des œuvres d'un

dessinateur bizarre et ingénieux, que l'impressionnisme réclame pour sien, qu'un art plus sérieux pourrait prendre un jour. Le maître du logis est chez lui, affable, railleur à froid, qui a pris la suite des Vivier et des Romieu, non sans greffer une industrie sur sa fantaisie. Qu'un visage connu dans le monde des lettres vienne à s'offrir à lui, il se précipite, reçoit le « cher maître » qui honore le Cabaret de sa visite, et commande à un « immortel » d'offrir à Monseigneur une coupe de cervoise, bien tirée! Car le service est fait, je rougis de le dire, par des garçons habillés en académiciens! Voilà la note parodique et railleuse. Je ne l'approuve pas. Mais si on va bien au fond des choses, que de respect encore dans cette raillerie! Parmi les habitués du lieu, j'ai vu des lettrés véritables, qui ne se moquent si fort de l'Académie que parce que l'heure n'est pas encore venue pour eux de songer à frapper à ses portes. L'Académie est toujours la maîtresse désirée dont parlait Voltaire, contre qui les gens de lettres font des chansons et des épigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs. L'épigramme, ici, est un peu grosse, sentant sa réclame. Mais rien de plus académique en réalité que ce café, souvenir des cafés du dernier siècle, où l'on discute sur un sonnet, où l'on se dispute pour un drame. Combien la tenue et le ton des discours y sont supérieurs à ceux des cafés du boulevard, où les

oisifs se rencontrent avec des filles plâtrées. Il ne faut même pas être trop sévère pour une pointe de bohème chez les gens de lettres en leur jeunesse. Il y a quelque fierté dans leur mépris des modes boulevardières. Vous n'empêcherez pas des Français d'avoir le goût du plumet. Je ne me fâche plus quand ce plumet est, au chapeau, une plume, souvent fine déjà et bien trempée. Ce n'est pas toujours du premier coup qu'on arrive à la tenue sévère de l'écrivain, et parfois c'est par le chemin joyeux des écoliers qu'on est parvenu à la gloire!

Ne soyons pas d'esprit chagrin. Tolérons cette pointe de cabotinage littéraire qui se moque de l'Académie, mais, en se moquant, la consacre. Par contre, je ne saurais être trop sévère pour le spectacle inquiétant qui nous attend un peu plus loin. Traversons le boulevard extérieur. Nous voilà à la Taverne du Bagne. La ville de Paris avait là un terrain libre pour quelques mois encore. A vil prix, elle l'a loué à un ancien condamné de la Commune, M. Lisbonne, ex-colonel et ex-comédien. Celui-ci a bâti une immense salle, blanchie à la chaux, aux vitrages barbouillés, marqués des lettres qu'on imprimait jadis à l'épaule du forçat : T. F. Le comptoir et les boxes s'appellent des cellules. On y mange la soupe canaque, les gourganes; on y boit de la bière, et, pour demander un bock, on demande « un boulet ». Les

maîtres d'hôtel y portent, avec les galons de nos sergents, l'uniforme des surveillants; les garçons sont costumés en forçats, veste rouge, bonnet vert, traînant les fers. C'est à coups de sifflet que se fait la manœuvre des portes, où les curieux, trop nombreux pour entrer à la fois, font la queue. La parodie de la justice et de la répression est complète, avouée, cynique. Avec une certaine hypocrisie pourtant, on nous dit qu'il ne s'agit point du bagne de nos jours, puisque le costume des galériens n'est plus celui des déportés. Mais c'est aux murs de la Taverne qu'il faut demander sa signification morale. On y voit inscrite, en images grossières, mais d'un art curieux et singulièrement habile, l'apologie de la révolte. Ce sont des évasions, le ferrement de Maroteau, la bastonnade, — abolie, mais qu'importe? — et toute une série de grands portraits en pied, représentant les illustrations de la Commune : le patron de l'établissement d'abord, puis Mme Louise Michel, M. Humbert, M. Mivielle, à barbe de patriarche, et, à la place d'honneur, correct dans sa redingote de gentilhomme bien tenu, M. le marquis de Rochefort. Trinquet, je crois, manque à la collection. Il a mal fini, employé du gouvernement. Et je m'étonne que, comme le portrait de Faliero, son image ne soit pas là, voilée d'un crêpe! Pour que l'illusion soit complète, une réclame que l'on distribue aux visiteurs leur apprend que, si les aca-

démiciens du Chat-Noir ne sont pas de vrais académiciens, les forçats de la Taverne du Bagne sont de vrais forçats. Bien humbles d'ailleurs; car le garçon qui vous offre, en vous appelant « citoyen », un verre de « nouméa », vous dit : « Merci, Monsieur », en prenant votre pourboire!

J'ai visité la Taverne du Bagne, pleine de monde, ouvriers, soldats, bourgeois, avec des étrangers, avec des Russes philosophes, qui se promènent chez nous, observant tout, comme les Anglais grands seigneurs des contes du siècle dernier. En sortant, l'un d'eux me dit : « J'aime mieux nos nihilistes. » Et j'ai été profondément humilié en songeant combien cet étranger avait raison! Quoi de plus triste, en effet, que ce cabotinage de la révolte et de l'insurrection! Le lion populaire, comme ont dit les poètes de la Commune, superbe encore dans ses folies furieures, s'enferme lui-même en une ménagerie, s'exhibe, et fait le beau pour une pièce de monnaie! Les liards que l'empire, selon le mot de Victor Hugo, quêtait dans le petit chapeau, on les quête dans le bonnet des déportés! Les ennemis de la société bourgeoise changent la prédication révolutionnaire en boniment, et font les croquemitaines pour amuser la foule qui les paye. Dans cette boutique, on a osé placer l'image de Delescluze. J'ai connu ce fanatique, et je le vois descendant de son cadre pour châtier les vendeurs de souvenirs sanglants et les

martyrs de foire! Quelle indignation serait la sienne et combien elle serait légitime ! La parodie est de tous les temps. Mais il est neuf de trouver un parti se parodiant lui-même; et ce mélange de scepticisme et de violence est un symptôme singulier d'abaissement moral. En sommes-nous à regretter de voir nos éternels adversaires devenir moins dangereux en devenant plus indignes?

LA PETITE GUERRE

Il est peu de villes au monde que j'aime autant que Toulon, sous son double aspect de petite cité provençale et de forteresse. La ville provençale a ses rues étroites, qui passent pour sales, ses boutiques obscures, tendues d'un rideau, éclairées d'un seul rayon de soleil, où dansent les mouches dans une poussière d'or, et sa place admirable, plantée d'arbres séculaires, sur les branches desquels s'installe, le printemps venu, un orchestre de moineaux effrontés qui font une musique à réveiller les morts, sans empêcher les bons Toulonnais de faire leur sieste. La forteresse a son arsenal, ses murailles, ses bastions détachés sur des montagnes de marbre, ses invalides qui « font les lézards » sur le quai, ses équipages bruyants, ses cafés toujours pleins, ses mauvais lieux en rumeur, — et, vers le large, comme des îles immobiles et aux formes bizarres, les grands navires à hauts bordages et à mâture basse. Il faut vivre quelques jours à Toulon pour en goûter le charme. Rien de

plus saisissant que le contraste qu'offrent la population sédentaire et la marine. La première, composée presque exclusivement de retraités, est d'une rare sagesse. Tous ces vieux loups de mer, dans leur petit étage d'une maison du port ou dans leur bastide, en ont vu de toutes les couleurs et cultivent leur jardin ou soignent leurs fleurs sur la fenêtre. La vie de la mer use les corps, mais garde les âmes jeunes. Les vieux marins sont presque tous de doux et naïfs philosophes, sans regrets, sans envie, adorant leur famille, quand ils se sont mariés, ou bien trouvant le bonheur suprême dans une bonne pipe, fumée sur le port, en donnant à la jeunesse des consultations sur les choses de la mer. Quant aux matelots en activité, c'est une autre affaire ! Lorsque ces hommes, soumis à une forte discipline, sont descendus et tirent une bordée, ce sont de véritables démons. Au débarqué, les choses vont assez bien. Le matelot, qui a toutes sortes d'économies à dépenser, commence par s'acheter un parapluie aux couleurs éclatantes, luxe suprême dans un pays où il ne pleut guère. Il se promène, faisant le beau, regardant les filles. Puis, les tournées succèdent aux tournées, et l'on s'en va par bandes là-bas, le long des murs, dans le quartier des filles d'amour. Qui n'a pas vu Toulon par une nuit de fête ou le Rydaeck d'Anvers, malheureusement disparu en grande partie, ne peut guère s'imaginer ce qu'est la bête humaine

affamée et lâchée. C'est la part du feu qu'il faut faire. Bacchanale d'esclaves, qui n'ont que quelques jours de libres dans leur année, et qui, demain, redeviendront à bord les plus admirables soldats du monde. Mais, tant que dure la bordée, sergents de ville ni gendarmes même ne s'y risquent volontiers. Et l'aumônier lui-même y a toujours perdu son latin!

J'aurais donné bonne chose, ces jours-ci, pour pouvoir quitter le boulevard et m'en aller, là-bas, assister à la petite guerre des torpilleurs et des cuirassés. Toulon doit être admirable, sur pied du matin au soir et du soir au matin, suivant avec passion la grande expérience, encore incertaine, des guerres martimes nouvelles. Tant que les manœuvres ne sont pas terminées, tant que les rapports contradictoires n'ont pas été soumis à l'arbitrage des amiraux, on ne sait rien de définitif. Ce mystère irritant doit ajouter encore à l'attrait du spectacle. Une fois déjà, j'ai vu quelque chose d'analogue, à Cherbourg, quand le président de la République et Gambetta visitèrent le grand port de la Manche. On fit aussi le simulacre du combat, le jour d'abord, puis la nuit. J'étais à bord d'un cuirassé, et quoique cela fût « pour de rire », comme disent les enfants, je ne saurais dire l'émotion profonde qui étreint le cœur, quand, dans le jet de lumière électrique parti des hunes, on croit apercevoir, roulé entre deux lames, le torpilleur

gris qui coule à toute vitesse! Quant à la puissance du feu des grosses pièces de marine et des canons-revolvers, c'est à ne pouvoir l'imaginer. La vieille métaphore du volcan qui tremble sous les pas en donne une faible idée. Il y a là, pendant quelques secondes qui semblent des heures, le plus grand effort de destruction qui se puisse rêver. Et quel spectacle que celui de cet orage de fumées, traversé par les larges éclairs des pièces!

Mais, à Cherbourg, il s'agissait d'une expérience réglée, non d'une petite guerre. A Toulon, au contraire, toute initiative est laissée aux commandants. C'est la bataille, avec son imprévu, ses coups de fortune ou de génie. Il s'agissait de savoir si « l'Anglais » — car à Toulon on dit encore : « l'Anglais » — bloquera ou non la place? La manœuvre à la mer joue son rôle dans l'action. L'ennemi apparaît subitement, disparaît de même et toutes les longues-vues des « retraités » sont braquées à tous les points de l'horizon. Si l'expérience ne peut être complète, tout au moins peut-on se rendre un compte exact des positions prises, ce qui suffit peut-être pour pouvoir déterminer à qui restera la victoire.

Cette petite guerre n'est donc pas un jeu pour les états-majors ou pour les équipages. Les amours-propres sont surexcités, comme pour une affaire sérieuse; et, d'ailleurs, il n'est pas un simple matelot qui ne sente la gravité de l'essai qu'on

fait aujourd'hui. Les canonniers des cuirassés, comme les torpilleurs, ont la passion de leur arme, et le vaincu éprouvera une véritable douleur de la défaite. Aussi, il n'est pas d'efforts que chacun ne fasse. C'est une rude fatigue, un effroyable énervement que celui du marin qui monte la garde sous les hunes ou qui, enfermé dans le torpilleur, attend l'instant de se lancer en avant. L'expérience de Toulon permettra d'étudier, avec les manœuvres nouvelles, l'aptitude et le moral des équipages. Et, une fois de plus, nos hommes de mer mériteront l'applaudissement du pays.

Je comprends, à la rigueur, qu'on n'aime pas la mer. La lutte constante avec l'inconnu, la tyrannie des éléments, la monotone prison qui flotte, peuvent troubler bien des courages et attrister bien des âmes. Peut-être faut-il être né sur ses bords pour avoir acquis la lente initiation de ses charmes graves et profonds. Mais je ne comprendrais pas un homme qui n'aurait pas, pour nos marins, une pieuse admiration. Je laisse, si on veut, les officiers de côté. Ils ont, pour aimer la rude vie du bord, le confort du cadre de l'état-major, les travaux scientifiques ou littéraires, et aussi la haute notion de leur utilité, les nobles ambitions de gloire. Mais je m'attache aux matelots, aux sous-officiers, à tous ces humbles illettrés qui n'ont pas passé par l'école et qui seront quartiers-maîtres pour leur bâton de maréchal. Je

ne pense pas qu'il y ait au monde, pris dans leur ensemble, de si braves gens! C'est une véritable élite de la nation. La grande plaie des démocraties, l'envie, le mécontentement de sa situation, qui a peut-être, ici ou là, touché l'armée, grâce à d'abominables propagandes, n'a pas de prise sur les marins. La vie du bord, chaque jour, leur rappelle la grande loi du monde, la hiérarchie. L'abdication de la volonté, devant une volonté plus puissante et plus éclairée, subie ailleurs, est consentie chez le marin. Un navire, par certains côtés, est comparable à un cloître. Comme les moines, tous ces hommes, même quand le hasard les a d'abord réunis, finissent par faire en commun le sacrifice d'eux-mêmes à un idéal, que le « mathurin » perçoit comme l'amiral. Le navire est une école de respect, de devoir et de vertus viriles, et la mer est une école de philosophie austère et de haute morale.

L'existence du marin, c'est le combat continuel du génie et de la volonté de l'homme contre la nature. Et à cette existence le marin acquiert, non l'insouciance du danger, mais son mépris. Il n'y a pas un cœur de matelot où ne règne en maîtresse une admirable religion, toute particulière, un fatalisme atténué par le sentiment du devoir et une notion de la Providence qui, quelque inapparente qu'elle soit dans les choses du monde, ne permet pas que le sacrifice y soit stérile. La

mer fait vaillantes et gaies, malgré les mélancolies de l'isolement, les âmes les plus simples. Une nation de matelots, même ignorants et rudes, comme ils le sont, serait la première nation du monde, et le problème social serait résolu, pour elle, par le seul esprit de discipline. Car, pour répéter un mot de Laurier dans une de ses plaidoiries, nous mourrons d'indiscipline. Je voudrais que nos ouvriers, les « sublimes » et les « malins », pussent se trouver en contact suivi avec nos populations de marins. Cela les guérirait comme l'air de la mer guérit certaines maladies. Cela les guérirait de la jalousie qui les mine et de l'utopie qui les affole. Ils apprendraient, à entendre ces philosophes qui ne savent pas lire, mais qui ont vu le monde, ce que vaut la règle; ils réchaufferaient, à ces cœurs, le patriotisme, toujours vivant chez eux, mais que l'esprit de parti gâte et corrompt, et qui reste si pur chez nos marins, au grand souffle de l'Océan couvrant les misérables bruits de la terre!

Il paraît que M. Clémenceau, se rappelant que Gambetta a été jadis à Cherbourg, se dispose à se rendre à Toulon. Ce ne sera pas la première fois qu'il visitera la Provence. Il y est venu déjà et c'est lui, pour beaucoup, qui a appris à nos populations du Midi les prétendues finesses de la politique de parti. C'est aussi lui qui a mené, dans nos contrées du Midi, je ne sais quelle campagne

de la peur, disant à nos paysans que tout était perdu pour un mécompte au Tonkin, prêchant le découragement dans cette ville même de Toulon d'où nos flottes sont parties pour les aventures d'Alger et d'Égypte, sous le pavillon tricolore de Bonaparte comme sous le pavillon fleurdelisé. Eh bien! que M. Clémenceau, qui a essayé d'enseigner tant de belles choses à Toulon, en apprenne à son tour quelque chose! Qu'il voie de près nos navires, nos officiers et nos équipages. Qu'il respire la saine odeur qui vient du large de la mer, avec un parfum de poudre! Il verra que notre armée se moque bien des querelles de parti, et que nos marins sont comme ces canonniers de la batterie basse, qui, le jour de combat, restent ensevelis dans la fumée, ignorent ce qui se passe au-dessus de leur tête, si ce n'est qu'à l'artimon flotte le drapeau de la Patrie!

PAQUES

La semaine sainte est finie. Voici le jour de Pâques. *Alleluia!* Dieu est ressuscité. Il ne me déplaît pas d'entendre dire « la semaine sainte » et d'entendre parler de résurrection. Quelque opinion qu'on ait sur la théologie romaine (et je crains, pour ma part, d'en avoir une bien peu orthodoxe), le souvenir de la Passion est un admirable souvenir pour les femmes. La Vierge-Mère, c'est-à-dire la femme sous ses deux aspects sacrés et charmants, ne joue pas un grand rôle dans la légende chrétienne, pendant la vie de son fils. Une fois même, — et c'est une page qu'il faudrait effacer du livre, — Jésus parle durement à Marie. Mais arrive l'heure du martyre, la Vierge prend la première place dans le drame. Il n'est pas un récit des Évangélistes qui ne nous parle de ses douleurs. Il n'est pas un peintre qui ne nous la montre au pied de la croix, depuis les naïfs, Van Eyck et Giotto, jusqu'à Delacroix et Delaroche, qui eut un éclair de génie pour raconter la

Passion. La première place est à elle. Jean, le disciple bien-aimé, s'efface devant Marie, et l'autre Marie, la courtisane de Magdala, vient mettre son amour de femme dans l'ombre de l'amour de la mère. Aussi, quoi qu'on pense des causes finales et de la religion, nous pouvons célébrer la Semaine-Sainte. Elle nous appartient; elle est la fête de l'idéal féminin. Chantons même, après les jours de douleurs, l'alleluia de l'Église. Si ce n'est point le Christ Fils de l'Homme qui est ressuscité, il y a toujours quelque chose qui a triomphé de la mort, et ce quelque chose peut être à la fois le génie humain et la nature, éternels tous deux. C'est une parole d'amour et un rayon de soleil qui sortent ensemble du tombeau, triomphant de la nuit des consciences et de la nuit de l'hiver.

Il y a donc eu infiniment de monde dans les églises et infiniment de monde au Bois. Bien que le Longchamps officiel soit sorti de nos habitudes de langage, les jours de Pâques voient reprendre la vie d'été, les élégantes ne boudant pas les premières belles journées que la fin d'avril nous apporte. Mais il paraît malheureusement que les femmes qui vont aux églises y vont en manière de protestation contre la République. Ce sont les journaux les plus mondains qui m'apprennent cela. La piété serait commandée par la politique. Je voudrais ne pas le croire. Il faut pourtant

penser qu'il y a quelque chose de vrai dans cette façon de voir et que la mode, tout au moins, entre pour beaucoup dans la dévotion, à la manière dont on parle des pieuses cérémonies. Je lis sous la plume d'une femme, dans un journal du boulevard, quelque chose comme le guide de la chrétienne pendant les saints jours.

C'est tout à fait bizarre. Il y a des Églises qui sont « select » et d'autres qui ne le sont pas, et on dirait que sur tous les autels le Dieu qu'on révère n'est pas le même Dieu. Il vient ici pour les personnes de qualité et là pour celles qui n'en sont pas. On prend, pour la mort de Jésus, un petit deuil de convenance, comme ce deuil dit de vanité que le *Figaro* lui-même a trouvé si bizarre, au lendemain du décès de Mme la comtesse de Chambord. Il serait malséant de danser pendant la semaine de douleur, mais on peut encore dîner en ville. Certaines « maisons de retraite » sont recommandées par le bon ton, comme, tantôt, certaines plages le seront. Cela est bien mesquin et bien misérable. Là encore, la mode fait des siennes, pour rapetisser ce qu'elle touche. Car nous n'avons pas, ô femmes, de pire ennemie que la mode. On s'imagine qu'elle est pour nous la déesse bienfaisante qui reconnaît le culte que nous lui rendons. En réalité, c'est un tyran que nous subissons, qui nous ôte toute spontanéité de sentiments, toute originalité d'allures, nous im-

posant aussi bien des opinions que des toilettes qui ne nous vont pas. Si quelque chose explique et excuse même les railleries dont on poursuit parfois la religion, c'est justement que la mode s'est mise de la partie. Si les fêtes catholiques étaient encore ce qu'elles ont été autrefois, ce qu'elles sont ailleurs, une immense et sincère manifestation de la foi à un idéal, le philosophe le plus railleur, le libre penseur le plus « conseil municipal » qui se puisse rêver, n'aurait pas beau jeu d'en rire. Imaginez les fêtes pascales entendues comme je le disais tantôt, célébrées d'un élan démocratique, très conforme au sentiment très égalitaire de l'Évangile, qui ne voudrait y prendre part? Quelle est celle de nous qui n'a pas le besoin de faire le rêve de l'infini? Quelle est celle qui n'a pas confondu, à son heure, la volonté héroïque du cœur et l'appel de la prière? L'*au delà* de la vie n'eût-il d'autre réalité que celle qui naît de nos imaginations, cette réalité est suffisante pour relever les courages abattus. Nous adorerons éternellement les Dieux que nous nous faisons, et quand cette adoration sera pure de toute influence mondaine, de toute arrière-pensée mesquine, nous en serons meilleures. « Monsieur, dit l'évêque Myriel à un mourant, si vous ne voulez pas de la bénédiction d'un prêtre, acceptez celle d'un vieillard. » Ainsi dirai-je : « Si vous ne croyez pas à la Vierge des théologies, célé-

brons le souvenir d'une mère qui a souffert. » — Nous nous rapprocherons ainsi du culte populaire, qui est le vrai. Car pour le peuple, supérieur en cela à nous, toute la religion tient dans deux ou trois grandes idées qui ont pris corps dans deux ou trois légendes d'une adorable ou sublime poésie.

Aussi, la mauvaise humeur de quelques douzaines de nobles dames du Faubourg, qui auraient voulu faire des ministres, des députés ou des ambassadeurs de leurs maris et qui n'ont réussi à en faire que des sots, cette mauvaise humeur ne m'inquiète guère. Ce qui serait plus fâcheux, c'est qu'on parvînt à faire croire aux femmes françaises, comme on y travaille, que la République est un gouvernement plat de politiciens et de faiseurs d'affaires, incapables d'avoir un idéal, même dans les choses, déjà secondaires, de l'art et du plaisir. La libre-pensée, pratiquée d'une certaine façon, est tout à fait admirable : je ne sais rien de plus beau qu'un Lucrèce, qui allume son flambeau et l'élève au-dessus des préjugés des foules, rien de plus utile qu'un Voltaire qui attaque, de front, des abus réels ; mais je ne sais rien de plus ennuyeux qu'un prétendu philosophe qui poursuit la « superstition » avec des procédés d'avoué. Hé! laissez-nous tranquilles, de grâce. Ne nous créez pas un monde ennuyeux, dépouillé de tous les mensonges de l'imagination,

de l'art et du sentiment. Notre seul grief contre la République, c'est qu'on sent chez quelques-uns de ceux qui la mènent, un fonds de pruderie triste et d'austérité malfaisante. Gambetta était notre homme, parce qu'il y avait en lui un artiste. Si le pays entier a vu avec joie s'écrouler le pouvoir de M. Brisson et l'ancien président du conseil disparaître si bien que personne ne sait plus où il est, et s'il est mort ou vivant, c'est que la bonne grâce semblait avoir disparu des choses de ce monde sous le règne de ce puritain. Notre République, en un mot, sera celle où l'on dansera en Carnaval, quitte à aller à la messe à Pâques.

Il est vrai que rien n'est plus rare, de nos jours, que la vraie et saine gaieté. L'Empire, qui a été le règne des femmes, nous a fait beaucoup de tort, en conduisant la gaieté jusqu'à la « rigolade ». Il est bien difficile aujourd'hui de trouver la limite, de faire la moyenne entre le monde où l'on s'ennuie et le monde où l'on s'amuse. Les Françaises avaient jadis un grand art, qui disparaît de plus en plus, et qui consistait à garder de la dignité tout en cédant aux faiblesses de leur cœur. Très mal renseignés sur le dix-huitième siècle, quoiqu'il soit bien près de nous, nous nous imaginons volontiers que ce fut une époque de débordements inouïs, et que pas un bonnet ne tint sur la tête de nos aïeules. C'est une grande erreur. La débauche, qui fut le fait de quelques roués de

la cour et surtout des financiers, gens sans traditions, était rare dans la bourgeoisie riche et dans la petite noblesse, où nous connûmes les plus jolies amours du monde. Les grâces décentes de la maison de Mme d'Houdetot, où la joyeuseté un peu rabelaisienne mais honnête de la maison d'Helvétius sont des modèles à suivre. Nous cherchons vainement dans Paris quelque chose qui leur ressemble. C'était pourtant dans ces réunions d'hommes et de femmes que se faisait l'opinion, tempérée par nous; c'était là que s'adoucissait l'humeur des hommes, que se virilisait l'esprit des femmes. Il faudra que la République comprenne que de telles assemblées, pour la société de Paris, sont une nécessité de gouvernement.

Les femmes, très passionnées parfois dans leurs opinions, surtout en matière religieuse, très extrêmes dans leur façon de les manifester, — on l'a vu par maint exemple récent, — n'apportent pas directement à la société l'esprit de tolérance. Il ne faut pas nous donner ces gants-là. Mais elles le créent indirectement, en forçant les hommes de toutes les opinions à compter avec elles, par respect et par galanterie. Les hommes nous trouvent couramment absurdes et charmantes. Cela les conduit peu à peu à cette idée, excellente entre toutes, qu'il n'y a pas d'opinion, si saugrenue qu'elle puisse paraître à l'orgueil de la raison, qui n'ait quelque raison d'être et quelque côté dont la

politique puisse tirer parti. Il est bien difficile à un catholique de discuter avec un franc-maçon athée : s'ils sont de bonne foi tous les deux, ils se regardent comme des phénomènes; et s'ils sont surtout des hommes de parti, ils se traitent en ennemis. Mais le philosophe qui cause avec une femme chrétienne, s'il n'accepte pas toutes ses raisons, verra du moins ses sourires, qui valent des raisons.

Si la femme arrive à comprendre la grandeur de la libre philosophie, l'homme verra peut-être de son côté la poésie charmante de l'erreur. Il faut, pour le salut de la République, trouver le *modus vivendi* que la vie du monde prépare et facilite, quand elle est très active. Je suis convaincue que si la Révolution avait éclaté en France avant le règne de Louis XVI, pendant lequel les grands salons disparurent avec les philosophes, elle eût été tout autre. Elle n'eût peut-être pas connu les stupidités de la Terreur, dont la première République est morte. Que nos politiques comprennent donc ce que nous pouvons pour eux et que, tolérants et souriants, ils viennent à nous qui ne les repousserons pas.

PAQUES EN ESPAGNE

Il faut avoir été en Espagne pour savoir ce que c'est qu'une belle cérémonie du culte catholique. Chez nous, dans notre Midi provençal, les processions, avant d'être supprimées, étaient fort dégénérées. Il y a bien eu, à Lourdes, de grands concours de pèlerins, mais la pompe officielle manquait à ces foules un peu désordonnées. A Rome même, les fêtes catholiques sont désormais restreintes à ce petit royaume du pape, qui tient tout entier dans un palais et dans une église. Le seul endroit du monde catholique européen où les cérémonies du culte aient pour acteurs et pour comparses les habitants d'une ville entière, depuis le roi jusqu'au mendiant, c'est l'Espagne. Vienne un grand anniversaire chrétien, l'Espagne, dans la capitale comme dans le dernier village, appartient au prêtre. Il fera décorer les rues, tendre des étoffes brillantes aux balcons, dresser des autels où bon lui semblera, et la cité sera remplie de chants et parfumée d'encens. Nulle protestation ne

se fera entendre. Dieu a ses athées en Espagne comme ailleurs : mais la procession n'y a pas de boudeurs. Le philosophe se laisse prendre à cette grande chose, l'accord de toutes les classes d'une nation dans une pensée commune; et personne ne sourira même si, comme je l'ai vu, le plus bel autel placé sur le passage de la procession s'adosse aux murs de quelque maison qui n'est rien moins que sainte, et si les plus beaux bouquets sont offerts à Marie la Vierge, par des femmes qui pourraient tout au plus se réclamer de la Madeleine.

Parmi les fêtes espagnoles, une des plus belles est celle de Pâques, fête de la résurrection d'un Dieu et du renouveau de la nature, fête du Christ et du printemps, triomphants de la mort et de l'hiver. La fête commence au dimanche des Rameaux. Tandis qu'à Paris on vend, aux portes des églises, seulement entr'ouvertes, de maigres bouquets de buis, l'Espagne entière se décore de vraies palmes, semblables à celles que portaient les disciples de Jésus, et sous lesquelles le patriote saint Pierre voulait cacher les épées et les lances de la révolte nationale. Les bois de palmiers de la *huerta* de Valence et du jardin d'Andalousie sont dépouillés et les palmes accrochées aux balcons. Elles célèbrent aujourd'hui la gloire de Jésus. Demain, elles serviront aux doux entretiens d'amour et cacheront la rougeur ou le rire des

jeunes filles aux propos des galants. Rien de plus grand et de plus poétique, de plus émouvant et de plus amusant à la fois que ce catholicisme espagnol, fait de compromis entre la foi sévère et les mœurs galantes, entre le catholicisme sombre de l'Inquisition et la chevalerie mauresque, dans ce décor immense et varié, qui commence aux Pyrénées pour finir à la mer d'Afrique, et va des neiges éternelles aux déserts brûlants, du sapin sombre au palmier joyeux, et des cloîtres noirs de Valladolid aux mosquées roses de Grenade !

Et c'est au cours de cette grande fête pascale, sur le seuil de l'église, bénissant le peuple, le doigt levé comme les apôtres des fresques, revêtu de ses habits sacerdotaux, dans la fumée des encensoirs et le parfum des roses, que l'évêque de Madrid a été assassiné avant-hier. On l'a tué, de la façon la plus moderne, à coups de revolver, au parvis de l'église profanée. Je crois sans peine les journaux qui nous disent que le crime a frappé de stupeur l'Espagne entière et que le peuple, inquiet, le regarde comme un mauvais présage. Déjà, comme on le fit chez nous, quand l'archevêque Sibour fut frappé, également à l'église, on essaye de nous donner à croire, par un pieux mensonge, que l'assassin est un fou. Et, comme Verger qui tua Sibour, l'assassin est encore un prêtre. C'est un fils révolté ou indiscipliné de l'Église, suspendu *à divinis,* et qui se venge. Du moins, c'est ainsi

que le crime nous est expliqué ; c'est ainsi qu'il nous apparaît, avec la banalité de la rage inspirée à un fonctionnaire par sa révocation qu'il juge imméritée. Un grand effet pour une petite cause.

Mais si on rapproche ce crime de la tuerie de Chateauvilain, des jacqueries belges, de l'assassinat de M. Watrin, il n'est pas possible de ne pas être frappé de l'esprit de violence qui, dans tout pays, chez les catholiques comme chez les incrédules, chez les lettrés comme chez les ignares, tend à nous gagner. Cet esprit de violence s'empare des âmes les moins faites, en apparence, pour en écouter les conseils. Je comprends, suffisamment expliquées par les plus basses préoccupations électorales, les fureurs, d'ailleurs sentant l'huile, de certains journalistes qui « travaillent » dans la révolution sociale. En exposant des idées qui, si elles étaient appliquées, feraient pendre la moitié des Parisiens et ruineraient l'autre, on devient candidat à la députation de Paris! Il arrive même qu'on est élu, et par nous, républicains faibles et imbéciles, dont l'optimisme ressemble à celui d'Arlequin qui, tombant d'un cinquième étage, éprouvait, — avant de toucher au pavé où se briserait sa pauvre tête, — les plus agréables sensations. Mais comment s'expliquer le vent de furie qui souffle sur des hommes tels que M. Drumont, notre confrère, lettré délicat, directeur d'un

journal quasi-officiel de l'archevêché de Paris, qui propose purement et simplement de confisquer les biens des juifs de France, et défend cette idée renouvelée du moyen âge au nom du progrès de la démocratie religieuse. Je reviendrai sur ce livre furieux et curieux, qui soulève un grave problème. Notons de suite l'état intellectuel qu'il dénote, chez un homme qui n'est ni un fou, ni un farceur.

Je dis tout exprès : ni un fou, ni un farceur, parce que fous et farceurs sont nombreux parmi les violents. Ceux-ci surtout. Il s'est fait, dans le monde des politiques et dans le monde des hommes qui s'occupent des questions sociales, un mouvement très factice, peu sérieux mais bruyant, comme il s'en est fait un dans le monde littéraire. L'*outrance*, selon un mot nouveau, est devenue à la mode, faite à la fois du paradoxe des idées et de la violence des expressions. La mode prodigue ses faveurs à qui suit ses lois. Mais cela dure peu, et les gens qui lui obéissent, sans convictions profondes, véritables farceurs de carnaval qui rient les beaux premiers des oripeaux dont ils s'affublent, sont souvent les premiers à se trouver ridicules quand est passée la mode qu'ils ont suivie.

Il y a encore les fous qu'on considère comme dangereux. Mais cette appellation de fous, que nous donnons à ceux dont les idées nous semblent divagantes, nous la leur donnons pour obéir à

un sentiment d'optimisme et de fatuité qui ne va pas sans inconvénients. Un grand seigneur romain, au temps de Tibère ou de Néron, protégé par une admirable institution civile, lettré, jouissant du monde conquis, devait trouver que les premiers chrétiens étaient de simples aliénés. Bien des idées, qui nous paraissent monstrueuses, qui le sont pour notre état de civilisation, ont des raisons d'être et une logique qu'il ne faut pas dédaigner. Méprisons donc, parmi les violents, les farceurs. Mais ne nous payons pas d'un mot en faisant des fous de tous les fanatiques de la plume, de la parole ou du poignard.

Au fond du cerveau de ces fanatiques, et en négligeant toutes les misères humaines qui altèrent en eux la grandeur du caractère, depuis l'envie jusqu'à la maladie d'estomac, il y a une idée qui pourrait bien être la grande découverte ou la grande erreur du monde moderne. Cette idée, c'est que l'existence de l'être humain étant limitée à la vie terrestre, il peut, à l'encontre des lois de la nature, qui sont injustes, réaliser l'absolue justice. Les Babouvistes n'étaient ni des fous, ni des coquins, en tant que philosophes. Ils sont devenus des hommes de désordre, tout justement parce qu'ils ont voulu établir l'ordre absolu.

Cette idée d'ordre absolu, de justice pour ainsi dire mathématique, les religions ont renoncé à l'apporter à l'humanité. Quelle que fût la rigidité

ou la grandeur de leurs conceptions politiques et de leurs disciplines, elles n'ont pas réalisé le problème sans l'appoint des compensations célestes. Or, c'est la nouveauté de notre époque que le nombre est de plus en plus grand des philosophes que n'effraye pas l'idée de réaliser la justice sur la terre et d'achever la victoire de l'homme sur la nature. Chimère, certes, surtout si, en se passant de Dieu, on veut aussi se passer du temps. Mais les chimères sont aussi chères à certains esprits que sa « guenille » était chère à Chrysale. Ils leur sacrifient cette guenille, et il faudrait être aveugle pour refuser aux hommes chimériques d'aujourd'hui la grandeur morale que nous accordons si bien aux hommes chimériques d'autrefois, à ces martyrs de tout genre dont l'athéisme lui-même a fait des saints.

Seulement, hélas! l'idée de la justice absolue, combinée avec le sentiment individualiste si puissant de nos jours, ne fait pas que des martyrs : elle fait aussi des criminels. Elle crée cet état intellectuel, fréquent chez les révolutionnaires qui sont d'honnêtes gens, par lequel on croit tout permis, à condition de jeter sa vie dans la bataille. Cette conception que le sacrifice de sa propre existence rachète tout, on la trouve chez les fauteurs de guerres sociales ou religieuses, aussi bien que chez les simples assassins. L'homme de Chateauvilain, qui va au devant d'un mauvais coup en tirant sur

les gendarmes, se considère, je n'en doute pas, comme parfaitement en règle avec sa conscience, et cette opinion est accréditée chez lui par ceux qui le regardent comme un martyr. Il faut une sagesse supérieure pour nier ce droit au martyre, qui est une grave erreur morale. Cette erreur, on la trouverait, je le gage, au fond du cœur de l'assassin de l'évêque de Madrid. Ce prêtre est sûr de son affaire. Bel et bien, il montera sur l'échafaud et il doit en avoir pris son parti. Il s'est offert comme victime, en même temps que l'évêque qu'il a frappé, à l'idéal de justice qu'à tort ou à raison il a pensé qu'on outrageait en lui. Il se peut que, comme Verger l'a soutenu pour son propre compte, il n'ait pas eu de haine contre l'évêque. Dans ces assassinats de prêtre à prêtre, ce qui frappe, c'est que l'assassin se double toujours d'un réformateur. Le procès de Verger mérite d'être lu et médité. Pas un instant il ne bronche dans sa défense. Il a voulu rétablir la justice dans l'Église. Je ne serais pas étonné que le procès de Madrid ne présentât une grande analogie avec les débats de 1857.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de remarquer que, l'idée de la compensation divine arrivant à faire défaut même au prêtre, la violence grandit, fruit de l'extrême civilisation. En France, sous prétexte que, chez nous, les choses ne vont pas trop mal encore, nous ne nous troublons guère, un

peu légers d'esprit. Mais le trouble de la conscience humaine n'en est pas moins indéniable, et les Espagnols n'ont pas tort de voir, dans cette tuerie de prêtre à prêtre, je ne sais quel présage inquiétant et sinistre pour l'avenir.

LES ÉTRENNES

Il est convenu que, lorsqu'on a passé le doux âge de l'enfance, le jour de l'An est une calamité. Des dérangements inutiles, des compliments hypocrites, des cadeaux ruineux à faire, voilà ce qu'il représente pour les grandes personnes, sans compter l'ennui de lire quelques centaines d'articles sur ce sujet, où des hommes savants nous apprennent que les étrennes étaient en honneur chez les Romains, qui se souhaitaient « la bonne année » en s'offrant, économiquement, des branches d'arbres et des fleurs. Les écrivains qui ont à leur disposition un dictionnaire de Larousse ajoutent volontiers que le christianisme triomphant essaya de supprimer la fête païenne des étrennes. Mais ce fut en vain. Là, comme en bien d'autres choses, la coutume fut plus forte que la foi nouvelle. Jésus a pu abolir l'ancienne loi : l'Église n'a pu supprimer les étrennes. Je note ceci pour consoler l'amour-propre de mes confrères en chronique, qui font régulièrement campagne contre les

étrennes, et, avec l'argent que leur rapportent leurs virulents articles, s'empressent de payer tribut à l'usage.

Il en est, d'ailleurs, des étrennes comme de tout en ce monde. Même pour ceux et celles qui, à première vue, n'y doivent trouver que des inconvénients, elles ont encore, çà et là, quelques bons côtés. Si blasé qu'on puisse être, il est impossible de ne pas être sensible à la joie des enfants. Leur égoïsme naïf et franc nous repose de l'égoïsme compliqué et dissimulé des hommes faits. Il n'y a qu'un enfant, toujours le même. C'est celui de Gavarni, à qui un visiteur a promis de donner un bonbon quand il s'en irait, et qui lui dit : « Donne-le tout de suite, et va-t'en. » Je suis comme le misanthrope et je préfère à tout ces façons où la vérité parle toute pure. Sachons donc trouver dans la joie des enfants la compensation désirable à toutes les petites misères de l'année nouvelle. Ils sont, étant des êtres humains, profondément intéressés. Mais, au moins, ils ne dissimulent pas leurs instincts et ne nous font pas subir l'odieux : « Oh! madame, c'est vraiment trop! » des larbins et des grisettes qui trouvent que ce n'est jamais assez.

Pour que la joie des enfants soit sans mélange, j'engage vivement les papas, mamans et grands-parents à les dispenser absolument de toute « surprise » à la famille. La surprise consiste généra-

lement en une fable apprise par cœur ou un morceau de piano. Outre que le régal est mince pour nous, ces petits êtres que nous chérissons apprendront assez tôt la loi qui veut que chaque plaisir soit payé d'une peine. Mme de Girardin, qui a infiniment philosophé sur le jour de l'An et qui, comme moi, proteste au nom des enfants contre la mauvaise humeur que nous témoignons au premier janvier, aime les étrennes parce qu'elles apprennent à l'enfance la notion du temps et celle de la propriété. Je ne sais pas si l'adorable Delphine a raison ici? La notion exacte du temps est une des plus lentes à venir aux cerveaux humains, étant très compliquée en elle-même. Quant à la propriété, l'enfant a bien, comme le sauvage, l'instinct de l'appropriation de l'objet qui le tente sur le moment, mais il en reste longtemps à cette période ingénue. Ce sont, j'imagine, les affreux parents, nous-mêmes, qui corrompons les jeunes gamins et les douces gamines en leur disant des choses odieuses, telles que : « Enferme tes livres, qui sont *à toi* » ou : « Ne casse pas ton polichinelle, *qui t'appartient.* » Livré à lui-même, l'enfant est destructeur et échangeur, ce qui est bien plus joli. Ah! quand je pense que nous grondons nos babys quand ils donnent leurs jouets au premier venu, ou les troquent sans discernement!

En cela, comme dans presque toute notre édu-

cation, nous oublions que les vertus ou les nécessités sociales, qu'il nous faut pratiquer ou subir, n'existent presque jamais chez nous qu'au détriment des grâces de l'esprit et du caractère! L'enfant qui casse son joujou, le donne, le change, qui brave la propriété, la conservation, et se moque de l'économie politique, combien il vaut mieux que nous. Moi, je suis bien déterminée à laisser faire, et je me garde de jeter les hauts cris quand Bébé illustre à sa façon les livres d'étrennes et fait, avec son ménage, les cuisines les plus compromettantes pour le bon ordre. Laissez faire, laissez passer l'inspiration et la fantaisie premières, et qu'en ce temps de libertés souvent mauvaises, l'enfant connaisse la liberté sans restriction et la joie sans mélange. Puisse-t-il garder longtemps cette idée, qui fait les optimistes, que la vie a parfois des dons qu'elle ne nous fait pas payer, amours sans larmes, amitiés sans envie, gloire sans insulte et jour de l'An sans morceau de piano!

Il faut donner sans condition aux enfants et même aux femmes, n'est-ce pas? Mais que faut-il donner? C'est une grave question, et fort délicate. Pour les femmes, le bonbon naïf d'autrefois n'existe plus. La *papillote* a disparu, avec la littérature naïve qu'elle propageait, les devises de Mirliton et le *Fidèle Berger!* Le marron glacé lui-même est devenu bourgeois, et personne n'i-

gnore ce qu'en vaut la livre, ce qui est un inconvénient pour un cadeau. On nous envoie donc quatre fondants ou un bouquet de deux sous, dans une boîte de prix. Le bonbon ou le bouquet, c'est la tradition respectée, et le « bibelot » reste et rappelle le donateur. Le diable est qu'il y a presque toujours un « modèle » à la mode, auquel on n'échappe pas et qu'on reçoit parfois à de nombreux exemplaires.

L'homme attentif se reconnaît au soin qu'il mettra à fuir la banalité luxueuse dans le présent qu'il nous apporte. Il se donnera la peine de chercher un coffret inédit, un vase sans pareil, et, en perdant beaucoup de temps à cette recherche, méritera peut-être que nous pensions parfois à lui en regardant son cadeau. Si, cependant, l'homme est de ces délicats qui préfèrent l'oubli complet au demi-oubli, mitigé par la reconnaissance, — sentiment très inférieur entre hommes et femmes, et qu'on a si bien nommé le croque-mort de l'amour — il s'en tiendra aux fleurs, aux fleurs qui meurent et qu'on renouvelle... Mais il faut avoir cent mille francs de rente pour pouvoir envoyer un simple bouquet à une femme, sans s'exposer au souçon d'avarice. Les meilleures de nous sont un peu intéressées, ou, du moins, trop enclines à mesurer l'affection des hommes aux sacrifices qu'ils font pour nous la témoigner. Même quand le cadeau nous est indifférent, il ne nous est pas désa-

gréable de penser que l'homme s'est saigné aux quatre veines pour nous l'offrir.

A nos yeux, bien souvent, si l'argent ne paye pas l'affection, il lui sert de mesure. C'est encore trop de place que nous lui donnons et trop d'honneur que nous lui faisons. Mais nous ne sommes pas parfaites, et les femmes sont rares qui, dédaigneuses d'être trompées, aimant d'un amour absolu, ne supportent pas l'idée du sacrifice qui rassure leur cœur ou flatte leur vanité.

Quant aux enfants, il ne suffit pas de leur donner des cadeaux sans les leur faire gagner, il faut encore autre chose. Que ces présents soient vraiment agréables à leur imagination et n'aient pas la prétention de servir à développer leur raison, qui grandira toujours assez tôt! Hors le cas où le cadeau du jour de l'An sert à dissimuler une aide discrète apportée à une misère, le cadeau doit être complètement inutile. Mieux vaudrait à la rigueur et s'il fallait un exemple, que, dans les souliers laissés au coin de la cheminée, Noël mît une verge que de le voir, de complicité avec saint Nicolas, apporter aux enfants des « choses qui servent à quelque chose ». Ni grammaire française, ni géographie, ni joujoux luxueux qu'on retire aux enfants, ni jouets « scientifiques », rien que les bons vieux joujoux traditionnels, les fusils qui ne partent pas, les sabres de fer-blanc, les poupées, les ménages, et les livres qui n'ap-

prennent rien que des mensonges et des légendes. S'il est vrai, comme l'ont pensé des philosophes sérieux qui n'ont pas dédaigné de s'occuper de la question, que les jouets et les amusements de l'enfance aient une haute portée sur les impressions et les déterminations de l'âge mûr, faisons tout au monde pour garder à notre race la force d'imagination qu'elle perd. Le danger de la platitude est autrement grand que celui de l'exaltation. Sachons sourire, avec une haute espérance dans le cœur, à la petite fille pleurant sur les douleurs imaginaires de sa poupée qui perd le son de ses veines, au petit garçon qui trouve des forêts vierges dans un coin du parc et y chasse le tigre avec un fusil sans chien en la personne du chat de la maison ou qui, montant à l'assaut d'un mur démoli, voit fuir devant son sabre des... Pavillons-Noirs, si vous voulez. O les longues et bonnes délices que donne l'imagination! Un scélérat de philosophe, qui a cependant prétendu aimer les femmes, Cousin, a traité l'imagination d'ennemie. J'estime qu'elle est, tout au contraire, notre consolation et, en maintes fois, le guide le plus assuré vers la vérité. La plupart des grandes vérités de ce monde ne sont pénétrées à fond que si l'imagination s'en mêle. Ni la science ni la raison ne sont en contradiction avec elle. Nous ne saurions garder trop longtemps et trop précieusement cette faculté de l'enfance de se faire des réalités avec ses désirs

et du merveilleux avec ses rêves. C'est bien plus par ce qu'ils ont conservé d'imagination que parce qu'ils ont acquis de raison que les hommes diffèrent. On rencontre souvent dans la vie des gens dont on dit qu'ils sont parfaits, mais insupportables; on trouve dans les arts des hommes savants, mais impuissants, dans la politique des raisonnables sans action sur la foule, dans la science même des bien renseignés, mais sans action. C'est le manque d'imagination qui fait tous ces êtres médiocres. Et les peuples eux-mêmes le deviendraient, dans leur ensemble, s'ils n'avaient jamais ces sensations profondes qui se transforment en sentiments puissants, par qui se sont faites les grandes choses. A tout prendre, le cauchemar vaut mieux que l'absence de tout rêve. Rêvez, chers enfants innocents et débiles, en jouant au ménage, à la poupée, à la bataille, à l'île déserte... Et quand vous serez grands, gardez le plus possible de vos rêves et jetez-les dans la vie. De la sorte, vous ne serez ni ennuyeux ni ennuyés, ce qui est le problème. C'est un crime, à mon sens, de dire ou d'écrire quoi que ce soit contre l'imagination, et ce crime, — je ne suis pas fâchée de le dire en passant, — je ne le pardonnerai jamais à Flaubert. Ni les larmes de *Madame Bovary,* ni les fanfares de *Salambô,* ni les grands désespoirs de la *Tentation*, rien de son œuvre ne compense pour moi la misère morale et intellectuelle de *Bouvard et*

Pècuchet. N'a-t-il pas vu qu'ils étaient heureux et bons par l'imagination, ces deux grands enfants, et de quel droit son ironie vulgaire va-t-elle contre leur bonheur et leur bonté? De toute science humaine ils font un jouet que leur main maladroite brise. Qu'importe? Ils ont davantage vécu que le satirique qui se moque d'eux, non sans je ne sais quelle envie de leur bonheur. Laissons au moins nos pauvres enfants goûter la joie du rêve, et s'amuser à leur façon, qui est la bonne, puisqu'il y a quelques mille ans que les petites filles fouettent et consolent des poupées, et que les jeunes garçons font la conquête du monde sur leurs chevaux de bois !

LA FÊTE DES VAINCUS

Il paraît que la cérémonie qui vient d'avoir lieu au Mans n'a pas été du goût de tous les Manceaux. On nous raconte, — et il semble y avoir quelque chose de vrai dans ce récit — que, pour des raisons locales qui nous échappent et ne nous toucheraient guère, certains politiciens du pays des chapons ont été gênés dans leurs combinaisons électorales par une manifestation patriotique rappelant le gouvernement de la Défense nationale et les hommes qui sauvèrent l'honneur de la France. Chanzy, dont jadis M. Pelletan (le père), prononça l'éloge funèbre en termes magnifiques, car ce vieux républicain n'était pas « dans le train » dont son fils est le chauffeur, Chanzy est véhémentement soupçonné d'être mort en odeur suspecte de centre gauche. Ce qui fait que sa statue n'est pas pour plaire à certains Homais politiques, dont un aurait gravement émis cet axiome qu'on ne doit pas élever de statue à un général vaincu.

Monsieur le politicien, comment dit-on à un homme, en langage parlementaire, qu'il est une bête? On lui dit... Parfaitement, et c'est ce que j'ai l'honneur de vous dire. Nous sommes un peuple vaincu, et, comme Saint-Simon avait un valet de chambre qui lui disait chaque matin : « Monsieur le comte, rappelez-vous que vous avez de grandes choses à faire », les vrais et bons serviteurs de la France sont ceux qui lui répètent, quand elle paraît l'oublier, qu'elle est une nation vaincue, mutilée, saignante. Et nous avons été vaincus, non par le nombre seul de nos ennemis, non par le hasard, non par la trahison même, mais par notre faute. Aux derniers jours de l'Empire, le pouvoir a été aveuglé, le peuple affolé. Et, quand les désastres sont venus, le pays, notre cher pays, n'a pas été à la hauteur de ses devoirs. Ah! avec quelle joie grave j'ai entendu l'amiral Jauréguiberry le dire! Il a mis le fer rouge à la plaie, et le cri du patient a prouvé que le fer avait atteint les parties saines, détruisant le mal ancien.

Hélas! oui : le patriotisme français, en 1870-71, n'a pas trouvé sa formule et son mode d'action. Stupéfaits de la défaite, nous sommes restés hésitants devant des devoirs imprévus. Avez-vous remarqué que, dans la vie, on n'éprouve pas toujours, en apprenant un malheur de famille, toute la douleur qu'on en ressent quand la surprise en

est passée? Il en a été ainsi pour nos désastres. L'Empire, en échange de nos libertés confisquées, semblait avoir assuré notre prospérité matérielle et notre sûreté nationale, et nous en étions arrivés à oublier que quand la frontière de notre Rhin a été violée, l'ennemi a mis le pied sur un patrimoine qui est le tien, Breton des plaines couvertes d'ajoncs, montagnard Pyrénéen, indolent Provençal, âpre Auvergnat, homme de France, enfin, du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest! L'âme de la France était comme dispersée et engourdie. Il a fallu réveiller, refaire la nation, remettre aux cœurs le grand sentiment de la solidarité idéale, réorganiser avec nos bataillons, pour ainsi dire, les idées morales qui doublent leur force. Cette besogne, à travers mille incidents, avec mille retards, je crois que nous l'avons faite aux trois quarts : et elle a été faite justement par les hommes qui pensent qu'on ne doit rien oublier et qu'il faut élever des statues aux vaincus, quand les vaincus sont de ceux dont on a pu briser l'épée, mais qui ne se sont pas résignés à la rendre.

D'ailleurs, les choses se sont passées au Mans comme il fallait qu'elles se passassent. Les quelques petits grognements locaux qu'on redoutait ne se sont pas produits, ou, du moins, on ne les a pas entendus, dans la grande acclamation du pays et de l'armée, saluant le vaincu de 1870. La poli-

tique a été absente de la fête qu'elle eût troublée. Les ministres ont parlé avec la prudence qui est la règle première du patriotisme éclairé. On n'a n'a pas laissé entendre d'autres voix et prononcer d'autres paroles, dont l'heure n'est pas venue. En quoi on a mille fois bien fait. Notre deuil national est de ceux contre lesquels la proscription ne s'exerce pas, et il n'est pas utile de l'interrompre par des démonstrations bruyantes et vaines. Personne, au pied de la statue de Chanzy, n'a parlé de l'Alsace et de la Lorraine, et j'entends pourtant la voix de Metz et de Strasbourg qui nous dit : Merci ! Car les cités perdues savent bien qu'on ne pensait qu'à elles, dont on ne prononçait pas le nom !

Chanzy a été, à mon sens, le plus grand soldat de la guerre de 1870 parce qu'il a été grand à la fois par l'habileté du général et par la vertu de l'homme. C'est avec dessein que je me sers de ce mot de vertu que j'emploie dans le sens que lui donnaient les Latins. L'homme vertueux était pour eux celui qui possède une force morale, dominant et conduisant l'intelligence. Ce fut le cas de Chanzy. Il n'y avait en lui ni le seul militaire, qui accomplit un devoir, ni le seul patriote qui obéit à un enthousiasme sacré. Son caractère était fait d'une sorte de stoïcisme actif, qui permettrait presque de le ranger parmi les philosophes. Toute sa conduite fut dictée par cette haute

pensée qu'on n'était pas vaincu pour toujours quand on n'acceptait pas la défaite. Après la magnifique retraite de l'armée de la Loire, après, hélas! la panique en avant du Mans, qui fut le plus triste accident de la guerre, quand Chanzy était à Laval, presque au bout de la presqu'île bretonne, croyait-il la lutte encore possible? On ne saura peut-être jamais ce secret de sa conscience. Mais il le disait bien haut, et sa protestation, comme celle de Victor Hugo contre l'Empire triomphant, fut de celles qui portent un jour leurs fruits. Quand l'ennemi vainqueur est entré en maître dans les places démantelées par le canon ou affamées par le blocus, il n'a pas tout fait, il est encore des forteresses qui restent à occuper, et ces forteresses, ce sont les cœurs des hommes qui ne se rendent pas. La pure logique est, comme la raison, un des facteurs de la politique et de l'histoire : mais elles ne sont pas tout. Elles ont voulu, en 1871, qu'on traitât avec les vainqueurs : et ceux qui ont traité ont bien fait. Mais le sentiment a voulu, lui aussi, qu'on refusât de traiter; et ceux qui ont obéi au sentiment ont également bien fait. Thiers a eu raison, Chanzy et Gambetta aussi, et leur souvenir doit dicter notre conduite en nous enseignant la double loi du patriotisme, la résignation virile et l'esprit indomptable.

Chanzy, dans notre race, a été une exception singulière, car il apportait une rare force de ca-

ractère au service des idées modérées et à la mise en pratique de petits moyens, — qui sont souvent les bons. Les caractères énergiques, chez nous, appartiennent presque toujours à des hommes dont l'intelligence est exaltée. Chanzy fut, du premier coup, ce que Gambetta était devenu par le maniement des affaires. Jugeant la situation militaire avec un rare sang-froid, comme Gambetta, malgré les apparences débordantes, sut juger certaines situations politiques, il comprit qu'il n'y avait plus à espérer, du jour au lendemain, frapper de grands coups. Il se souvint du *Cunctator* romain, chassant Annibal d'Italie, après Cannes, sans livrer une seule grande bataille. Il voulait faire, sous le feu, dans une suite de combats multipliés, l'éducation de la jeune armée qu'on pouvait tirer du pays. La réussite n'était pas impossible. En tout cas, et c'est là où la grandeur morale de Chanzy apparaît en son plein, il apprenait à la France qu'il peut y avoir des défaites glorieuses par la prolongation désespérée de la résistance. Qui sait si le souvenir de cette longue résistance de Chanzy ne nous a pas servis, plus d'une fois, depuis 1870? Nos adversaires ont paru tentés, à deux reprises au moins, de compléter notre défaite; et peut-être l'auraient-ils essayé, sans la mémoire de ces vingt combats, livrés en trente jours par Chanzy, avec des

troupes qui n'avaient que du courage et à qui manquait tout le reste?

L'esprit militaire, que nous possédons toujours en France, grâce au ciel, est, comme toutes les choses de ce monde : il doit se modifier avec le mouvement des idées et la marche du temps. La guerre moderne ne demande plus les mêmes qualités qu'autrefois ou, du moins, au courage de la troupe elle ajoute, comme une impérieuse nécessité, le sang-froid, la science et la patience des chefs. Murat, aujourd'hui, serait inutile, périlleux peut-être dans une armée. Ces qualités nouvelles, Chanzy les eut au plus haut point. Ce fut une surprise pour tous. Il avait passé presque toute sa vie en Afrique, guerroyant contre les Arabes, n'ayant vu des guerres d'Europe que la campagne d'Italie, et ces batailles de hasard, gagnées, a-t-on dit, sans commandement. La retraite de l'armée de la Loire le classe parmi les plus savants tacticiens. Je ne doute pas que notre armée ne soit pleine de ses élèves. Il a appris, par l'exemple qu'il a donné, que le tempérament français était assez souple pour se plier à toutes les façons de combattre. Il a été, pour notre armée, le glorieux professeur de la guerre défensive, que, depuis la campagne de 1814, nous n'avions pas faite. Aussi ne peut-on lire un de ces livres allemands sur la guerre, — qu'il faut lire et relire, — sans trouver son éloge. L'un d'eux affirme même que si

Chanzy — qui n'était malheureusement que brigadier en 1870, quand la guerre éclata, — avait eu les ressources qui nous restaient encore après Sedan, l'investissement de Paris n'eût pas probablement été possible.

Mais ne nous attardons pas tristement à rêver de refaire un passé qui ne peut se refaire! Prenons les choses telles que nous les avons trouvées, en sachant seulement reconnaître toutes les fautes commises, toutes les défaillances aussi. Et, sans forfanterie comme sans trop d'humilité, donnons à l'avenir ce gage de saluer le monument de la défaite et la statue du chef vaincu! L'art, qui est toujours en avance, a déjà sculpté en marbre le *Gloria victis*. Cette grande pensée se répète et se fixe dans le monument de Chanzy. Elle s'incarne en un homme, et en devient plus vivante aux yeux de nos jeunes soldats. Salut, tombe glorieuse pleine d'espérance, salut, monument des morts qui respires la vie! Salut, souvenir du passé qui nous parles tout bas encore de l'avenir!

C'était, ces jours-ci, la fête à Bougival, à ce Bougival qu'on appela un moment Bougival-en-Flandre, quand les mousquetaires de la presse prirent l'habitude d'aller y mettre flamberge au vent. On y avait des duels, suivis de procès-verbaux, qu'on datait de la frontière belge, sans aucun scrupule et presque sans aucun mystère, en vertu de cet axiome que, tourner la loi, c'est la respecter. Le hasard d'une invitation dans une de ces jolies villas de la Celle-Saint-Cloud, d'où l'on aperçoit deux vallées et où se trouve une allée de châtaigniers qui eût mérité d'être peinte par Rousseau, m'a fait me trouver à Bougival, le soir de la fête.

J'ai revu la foire fameuse, avec ses tirs, ses jeux, ses somnambules lucides et ses « phénomènes » bons enfants, qui, pour vingt sous de supplément, vous font entrer dans la coulisse et « débinent » leur propre truc. J'ai revu toutes ces choses, dîné au restaurant de la Terrasse,

ayant sous les yeux la Seine parisienne et les molles collines qui l'encadrent, et même, le soir, jeté un regard discret au bal des Canotiers. Il me semblait que tout cela était, sinon moins beau, — la nature ne change guère, — moins vivant, moins animé qu'il y a vingt ans ! Car voici tantôt vingt ans que j'étais l'habitué de Bougival-en-Flandre et que je voyais arriver chaque soir, à la Grenouillère, la jeune garde, — aujourd'hui aux Invalides de l'amour, — sous la conduite de la singulière E..., toujours habillée en homme et faisant craquer les mailles de ses bas de soie ! Et comme, le soir de mon excursion, je faisais part de mes réflexions mélancoliques à un vieux compagnon de ma jeunesse, qui était aussi l'hôte assidu de Bougival, il me disait, en riant dans sa barbe blanchissante : « Rien n'est changé, mon ami, que nous dont la jeunesse s'est envolée. »

Il n'est pas un homme qui, en regardant dans le passé, ne trouve en lui le souvenir de quelque paradis perdu, où il fut heureux, et dont l'entrée lui est désormais interdite par l'Ange des regrets ! Ce paradis, je l'ai eu dans ma petite enfance, en un coin de jardin sur la côte de Provence. C'était une bastide, cachée dans les rochers blancs, avec quelques arbres maigres, un parfum de pins, la mer au pied, la musique des clôtures de roseaux agités par le vent et le chant de ces cigales monotones qui accompagnent les odes d'Horace.

Mais ceci est inconnu des Parisiens. Pour eux et pour ceux qui sont devenus Parisiens par les Écoles, les Paradis sont tous ces bois verdoyants qui entourent la capitale, dont Corot fut le peintre et où, quand la nature redevint à la mode, à la fin du siècle dernier, Rousseau promenait sa misanthropie et M. J. Chénier ses colères. Qui de nous n'a eu, sur les bords de la Seine et de la Marne, ses joyeuses journées? Qui de nous pourrait répondre d'y retourner en pèlerinage sans sentir son cœur se gonfler et ses yeux devenir humides?

J'ai connu Bougival sept ou huit ans avant la fin de l'Empire. Le pays, laissé en dehors de la ligne de Saint-Germain, était peu fréquenté et gardait son caractère rustique. C'était un de ces « coins », très près des capitales et qui en paraissent à vingt lieues. Le tramway n'existait pas encore. On n'arrivait au village que par des voitures, quand on ne préférait pas marcher une petite heure le long de la rivière, bordée de peupliers. L'île, dévastée d'abord par les Allemands, puis par un industriel détestable, était alors un véritable bois sacré. J'ai beaucoup voyagé. J'ai vu des aspects de la nature plus grandioses que ceux de cette île de Bougival : je n'en ai pas vu de plus charmants. On se frayait un chemin à travers les saules, on traversait des prairies pleines de fleurs, et, aux alentours de la Grenouillère, on passait sous les verdures d'arbres séculaires. Ce grand

décor donnait sa poésie aux plus vulgaires amours, mettait une joie grave et une émotion dans les têtes les plus éventées. Les canotiers eux-mêmes y devenaient rêveurs ! Et les canotières y trouvaient cette ivresse particulière que la campagne et la solitude donnent aux femmes de plaisir, arrachées aux milieux bruyants de la ville, parties pour un jour dans les champs d'où elles viennent presque toutes.

Bougival avait, en ces temps lointains, des hôtes qui devinrent célèbres. Une petite maison de pêcheurs, sur la *plage,* avait été louée par M. Spuller, par M. Delaborde, aujourd'hui professeur au Conservatoire, et par un avocat d'une rare distinction d'esprit, Lasne, qui fut secrétaire général à la justice pendant le siège. Lasne devait périr d'affreuse sorte, d'un accident de chasse. Il était l'homme de sport, le Bas-de-Cuir de la bande. Nous avions là une petite flottille de bateaux dont les noms étonnaient les riverains. Delaborde était le patron de « la République », une embarcation pontée qui, pour avoir affronté trop tôt la haute mer, revint, toute désemparée, du Havre : Lasne avait appelé sa yole « Le Labienus », — c'était au temps du pamphlet de Rogeard; et mon bateau, j'avoue en souriant cette gaminerie, portait le nom d'un fonctionnaire impérial précédé d'une épithète mal sonnante. Je sais des conseillers d'État qui fréquentaient aussi

ces parages, et tel, le plus grave des hommes aujourd'hui, qui conduisait chaque soir sa barque mystérieuse, pagayant à la muette comme un sauvage, jusqu'à la porte entr'ouverte d'un jardin, paradis peu gardé où plus d'une pomme fut dérobée!

Le dimanche, la petite maison s'emplissait de bruit : Gambetta y venait dîner. Autour de cette table simple, où fumait la soupe aux choux et où le traditionnel gigot apparaissait régulièrement, tout le futur gouvernement de la France. J'ai vu là Jules Ferry, Floquet, Ranc, bien d'autres encore. Parfois Castagnary y amenait Courbet, qui souhaitait particulièrement une révolution afin qu'on le chargeât de peindre à fresque l'Opéra de Garnier, qui sortait de terre. Inégaux d'âge, différents de caractère, divers de fortune, tous ces hommes avaient ce trait commun de la jeunesse, la foi en l'avenir. Quelle surprise c'eût été pour Napoléon, quelque philosophe qu'il ait été, si on lui eût dit, quand il passait parfois en calèche, allant aux chasses de Meudon, que, dans cette bicoque louée cinq cents francs, se trouvaient réunis des hommes qui devaient prendre le pouvoir échappé à ses mains? Là, comme partout ailleurs, Gambetta était le chef, exerçant cette dictature de la persuasion qui est plus difficile parfois à conquérir sur dix amis que sur les masses. Déjà ses propos de table étaient les propos d'un chef de

parti qui peut devenir un chef d'État. Il faut avoir connu Gambetta en ces premiers temps de sa vie pour se rendre compte du « don » véritablement prodigieux, qu'il avait reçu de la nature, don de commandement et de charme. Il a été plus complet, plus puissant, quand l'âge mûr est venu, si vite pour lui. Mais le charmeur qui était en lui y était déjà tout entier; il avait autant d'esprit que Laurier, un autre hôte de Bougival; seulement cet esprit avait je ne sais quoi de plus large, de plus noble, de plus émouvant. C'était l'éclair, à côté du pétillement de l'allumette.

Ce ne fut guère qu'en 1870-71 que Bougival cessa d'exister pour nous. Je me souviens d'avoir vu brûler, lugubres, les ponts qui menaient dans l'île. Que de souvenirs et de rêves sur ce bûcher! Ma petite maison blanche fut occupée par un officier bavarois : je n'y rentrai plus. Nos bateaux devinrent la proie des Allemands, qui en chauffèrent leurs bivacs. Les grands arbres tombèrent sous les haches de leurs sapeurs, et le bois gémit des plaintes que Ronsard entendait dans la forêt abattue. L'année maudite mêlait un trait final, trait de sang et de feu, au livre de notre jeunesse!

Je n'ai pas cette prétention grognonne que la génération dont je suis, dont j'étais, avec Gambetta, un des plus jeunes, ait été exempte de toute faiblesse, indemne de toute folie. S'il fallait ici, à

l'exemple de ceux qui écrivent leurs confessions, confesser les autres en même temps et plus que moi-même, Bougival me remettrait en mémoire plus d'un péché mignon d'amour. Les femmes n'étaient point absentes de notre vie, ni les orages qui viennent d'elles. Les nymphes aux cheveux noirs ou dorés ne manquaient pas aux bosquets de Croissy, et, parmi elles, il se trouva même quelque Égérie, qui eut cette fortune étonnante d'avoir réuni autour d'elle, à son heure, presque tous les hommes, alors presque ignorés, qui ont marqué depuis dans notre histoire. Mais pourquoi ne pas nous en rendre la justice? Je ne pense pas qu'il se rencontre souvent des groupes d'hommes, encore à l'âge des plaisirs, qui aient eu, au même point, la préoccupation des plus nobles devoirs de la vie. Peut-être les meilleurs de nous se sentent-ils un peu las, les uns aigris de la lutte, les autres simplement fatigués, attristés des départs imprévus et cruels! Il nous reste cependant à tous, je l'espère, quelque chose de cette ardeur joyeuse de nos jeunesses, et, sans comparaison trop ambitieuse avec le géant de la Fable, j'imagine qu'en retournant aux Paradis perdus, aux lieux où nous avons aimé, rêvé et travaillé, nous ne trouvons pas seulement les mélancolies du passé, mais aussi quelque ressouvenir des espérances sans bornes qui remplissaient nos cerveaux et nos cœurs!

LA MORT DE NAPOLÉON III

Du boulevard des Italiens...

Le boulevard est fort agité à l'heure où j'écris. Le télégraphe électrique, remplaçant la grande voix de Bossuet, a fait entendre les mots : l'Empereur se meurt, l'Empereur est mort. A Versailles, dès cette après-midi, on connaissait la nouvelle. Les députés bonapartistes, sans que leur absence fît un bien grand vide sur les bancs, avaient quitté l'Assemblée et, attristés et muets, avaient aussitôt regagné Paris. M. Abbatucci pleurait, la tête dans ses mains. A l'embarcadère, la foule les regardait passer, indifférente pour le deuil politique, respectueuse pour la douleur privée. M. Prudhomme rééditait ses réflexions sonores sur ce grain de sable qui suffit à faire disparaître les Césars.

Les politiques s'ingéniaient déjà pour savoir ce que la cause bonapartiste pouvait gagner ou perdre à la mort de son chef. Il y avait de la joie sur

beaucoup de visages, de la tristesse sur quelques-uns, de l'émotion sur tous. Et moi-même, je ne saurais me défendre de ressentir quelque impression, à voir la fin de cet homme dont le rôle, que cela fût le fait de sa personne ou celui des hasards de ce monde, a été si grand.

Je ne sais pourquoi, depuis que cette nouvelle m'est arrivée, j'ai sans cesse devant les yeux le portrait que Flandrin fit jadis de Napoléon III. Ce portrait, comme toutes les œuvres de ce genre, sorties de la belle et sévère école d'Ingres, était un chef-d'œuvre. C'est la seule image de l'Empereur qui ait eu du mérite. Les travestissements romains de messieurs tels et tels (et de M. Barye, hélas!) n'étaient que des caricatures. Les jolis arrangements de M. Winterhalter et de ses complices étaient quelque chose de pire encore.

Seul, M. Flandrin avait donné à la physionomie de Napoléon un caractère de vérité et d'idéalisation combinées, qui est le propre du portrait historique. Ses amis, sa famille et ses familiers le retrouvaient là exactement figuré, avec une sûreté que ne donne pas la trompeuse photographie, si pleine de hasards; les historiens, les politiques trouvaient dans ses traits, racontés par le pinceau de l'artiste, les linéaments de son être intérieur. Ce portrait était de ceux dont les moralistes et les philosophes s'emparent un jour, pour reconstituer et juger un homme, comme a fait M. Michelet

avec le portrait de François Ier par le Titien. Sur cette toile, il y avait un volume de commentaires; et voilà pourquoi les critiques l'ont tant discutée et analysée, laissant les admirations du vulgaire se porter sur les élégances frelatées des œuvres de MM. Cabanel ou Dubufe qui raccrochaient les passants au même Salon.

Cette toile de Flandrin était froide, discrète, presque ténébreuse, ainsi que l'homme qu'elle représentait. Il y avait sur ces traits, déjà fatigués, comme un brouillard des plaines de la Hollande ou des nuits de décembre. Les yeux, d'apparence morts, lorsqu'on fixait longtemps le regard sur eux, s'éclairaient à la longue d'une lueur douteuse et mélancolique. Aux plis de la lèvre se lisaient les appétits sensuels tempérés par l'indécision du menton. La nature flegmatique éclatait dans la mollesse des joues et l'entêtement se traduisait par la forme du front et l'aspect général du modèle. Par-dessus cet ensemble, peu correct, et, pour dire le mot, assez laid, régnait une certaine tristesse qui ressemblait à de la bonté, et cette toile, pour le physiologiste, plaidait les circonstances atténuantes en faveur de l'Empereur, tout-puissant alors, et devant qui se taisaient, attendant leur heure, la pitié et la justice.

J'ai connu, par hasard, dans un coin de Paris, un autre portrait de Napoléon III, également sincère et très curieux. C'était l'œuvre d'un barbouil-

leur; mais l'inexpérience même de l'exécution ajoutait à la naïveté utile du document. L'Empereur était représenté en uniforme de lieutenant d'artillerie; il était debout sur la plage de Boulogne, jeune encore, tel qu'il y débarqua. Derrière lui, la mer, et, dans le ciel, son aigle planant les ailes ouvertes, tandis que son étoile, au milieu des nuages, brillait. C'était là l'œuvre de la légende, tandis que Flandrin nous a donné celle de l'histoire. Et malgré les rochers romantiques, et la mer, et l'étoile, et l'aigle, la physionomie restait la même, peu héroïque, très moderne, n'ayant rien, absolument rien des traits classiques du premier des Napoléon, qui dispensaient jadis Canova de consulter les bustes antiques quand il voulait placer dans ses compositions immortelles l'image du tyran selon le tempérament latin.

Jadis, sous l'Empire même, dans la forme voilée qui m'était permise, j'ai essayé de comparer Napoléon Ier à Napoléon III. M. Hugo, avec cette légèreté d'esprit qui est l'apanage des poètes, avait écrit un gros livre — plein de merveilles d'ailleurs — pour écraser Napoléon le Petit sous le souvenir de Napoléon le Grand. Moi je soutenais, et si c'est un paradoxe, je jure qu'il était sincère, que le Petit valait mieux que le Grand. Certes, les apparences sont en faveur de ce dernier. Il se présente devant l'histoire la main pleine de lauriers; nos codes portent son nom, et pendant vingt

ans, nos pères imprudents nous répétèrent, même en chansons, qu'il avait été le héraut de la Révolution et l'épée qui sauva ses conquêtes. L'autre, d'allures médiocres, n'avait remporté que des victoires pénibles, contestées, stériles en tout cas. Là où l'oncle paraissait grand, le neveu était simplement brutal. Les plaisanteries sur son compte avaient fait fortune, et personne ne songeait à rire de César.

Les parallèles éloquents et superbes étaient écrasants pour le roi du jour. Il y avait, entre le vainqueur d'Iéna et le demi-vainqueur de Magenta, la différence d'un soleil à une veilleuse. Eh bien! je puis le dire aujourd'hui, maintenant qu'il est mort et avec lui, je le crois, la fortune de sa race, c'est le moins héroïque des deux Bonaparte que je préférais : car je trouvais en lui, à travers les fautes et les crimes même, une certaine notion du monde moderne qui firent défaut à l'ancien.

Archimède, s'il revenait au monde, avec sa science d'autrefois, ne serait probablement pas reçu à l'École polytechnique. C'est ainsi que Napoléon Ier se présente à mon jugement, avec son génie qui n'était que le ressouvenir du passé et la négation même du monde moderne. Napoléon III, homme ordinaire, était imbu, pénétré, amélioré, troublé, par toutes les idées de la société contemporaine. Le milieu ambiant avait eu prise sur lui,

tandis qu'il n'avait pas atteint l'épiderme même de son oncle.

Je ne nie pas qu'il ait commis les pires attentats; mais ils étaient dans la fatalité de sa vie politique, et non dans l'essence même de son être. Napoléon Ier, s'il n'eût eu cette fortune inespérée de devenir le maître de l'Europe, eût été, sans nul doute pour l'observateur, un criminel, et peut-être un criminel des plus obscurs dans quelque mâquis de sa Corse. Lanfrey a admirablement saisi cela, et l'a très bien indiqué dans son livre. Napoléon III était né pour être un honnête ingénieur, inventeur à ses heures, membre de plusieurs Sociétés savantes, et très aimé de sa famille et de ses voisins. Mais il était de la race maudite de Sylla, et il avait reçu, en naissant, un lourd héritage, qu'on ne lui avait pas permis et qu'il n'avait pas eu la force de rejeter loin de lui. C'est ainsi que, pour mentir à sa propre conscience, il en était venu à adorer et à suivre je ne sais quelle mystérieuse fatalité, dont il se résignait à être, devant l'histoire, l'instrument passif et inconscient.

Sa mort aura un résultat immense et dont la politique est obligée de se réjouir; elle déliera les hommes qui restaient honorablement fidèles à sa personne, et ne laissera dans les rangs de son parti que des ambitions, des appétits et des fureurs de pouvoir bien nettes et déclarées. Le grand

courant démocratique, que sa politique avait divisé, se reformera, se calmera, s'épurera; et en songeant à ceux qui pourraient le remplacer, le pays renoncera à cette double idée fausse, qui a fait la fortune de l'Empire, que la démocratie a besoin d'un défenseur contre les regrets du vieux monde ou d'un frein systématique contre les aspirations du monde nouveau.

Je sais bien que tous ne peuvent pas, comme ceux qui vivent en dehors des luttes de la politique ou qui n'en ont pas trop souffert, considérer d'un œil tranquille la mort de l'homme qui vient de descendre au tombeau. Pour quelques larmes sincères qui couleront ce soir à Paris, il y aura bien des joies, et plus d'un, qui attendait l'heure depuis longtemps, se sentira vengé par cette triste fin en terre d'exil. Mais, pour moi, je suis saoûl de colères et de vengeances. Je ne saurais être par trop dur pour l'homme qui a été, ne fût-ce qu'en apparence, la France même pendant vingt ans. Les peuples qui illuminent au jour de la mort du tyran, et jettent ses statues aux égouts, s'accusent et se condamnent eux-mêmes pour l'avoir supporté, accepté, souvent même aimé tant qu'il était debout. Napoléon III, à mon sens, eût-il eu le génie qui lui faisait défaut, n'a pas conquis la France, ainsi qu'on l'a dit. Il est venu, dans une heure trouble, offrir à la société effarée une solution dont l'inanité lui est aujourd'hui démontrée.

Je lui fais volontairement grâce de tout reproche, à l'heure suprême, si la leçon a été bonne et si nous en devons profiter. Oublions que, pris de peur, nous avons essayé de nous sauver d'un abîme imaginaire en prenant la première main venue qui s'offrait à nous, et, plus sûrs dans notre marche, allons vers la liberté d'un pas ferme et libre.

LE CABARET

... Du boulevard des Italiens...

Je reçois tantôt la lettre suivante :

« Du village de X...-sur-Saône.

« Monsieur *Spectator*,

« Nous lisons parfois au village, beaucoup plus « qu'on ne pense et beaucoup plus qu'on ne vou- « drait sans doute. C'est ainsi que nous sommes « devenus vos amis, sans vous connaître ; mais « nous avons vite vu que vous étiez, comme nous, « un homme simple, point fanatique en rien, « cherchant la vérité et le bonheur pour notre « pauvre pays, comme nous encore. Le curé dit « que vous devez savoir du latin, et que vous sor- « tez peut-être du séminaire. Aussi, en gens de « province que nous sommes, nous voudrions bien « vous charger d'une commission pour la ca- « pitale.

« Voici l'affaire dont il s'agit :

« On nous a dit que l'Assemblée nationale, qui « s'occupe durant la semaine de beaucoup de

« choses, du cœur saignant de Jésus et de la ma-
« lice des journalistes, matières d'importance, sans
« doute, mais qui nous touchent peu, nous autres
« villageois bourguignons, consacre un jour de
« la huitaine à écouter les plaintes et doléances
« du pauvre monde. Belle tâche ! Monsieur, et la
« plus utile peut-être qui soit au monde, si elle
« était bien remplie. Or, notre préfet, qui est le
« dernier des préfets (j'entends le dernier nommé,
« comme disait un vigneron de nos amis), a
« imaginé de faire fermer les auberges, les caba-
« rets et les cafés pendant les offices. C'est cela
« que nous voudrions faire réformer, et je vous
« prie de transmettre notre requête à nos souve-
« rains. Arrangez-la du mieux que vous pourrez,
« en forme respectueuse et aussi humble que vous
« le saurez faire. Ne dites point d'où elle vous
« vient, par respect à notre maire, que nous vou-
« lons garder, parce que c'est un brave homme.
« N'ayez d'ailleurs aucune crainte d'être désa-
« voué par qui que ce soit. Nous pensons tous,
« en Bourgogne, comme dans notre village... »

A cette lettre, qui me flatte plus que je ne saurais dire, était jointe une pétition à MM. les députés. Je la publie dans l'*Événement,* estimant que c'est le plus sûr moyen de la faire entendre à nos honorables, sans les délais et les fins de non-recevoir dont les commissions sont coutumières. Je n'y change rien, trouvant excellentes les rai-

sons de mes amis de Bourgogne. Que si on me disait que cette pétition, pour les paysans qu'on veut empêcher de boire un coup pendant que l'on dit la messe, ressemble furieusement à une autre, adressée jadis à la Chambre des députés, par des villageois qu'on empêchait de danser, je répondrais que ce n'est point ma faute ni celle de mes amis. Certaines gens voulant nous ramener en 1820 — encore sur bien des points y gagnerions-nous quelque chose — il n'est guère étonnant qu'on relise et qu'on réédite aujourd'hui ce qu'écrivait à cette date un homme sage et modéré entre tous, bien que, pour avoir voulu danser, il faillit aller en prison ; homme modéré, je le répète, qui n'était pas même républicain, que M. le ministre Decazes voulait faire maire de son village, et qui, s'il eut le bon sens de ne pas croire à Bonaparte, fut naïf assez pour espérer en Louis-Philippe et en ceux de sa famille pour fonder la liberté, ce qui dénote assurément une bonne âme.

Pétition à Messieurs les Députés de l'Assemblée nationale

« MESSIEURS,

« Voici ce qui vient d'arriver dans notre vil-
« lage. Le dimanche dernier, comme sonnait le

« premier coup de la messe, où nous laissons bien « volontiers aller nos femmes et où nous conduisons nos enfants parce que nous aimons notre « curé, le tambour de la commune, Pierre, battit « sa caisse et nous lut un arrêté de notre préfet. « Je n'ai point gardé dans ma mémoire les beaux « considérants que Pierre, qui ne lit guère bien, « pour avoir passé plus de temps à la caserne qu'à « l'école (ce qu'il regrette), nous a débités. Mais « je vous jure, Messieurs, que nul de nous n'en a « oublié la conclusion, et qu'on s'en souviendra « longtemps dans le pays de Bourgogne.

« La conclusion, c'est que si quelqu'un de nous, « pendant les heures de l'office, boit un verre de « vin au cabaret du père Nicolas, il paiera « l'amende, et le père Nicolas aussi; s'il en boit « deux, on fermera le cabaret, ce qui ruinera le « pauvre cabaretier et mettra un mendiant dans « la commune, où il n'y en avait pas. Et si, « d'aventure, il s'en buvait trois coups, gendarmes « d'arriver, pour conduire en prison cabaretier et « buveur, non sans dresser procès-verbal, cela « s'entend de reste.

« Cette conclusion, Messieurs, nous a jetés dans « une profonde surprise, et nous ne voulions en « croire nos oreilles. Les anciens du village branlaient la tête : « Allons, c'est comme autrefois », « disaient-ils : « mais on va trop fort et quand on « tire si fort la corde... » Quant à Pierre lui-

« même, qui est un vieux soldat, n'ayant jamais « eu peur d'un verre de vin ni d'un coup de sabre, « il était tout saisi de l'effet qu'il avait produit. « Si bien que, pour le remettre, nous sommes en- « trés au cabaret avec lui, où je crains bien qu'il « soit resté jusqu'après la messe dite. Les gen- « darmes du canton, que nous estimons, car ce « sont de braves gens comme nous, sont venus l'y « trouver et causer de la chose, qui les étonne « par la nouveauté. « Comment diable ferai-je » « disait le brigadier (un vieux de Solferino qui « bougonne toujours), « pour savoir si l'on est « content du gouvernement et s'il y a de mau- « vaises gens dans le pays, si l'on ferme le caba- « ret le dimanche? » Et, tout en bougonnant, il « a vidé la bouteille que je lui payai. Mais il a « juré que c'était la dernière fois, pour tout de « bon, et que dimanche prochain on aurait fini de « rire.

« Si notre préfet, Messieurs, était véritable- « ment « notre », c'est-à-dire celui que nous « eussions voulu, ou si seulement il eût bien connu « nos goûts et notre pays, il n'eût pas pris cette « mesure. On dit qu'il l'a fait pour être agréable « au bon Dieu, mais je me doute bien que c'est « plutôt pour complaire à ceux qui se donnent « pour ses ministres.

« Le bon Dieu ne défend pas qu'on boive, et « l'eût-il défendu au monde entier, j'incline à

« croire qu'il eût fait exception pour la Bour-
« gogne, pays où on l'aime et auquel il veut sans
« doute du bien. Quand le bon Dieu eut sauvé du
« déluge le seul Noé, son ami, il voulut lui mar-
« quer sa grâce particulière en lui faisant cadeau
« de la vigne, indiquant clairement par là qu'il
« ne suffisait pas d'avoir évité l'eau, mais qu'il
« fallait encore fêter le vin. Il a permis que le
« roi Louis, qui était un grand saint, nous oc-
« troyât maint privilège pour ces beaux plants de
« Bourgogne, devant lesquels nos soldats, en
« route d'étape, s'arrêtent et portent les armes.
« Et notre curé lui-même, quand il dit le saint
« sacrifice, signe et gage d'alliance entre la terre
« et le ciel, que fait-il? Il boit; et je vous ga-
« rantis que, chez nous, la buvette est large et le
« vin est vieux. Notre bon curé prétend que ce
« serait un sacrilège de dire la messe avec de la
« piquette, et que le sang du Christ doit être, pour
« la pauvre humanité, généreux et réconfor-
« tant....

« Aussi, Messieurs, notre curé n'est-il pas con-
« tent de ce qui se passe, et, quelque prudent
« qu'il soit en ses propos, on voit bien ce qu'il en
« pense. Notre curé est un paysan comme nous.

« Il n'est pas grand théologien, mais il a de la
« vertu, et il en avait avant d'avoir ses cheveux
« tout blancs. Il dit que la religion n'est ni un
« parti, ni une science, et que si la foi est quel-

« que chose, les œuvres sont plus utiles encore.
« Il était le conseiller du village, et si nous n'al-
« lions à la messe que les grands jours, il ne nous
« en voulait pas trop, sachant bien nous trouver
« pour nous donner avis quand il fallait. Pendant
« la messe, les gens du voisinage se donnaient
« rendez-vous au cabaret, c'est vrai ; mais il faut
« bien être assis pour vendre une vache, embau-
« cher un valet et sceller le marché d'un verre
« de vin, ce qui vaut tous les papiers des notaires.
« Maintenant, nous ne quitterons guère nos fermes
« le dimanche, nous ne mènerons plus à l'église
« les gars et la femme, et le bon Dieu ne gagnera
« rien à nous rendre isolés et tristes. Et ceux qui
« le priaient le mieux n'oseront plus le faire, par
« crainte d'être confondus avec les hypocrites et
« les mauvaises gens, qui ne vont pas manquer
« de faire montre d'un zèle qui n'a de prix que
« lorsqu'il vient du cœur.

« Ah ! mon pauvre pays ! Messieurs les députés,
« laissez-lui sa gaieté et ses bons vins si francs, et
« ses chansons du dimanche, qui, pour n'être pas
« en latin, n'en célèbrent pas moins le Seigneur !

« Bâtissez des églises, si vous voulez, mais ne
« fermez pas les cabarets qui s'y adossent. C'est
« la gloire de l'Église au moyen âge, et le secret
« de sa force, qu'elle a voulu vivre en bon accord
« avec les goûts du peuple, et ne les a contrariés
« que discrètement et dans leurs excès. Les dis-

« putes des savants ont tout perdu, et non autre « chose. Laissez-nous aimer nos curés au village, « en ne nous contrariant pas en leur nom. « Sinon, les vieux ne diront rien, mais laisse- « ront voir leurs craintes; et les jeunes écoute- « ront les mauvais conseillers qui ne sont pas « rares.

« Pierre, notre tambour, qui a voyagé comme « soldat et a vu du pays autant que personne, a « pour méthode de juger les peuples sur ce qu'ils « boivent et ce qu'ils mangent. Cela n'est pas si « sot. Pour lui, l'Angleterre, c'est du rosbeef et « du porter; l'Espagne, un concombre et un verre « d'eau; l'Italie, un macaroni et une limonade; « l'Allemagne, une saucisse et de la bière; la « France, et notre chère Bourgogne surtout, « c'était un perdreau et un bon verre de vin. Cela « n'est ni méchante nourriture, ni nourriture de « méchants. En tout cas, c'est bonne nourriture de « convalescent, et Dieu sait si nous avons besoin « de nous refaire!

« Messieurs, humblement, mais fermement, je « vous le dis, votre préfet — bien plus votre que « notre — n'a pas fait de bonne besogne. Il a mis « tout le monde contre lui, y compris moi, qui « ne bois guère pourtant et ne vais pas au caba- « ret. Vous vivez dans une atmosphère surchauffée « de gens dont la politique est la passion, quand

« elle n'en est pas le métier. Vous ignorez le « pays, si vous croyez qu'il est livré au parti pris, « aux subtilités, aux intrigues qui vous divisent. « Non. Il veut, avant tout, vivre et travailler. Ne « le taquinez pas, ne le laissez pas taquiner par le « zèle de vos agents. La liberté nous est devenue « nécessaire comme l'air. Dans les petites choses « de tous les jours, sa privation est encore plus « sensible que dans les grandes. Tenez compte « que tous les partis ont inscrit dans leur pro- « gramme un grand respect de l'individu et de la « conscience.

« Ne laissez pas dire qu'il en est un qui veut « mentir à ce programme. Les anciens du pays se « souviennent des temps de la Restauration. Il y « avait alors aux affaires un honnête homme, fort « attaché au roi, mais tenant compte de la moyenne « d'idées libérales, tolérantes, terre à terre (si « vous voulez), mais pratiques, infusées dans le « sang français par le XVIIIe siècle et la Révolu- « tion. Cet homme, qui avait eu, lui aussi, la « gloire de libérer avant terme le territoire en- « vahi, les *ultras* l'ont renversé. Ces *ultras* on « les appellerait aujourd'hui des « cléricaux ». « Un ministre a osé dire, ces jours-ci, qu'il n'en « était pas, et déjà ils le menacent. C'est à vous, « Messieurs, d'aviser. Empêchez les excès de zèle. « Ne perdez pas de vue que ceux qui font fermer « les cabarets, pendant la messe, précèdent

« et facilitent ceux qui veulent fermer les « églises. »

(Suivent les signatures.)

— Voilà la requête que j'ai reçue. Je la trouve sage et patriotique, et, des deux mains, je la signe.

FIN

TABLE

I

Pages

PHILOSOPHIE FÉMININE. — Don Juan. — Les Iles d'amour. — Le bel Alcindor. — Marie Heilbronn. — Les *Marions*. — Les grandes Dames. — Courtisane repentie. — Brocanteuses. — Comme on s'amuse! — La Figurante. — Les Femmes. — Les Scandales de Londres. — La Fête des Femmes. — Le Comédien. — Enterrement de courtisane 1

II

PROPOS CONTEMPORAINS. — Victor Hugo. — Gambetta. — Émile de Girardin. — M. Renan. — La statue d'Eugène Delacroix. — Édouard Manet. — Le Poète national. — Un Bourguignon salé..... 127

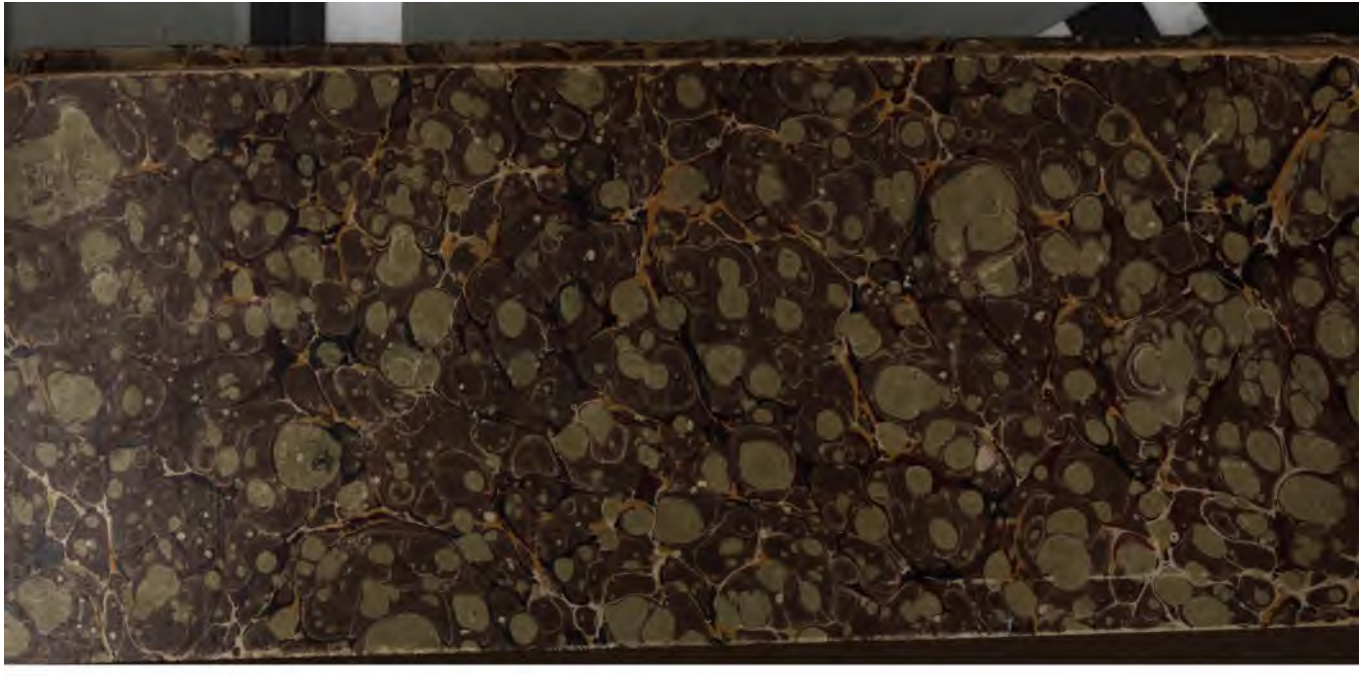
III

LITTÉRATURE ET ARTS. — Les victimes du livre. — Romans nouveaux. — Gaudeamus. — La Question juive. — Chamillac. — Le Roman intime. — L'Antechrist. 201

IV

Pages

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS. — Notes parisiennes. — Pâques. — Pâques en Espagne. — Les Étrennes. — La Fête des vaincus. — Les Paradis perdus. — La mort de Napoléon III. — Le Cabaret..... 267

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

Stanford University Libraries
3 6105 020 560 202